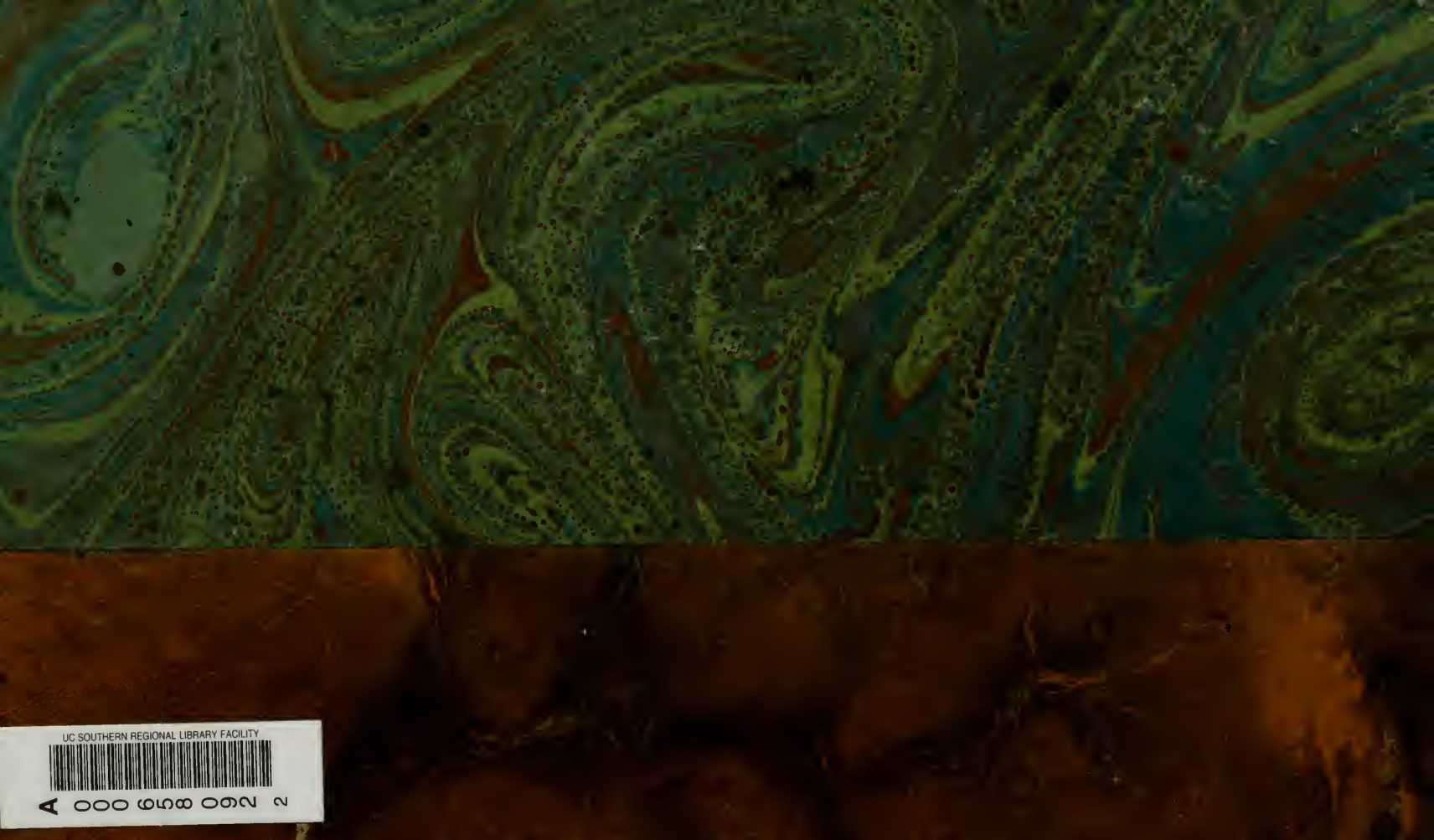

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 693 809 2

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/montrealwashingt00vign

BORDEAUX

L 13

9/16—

DE

MONTRÉAL A WASHINGTON

L'Abbé LUCIEN VIGNERON

DE
MONTRÉAL A WASHINGTON

(AMÉRIQUE DU NORD)

NOUVELLE ÉDITION

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS
83, rue de Rennes, 83

LYON
3, avenue de l'Archevêché, 3

1895

A

MONSIEUR L'ABBÉ PAUL VIGNERON

Hommage très affectueux

SON FRÈRE

L'ABBÉ LUCIEN VIGNERON

DE

MONTRÉAL A WASHINGTON

(AMÉRIQUE DU NORD)

AVANT-PROPOS

Parler de l'Amérique à des Européens n'est pas une tâche facile, et, rentré dans mes foyers après une excursion aux États-Unis et au Canada, j'ai beau me réconforter en pensant que ma main n'a guère tremblé quand, naguère et souvent, elle a franchement raconté et décrit maints voyages au long cours, ici elle tremble un peu. Pourquoi ? C'est que... me croira-t-on ? ce nouveau monde a marché avec une telle vitesse dans le chemin du progrès et de la civilisation, sans pourtant s'écarter des grands principes et des grandes idées, base constitutive de l'état religieux et social, que parfois il semble à l'observateur voir l'Europe ici dépassée.

Hélas ! la pauvre Europe ! elle s'amuse avec des riens : redevenue enfant, on dirait qu'elle joue comme les enfants avec la légèreté et l'inconséquence de cet âge, sans rime ni raison, sans jugement, pour le seul plaisir de jouer et de passer son temps. Sans doute, je parle pour la masse, pour le commun, et n'entends point ici comprendre dans mes appréciations les âmes d'élite, les hommes dévoués

qui veillent chez nous, qui combattent, et qui s'attristent aussi en voyant tout descendre au fil de l'eau.

L'Europe, notre pays, le vieux pays, *the old country*, comme ils disent là-bas, est trop civilisé, il a goûté les bienfaits de la civilisation et du progrès, il en a usé et abusé : maintenant, oublieux des nobles origines de ce progrès, indifférent à l'histoire, contempteur de la religion et de ses ministres qui voient clair plus que tout le reste, rebelle à l'autorité, à toute autorité, amateur de jouissances, de petits plaisirs, il va, il vit, il respire encore, le pauvre vieux monde, sans se douter que d'autres hommes, qui vivent pourtant sous le même ciel, rapprochés désormais par les moyens rapides de locomotion, le trouvent coupable, ridicule ou, qui pis est, indigne d'attention et d'intérêt.

L'Amérique du Nord, les États-Unis contiennent un grand peuple qui compte cinquante millions d'habitants ; ce peuple a ses défauts et ses vices, c'est vrai ; mais il est religieux, respectueux de l'autorité, absolument libéral, travailleur énergique et infatigable, patriote ardent ; il déteste l'Angleterre, compte avec l'Allemagne et ne s'occupe guère des autres nations.

CHAPITRE PREMIER

DU HAVRE A NEW-YORK

Nostalgie. — *La Champagne*, magnifique installation. — Les passagers. — Le point de midi. — Les émigrants. — Accidents. — Mon amie Edith. — Remèdes contre le mal de mer. — Nous visitons le bord dans le fin fond. — Ce que c'est que les brumes de l'Atlantique. — La province ecclésiastique de Santa-Fé. — Itinéraire du voyage. — Un grain. — Dîner d'adieu.

Mardi 18 mai. — Je quitte Paris le soir à minuit, et je le quitte avec regret, tout étonné de mes regrets ; c'est la première fois. La famille et les amis jouent dans notre existence un plus grand rôle quand nous avons presque quarante ans ; je m'en aperçois : je laisse sur la table de mon cabinet un énorme bouquet de myosotis et une grosse botte de pensées... Soyez tranquilles, mes chers et bons amis, je ne vous oublierai pas et je reviendrai, s'il plaît à Dieu ! Pourtant il y a l'Atlantique à traverser, la grande mer aux larges lames, aux brumes noirâtres et aux brillantes banquises. Du danger, il y en a toujours ; mais comment un grand bateau tout neuf pourrait-il sombrer à son premier voyage ? Non ! nous arriverons sans ambages.

C'est qu'en effet mon voyage n'est plus un voyage ordinaire. Tous les murs de Paris sont couverts depuis plusieurs jours d'une multitude d'affiches tricolores qui sautent aux yeux du public et crient : « *La Champagne* ! *la Champagne* ! nouveau paquebot à grande vitesse de la

ligne transatlantique entre le Havre et New-York, » et c'est bien à bord de *la Champagne* que je vais m'embarquer.

Je ne prends point le train transatlantique qui part demain vendredi à minuit, pour amener les passagers au bord même du *bassin de l'Eure* ; ils n'ont plus ainsi qu'un pas à faire pour être installés dans leurs cabines. Je veux pouvoir me retourner un peu à mon aise, frapper encore du pied le sol ferme pendant quelques heures, et respirer et vivre sans aucune appréhension, quoique je ne redoute guère la mer, qui fut toujours clémente pour moi ; je passerai toute la journée de demain au Havre.

Mercredi 19. —Matinée passée à l'hôtel, puis à la poste. La ville a un air de fête, les navires sont pavoisés ; cela est gai à l'œil. Je vais du côté de *la Champagne* ; on fait de grands préparatifs au *warf* des transatlantiques pour recevoir les ministres du commerce et des postes qui arrivent cette après-midi pour l'inauguration du nouveau bateau. Des mâts vénitiens partout ; partout des écussons, des banderoles, des drapeaux plantés sur le parcours du cortège. La Compagnie générale transatlantique, dont tous les steamers ont mis leurs pavillons dehors, a fait élever devant le quai une vaste tente décorée de très riches tentures et de fleurs magnifiques ; au bout de cette tente *la Champagne*, où le soir aura lieu le banquet ; derrière, bord à bord, *le Saint-Laurent*, où l'on dansera.

Le paquebot *la Champagne*, construit à Saint-Nazaire sur le plan des ingénieurs de la Compagnie, est un des plus beaux navires sortis des chantiers de construction de l'industrie privée en France. Il mesure 155 mètres de longueur, sa force motrice est de 8.000 chevaux, son équipage de 200 hommes. Il peut recevoir 800 passagers de

première et de deuxième classe, et 900 émigrants. Il a une hélice puissante et jauge 7.000 tonneaux.

Pour compléter nos renseignements, mentionnons les 4 mâts, les 11 cloisons étanches, les 12 embarcations, les 1.660 ceintures et les 42 bouées de sauvetage. Je pénètre à bord non sans quelque peine : l'escalier du grand salon est superbe ; le salon a une superficie de 225 mètres carrés ; les meubles sont somptueux, 70 lampes électriques versent la lumière à flots, et les cabines elles-mêmes ont leur éclairage Édison ; le grand fumoir, dans le style oriental, est parfaitement installé.

C'est le lieutenant de vaisseau Traub, ancien professeur du *Borda*, qui commande ce nouveau *Great Eastern*.

Vers quatre heures et demie, toutes les troupes de la garnison, pompiers, 119e de ligne, bataillon de douanes, gendarmerie départementale et maritime, fusiliers marins, s'ébranlent pour se mettre en bataille depuis la gare jusqu'à la sous-préfecture : j'aime le régiment qui passe dans la rue de province, le drapeau qu'on va prendre chez le colonel, les cuivres qui éclatent, la foule qui suit. Le bataillon de la douane aux habits verts ressemble à un régiment russe ; la musique est excellente. Malheureusement la pluie se met à tomber, et les ministres font au Havre une entrée fort piteuse, aux sons de la *Marseillaise*.

A six heures et demie, les ministres et leur suite vont dîner à bord de *la Champagne*, et pendant que je dîne moi-même à mon hôtel, rue de Paris, avec mon frère qui est venu me serrer la main une dernière fois, les ouvriers sans travail essayent tout à côté de piller la boutique d'un boulanger ; ils veulent être de la fête aussi, eux, et avoir leur banquet !

Jeudi 20. — A dix heures du matin, je suis à bord, où

mon frère et moi nous tombons d'admiration devant les splendeurs du salon, de l'escalier des premières et de toute l'installation en général. Les secondes elles-mêmes sont très belles. Dans les cabines à six couchettes, l'air entre largement par les deux hublots, et un grand divan meuble très bien la chambre.

La cabine! c'est la grande préoccupation du passager. Serai-je bien? serai-je mal? Les cabines des premières sont réparties en deux divisions : l'intérieure et l'extérieure. Généralement les premières, à bord de tous les navires, se trouvent à l'arrière, la partie du navire réputée la plus noble, l'avant étant réservé à l'équipage et aux manœuvres ; mais on sent le mouvement de l'hélice là plus que partout ailleurs. Par une heureuse innovation, les premières ici sont à l'avant ; c'est bien ! mais en cas d'abordage nous voilà assurés d'y passer ; l'avant du bateau abordé entrera chez nous d'abord comme un couteau dans du beurre. Nous pouvons réclamer (à l'avant toujours) une position plus centrale : alors, gare à la machine, au bruit qui empêche de dormir et aux explosions qui font dormir éternellement! La cabine extérieure a un hublot d'où l'on voit la mer ; mais dans le gros temps, on ferme le hublot par ordre, pour ne point embarquer d'eau, et l'on manque d'air ; la cabine intérieure est obscure, mais le jour et l'air arrivant par un orifice supérieur s'ouvrant sur le pont, on est sûr d'avoir toujours un peu de l'un et de l'autre.

Pour moi la cabine intérieure 67, qui m'est assignée, ne me dit rien qui vaille ; mon frère en médit, malgré la lampe Édison, qui promet le soir de l'inonder de clarté, et il me fait placer ma valise à côté, dans la cabine extérieure A B C, qui a vue sur la mer. Comme nous ne sommes que quarante passagers de première à bord, les cabines sont

loin d'être toutes occupées, et je m'arrangerai avec le commissaire pour cette infraction au règlement.

Un coup d'œil encore sur la vaste salle à manger, qui ne comptait pas moins hier de deux cents invités. Elle occupe toute la largeur du paquebot, et nous y remarquons une ornementation du plus joli effet : c'est un vaisseau trois-mâts suspendu au-dessus de la table d'honneur ; il est fait de roses de toutes couleurs ; ses agrès et ses vergues sont en mousse.

En visitant le navire rapidement, nous nous égarons jusque dans le quartier des troisièmes et des émigrants ; quel contraste avec la magnificence des premières !

Oh ! cette rangée de pieds et de semelles de bottes entrevue au fond dans la pénombre ! Les pauvres gens sont déjà couchés dans leur lit, alignés les uns près des autres et superposés sur trois rangs ; c'est neuf, c'est propre, aéré même sans doute ; mais on aura beau dire, on ne peut se défendre d'une impression pénible en venant ici, et l'on pousse un soupir de soulagement en remontant vers l'écoutille.

Mon frère s'en va : c'est toujours un dur moment que celui-là. Pourquoi donc ai-je ressenti cette fois plus d'émotion que les autres ? Je me le demande ; je suis cependant tout heureux de ce voyage, qui sera profitable à tous points de vue. « Quinze jours d'air salin à respirer reconstitueront une santé ,» dit mon médecin, et puis là-bas il y a l'inconnu, ce nouveau monde que nous ne nous figurons jamais bien, nous autres Européens. Ce sera un sujet ininterrompu de révélations, un paradis qui se découvrira ; comme je compte bien ne pas y souffrir, ce sera, oui, un paradis ! Nous verrons bien ; donc, secouons les idées mélancoliques ; nous partons.

Toute la ville du Havre est là sur le quai, aux bords

du bassin, le long de la jetée, près du sémaphore ; impossible de distinguer celui que je cherche parmi toute cette foule. Il est onze heures et demie environ quand nous franchissons la passe, escortés par le remorqueur *la République,* qui porte à son bord le ministre des postes et les autorités. Ceux-ci poussent bientôt un dernier hurrah et virent de bord.

« Voyez-vous ce bateau, Monsieur ? me dit un passager de bonne mine, affaissé sur un banc à côté de moi ; si j'étais là-dessus, j'aurais déjà le mal de mer ; je ne vous cache point, du reste, que c'est ma première grande traversée, que je redoute l'horrible maladie, que je porte sur moi une ceinture préservatrice dont on m'a dit le plus grand bien, et dont il faut serrer la boucle de deux crans en quittant le port ; c'est la prescription, l'ordonnance du marchand qui m'a vendu cet instrument moyennant 28 francs ; je descends dans ma cabine pour exécuter cette opération ; excusez-moi ; mais venez me voir si je ne remonte pas... »

Il ne remonta pas, le malheureux ! Malgré le temps splendide et le soleil radieux dont nous jouîmes presque continuellement, il passa ses heures, jour et nuit, dans un duel perpétuel contre le mal de mer, faisant des tierces et des quartes, se fendant et rompant. « Le toucherai-je ? ne le toucherai-je pas? L'aurai-je ? ne l'aurai-je pas?... »

Huit jours après, en rade de New-York, il apparaissait sur le pont pour la seconde fois. Celui-ci, c'est le passager au mal de mer. Il y avait aussi à bord le passager récalcitrant, qui n'avait pas eu le temps de descendre au Havre avant le départ ; on le descendit dans le bateau du pilote, et il nous montrait le poing en s'éloignant vers la côte.

Fini de voir les falaises de la Hève ; on n'aperçoit plus la terre du Cotentin ; il est cinq heures, l'heure du dîner,

et nous nous retournons les uns vers les autres ; c'est le moment de s'étudier et de chercher à connaître ses compagnons forcés.

Rapidement on fait connaissance : d'abord voici l'état-major : le commandant Traub ; le commissaire L.-O. Commettant, fils d'O. Commettant, le critique musical bien connu ; le docteur Hantz ; après cet état-major, un autre, celui des passagers : le ministre des États-Unis à Paris, M. Mac Lane, le colonel M.., une dizaine d'ingénieurs députés par les grandes Compagnies de chemins de fer, invités de la Compagnie transatlantique : deux du Nord, deux de l'Est, deux de l'Ouest, deux du P.-L.-M., un ingénieur de la Compagnie des wagons-lits, le chef du service commercial de la Transatlantique, l'agent général de la même Compagnie pour les lignes de la Méditerranée, le directeur de l'intérieur aux îles Saint-Pierre et Miquelon, tous gens de bonne compagnie, fort intelligents, fort aimables ; à ma droite, à table, j'ai pour voisin un vicaire général de l'Arizona, province des États-Unis limitrophe du Mexique, et un séminariste qu'il emmène dans ces régions lointaines ; en face de moi, j'ai une bande cosmopolite qui s'en va dans les mêmes parages exploiter une mine dont elle est propriétaire ; les uns ont déjà voyagé, cela se voit ; les autres, non ; témoin cette réflexion entendue le premier jour : « Mais pourquoi donc ne sommes-nous pas partis de grand matin ? » — Et la marée, mes bons Messieurs, qu'en faites-vous ?...

La partie féminine est représentée par quelques passagères seulement, de pures Américaines ; trois dames, une jeune miss coiffée d'un béret de marin et dont les cheveux voltigent épars sur le dos.

Quels dîners pantagruéliques, Seigneur ! Qu'on en juge par le menu du premier jour :

Potage grenade ou tapioca
Beurre, olives, variantes
Petits pâtés chauds
Saumon sauce Riche
Gigot de mouton Dubouzet
Artichauts hollandaise
Pommes duchesse
Filet de bœuf
Dindonneau rôti
Salade
Biscuit de Savoie
Glace vanille
Fromages, fruits, dessert.

Après le dîner, nous allons, comme disent ces messieurs les ingénieurs, « chercher de l'oxygène » à l'avant, ou, penchés sur l'appui de la passerelle du pont supérieur qui forme la plus jolie et la plus vaste des promenades, nous passons un long temps à regarder les passagers des troisièmes qui dansent aux sons de l'accordéon. Ils sont 360, Suisses, Alsaciens ou Italiens; avec cela, 40 passagers de première, 40 de deuxième et 200 hommes d'équipage; nous sommes 640 à bord.

Dans le salon, le commissaire, le plus charmant des hommes, chante au piano, et miss D..., de New-York, joue du *banjo*, un instrument emprunté aux nègres, sorte de tambour de basque arrangé en guitare.

Décidément la traversée s'annonce bien.

Vendredi 21. — Notons télégraphiquement les événements du bord [1] : temps splendide et mer calme jusqu'à

1. — Si je donne le journal du bord à mes lecteurs, c'est pour une double raison : la vie à bord pendant la traversée de l'Atlantique qui va devenir de plus en plus fréquente grâce à la vitesse accélérée des paquebots, est déjà une initiation à la vie américaine; le peuple des États-Unis est le peuple le plus maritime du monde; dans cet immense territoire, tous les citoyens connaissent la mer, même les habitants de l'intérieur; par contre, ceux qui habitent les côtes ne connaissent pas toujours l'intérieur.

Un prêtre vénérable et éminent, appartenant à une grande congrégation

quatre heures de l'après-midi, où il se produit un peu de tangage. Rencontré à l'ouest des Sorlingues le paquebot *l'Elbe*, parti de N.-Y. le 15 mai ; il va toucher à Cherbourg pour y déposer ses passagers de France. On se salue par la levée du pavillon. A midi on relève le *point*, qui est immédiatement affiché dans l'escalier des premières. Voyons ce que nous réserve *la Champagne ;* il y a un peu d'émotion à bord ; si nous marchons bien, c'est l'avenir : la distance et l'espace presque supprimés, New-York à une semaine de Paris ; on nous a presque promis nos 17 nœuds à l'heure.

Voici le point :

Longitude.....	12° 10′
Latitude.....	49° 21′

Distance parcourue : 387 milles marins,

Le mille marin vaut 4.609 mètres 32. Nous avons tout simplement fait de midi à midi, en vingt-quatre heures, nos 717 kilomètres, soit 30 kilomètres à l'heure. MM. les ingénieurs s'en vont près de la machine avec leurs bonnes montres à secondes et comptent 52 révolutions à la minute ; nous filons 16 nœuds 1 à l'heure.

Je fais causer le vicaire général sur l'Amérique et les Américains, et il me narre quantités de faits intéressants ; curieux pays que celui où les petites filles de dix ans vous disent avec un aplomb imperturbable : « *Come, father, and see me !* Venez me voir, mon père », et où l'on entend un fermier dire à son garçon d'écurie : « Général, les porcs ont-ils eu à manger ? » Bien entendu, un général promu à son grade à Bulls' Rhun ou à Gettysburg...

franco-américaine, demandait dernièrement des renseignements sur cette traversée monotone : je les ai donnés ici le mieux que j'ai pu.

Samedi 22. — Le point donne à midi : longitude 21° 32′, latitude 48° 40′. Distance parcourue depuis la veille à midi toujours : 371 milles, soit 687 kilomètres. Nous rencontrons, vers dix heures du matin, un vapeur anglais qui ne répond pas à notre salut ; il paraît que les saluts en mer ne sont point parfaitement réglés ; selon moi, c'est une lacune du code maritime.

Plusieurs d'entre nous s'égarent encore, l'après-midi, dans le quartier des émigrants, où nous rencontrons le sous-commissaire, qui nous fait remonter ; ici la curiosité est prohibée, et les émigrants sont sous la protection des lois américaines depuis l'embarquement : ce que nous ignorions. Nous avons tout de même eu le temps de faire la causette avec quelques passagers alsaciens et italiens ; voici une Alsacienne qui a d'abord opté pour Nancy ; elle opte maintenant pour la prairie du Far-West ; elle a emporté avec elle le *plumeau* lorrain que je reconnais parfaitement et qu'elle partage avec une compagne parisienne de bas étage ; celle-ci trouve le moyen de nous dire qu'elle regrette de ne point avoir pris les secondes classes : pure pose. Le menu de tous les jours est affiché là contre la cloison de la salle : Choucroute, nouilles aux pruneaux, ragoût, soupe.

Ces bons Italiens de la rivière de Gênes, qui chantent des cantiques à la Madone tout le long du jour, s'en vont en Amérique, dans l'Ouest, ou en Californie, ou au Manitoba, pour faire la moisson. Le prix du passage sur les nouveaux paquebots à grande vitesse est de 125 francs du Havre à New-York ; ils gagnent, à louer leurs bras, une somme de 800 francs environ et reviennent dans leur pays pour l'hiver, ne dépensant rien en Amérique et gardant religieusement leurs dollars, au grand désespoir du gouvernement des États.

Comme les Chinois, ils travaillent à meilleur marché, et, comme les Chinois aussi, ils se font cordialement détester par les ouvriers américains ; aussi sobres que leurs frères du Céleste Empire, mes Italiens, nous raconte le sous-commissaire spécialement chargé des troisièmes, ayant du pain à discrétion, en font des provisions, qu'ils cachent dans leurs sacs pour le manger à terre et pendant leur voyage de New-York dans l'Ouest.

Un tableau pour un peintre : Édith a dix ans, et Louise même âge ; toutes les deux ont imaginé de faire suspendre un hamac sur le pont, et elles dorment là dedans entrelacées ; moi, je balance le hamac, et, quand je suis las, je m'arrête un instant. « Encore, moussieu, encore ! » Petits tyranneaux ! va !

A six heures du soir, nous voici en panne ; on hisse trois boules au mât d'avant ; c'est un signal qui indique aux navires d'avoir à se garer ; pour nous, nous ne le pouvons pas ; la machine s'est arrêtée, et le grand paquebot ressemble à un corps mort dont le cœur ne bat plus. « Tant d'ingénieurs à bord, et ne pas marcher ! dis-je à à M. T. V..., de l'Ouest. Alors il m'explique la situation : « Nous avons une machine toute neuve, il faut remplacer les coussinets en bronze du cylindre milieu actionnant l'arbre de couche ; ceux-ci donnent des secousses à l'arbre et il est plus prudent de mettre les pièces de rechange que de vouloir persister à marcher quand même. » Lui, M. T. V..., va passer une partie de la nuit dans la chambre des machines avec le chef mécanicien, M. B..., le meilleur mécanicien de toute la Compagnie, qui affirme bien qu'il ne pourra répondre de la machine que dans huit ou dix mois. A minuit seulement on se remet en marche.

Dimanche 23. — A midi, le point donne 295 milles

seulement, à cause de notre arrêt d'hier. Édith et Louise sautent sur le pont pendant que M. T. V... et moi, nous tenons la corde : elles continuent à nous tyranniser d'une façon charmante. Le ministre Mac Lane lit à mistress D..., dans *la France juive*, les passages où il est question des Américaines qui recherchent le titre de marquises et de vicomtesses, et le payent en bons dollars. « Oh ! dit la New-Yorkaise, nous avons la tête assez dure pour supporter les coups ; frappez, messieurs les Français ! »

Lundi 24. — Édith me force à faire le « cheval », et aujourd'hui je ne tiens plus la corde ; seulement je dois sauter moi-même. La poupée d'Edith s'appelle Fanchette, on m'a confié ceci, parce que je suis un ami ; le bon colonel M..., le grand-père de la petite miss, s'amuse beaucoup en voyant tout ce manège. Nos graves ingénieurs eux-mêmes subissent l'entraînement général ; ils organisent une course à cloche-pied sur le pont, qui dure bien un quart d'heure. Deux pères de famille, MM. S... et G..., arrivent bons premiers, aux applaudissements de tous. Et dire qu'il faut pour cela être sorti premier de l'École polytechnique et de l'École des ponts et chaussées !

Comme hier, rencontré de gracieux voiliers, s'inclinant sous la brise, puis deux vapeurs, dont un de Hambourg, avec lequel on échange des signaux. Le point donne 418 milles, 774 kilom., ou 32 ; kilom. 2 à l'heure ; ce qui est magnifique ; on a joliment travaillé en changeant les cou-sinets !

L'accordéon des troisièmes est malade, paraît-il ; mais nous, aux premières, nous avons miss D... qui nous donne, le soir, un véritable concert ; au dîner, on a fait circuler un plateau qui a rapporté 500 francs pour l'*Institut Pasteur*.

Pendant ce temps-là, que devient le passager au mal de mer ? Sa ceinture selon M. B..., du P.-L.-M., est absolument efficace : on éprouve un grand soulagement quand... on la quitte.

« — Donnez-lui, ajoute le vieux colonel M..., un petit morceau de sucre imbibé de... pétrole. » A coup sûr, voilà un remède américain !!

Mardi 25. — Beau temps continu. Nous sommes dans le courant du *Gulf-Stream*. La température de l'eau est à 22° : ce qui influe sur la marche de la machine, dont la condensation devient plus difficile à effectuer. Renseignement donné par l'obligeant M. T. V...

Le point de midi marque 406 milles, 752 kil., 31 kilom. 3/10 à l'heure, 16 nœuds 9. Admirable !

Sur l'aimable invitation de M. G..., de l'Ouest, secrétaire du conseil d'administration de la Transatlantique, j'ai visité les coins du navire en compagnie de MM. les ingénieurs. La cambuse m'a intéressé vivement ; c'est un grand magasin d'épicerie qui vaut Potin et Fouquet, tenu avec un ordre et une propreté qui font plaisir à voir. Le cambusier, lui, est désopilant ; jamais content de son sort ! il demande toujours un peu plus de place pour arrimer ses provisions ; il profite de notre visite pour nous supplier de lui accorder de l'espace et lui permettre d'envahir le reste des cales.

Drôle de chose que les *bancs creux* des troisièmes ! cela fait rêver, mais pas de parterres ni de jardins embaumés. La glacière non plus, avec ses quartiers de viande conservée. Pourquoi ne tue-t-on pas à bord comme sur les Messageries ? Cela ne vaudrait-il pas mieux ?

Visite à la machine en compagnie du colonel et de l'intrépide M^me^ P..., du Dacota ; nous sommes arrosés

d'huile et d'eau mêlées ; nous nous brûlons aux feux de la chambre de chauffe, où nous rencontrons les chauffeurs en costume très sommaire ; mais nous voyons les trois condensateurs et les trois machines qui produisent l'électricité : l'une d'elles fonctionne pendant la journée, il y en a deux en activité le soir ; une autre est de rechange.

Après, visite à la chambre du commandant ; très charmant, il fait apporter de la bière et des cigares. Je m'extasie sur le confort de l'installation ; pendant la nuit, comme nous du reste, il n'a qu'à tourner un bouton électrique à portée de sa main, il voit clair ; s'il regarde au-dessus de son lit la boussole suspendue au plafond, il connaît la route suivie ; un seul coup d'œil est nécessaire pour cela. Je ne me lasse pas de contempler cet homme qui tient notre sort entre ses mains : maître après Dieu, vraiment, comme disent les règlements du bord. Rien ne peut être assez beau pour lui, après tout ; c'est un roi, un empereur, au pouvoir absolu ; celui ci est un roi bien gracieux.

Pour finir, visite à la cabine d'un de nos compagnons ; hélas ! quel spectacle ! Je ne sais quelle conduite d'eau a malheureusement crevé, et la cabine est inondée ; les bottes, les chemises, les chapeaux et les livres voguent pêle-mêle dans cette mer intérieure ; nous opérons le sauvetage, et l'on donne au malheureux une autre cabine. Pas de chance ; c'est le numéro... 13 !

Quatre nouvelles : un enfant a failli passer par le sabord d'une cabine de secondes ; sa mère l'a retenu à temps.

Un passager de cette classe est devenu fou subitement. Deux autres, de la même classe toujours, veulent absolument se marier avant de quitter le bord. Nous rendons un décret : c'est impossible ; ils attendront jusqu'à New-York.

On a aperçu deux petites baleines ou souffleurs à tribord ; du moins c'est ce que dit la vigie dans son rapport.

Nous approchons du banc de Terre-Neuve ; c'est déjà l'Amérique.

Oui, on voit que nous sommes à Terre-Neuve ; il est sept heures du soir ; nous montons sur le pont après le dîner, et nous nous sentons tout à coup envahis par le froid, brusquement, comme cela...

C'est la brume, l'affreuse brume ! quel changement de décor ! Aussitôt la sirène à vapeur du mât de misaine commence à beugler sinistrement : on l'entend, paraît-il, à dix kilomètres ; mais on n'aperçoit rien à dix mètres ; or, comme nous ne ralentissons pas de vitesse, la cruelle concurrence le voulant ainsi, il existe ici un sérieux et perpétuel danger. Un vapeur arrivant sur notre route en sens inverse aura sa sirène d'avertissement, mais un voilier ? S'il ne tire pas quelques coups de fusils, qu'on entendra à peine, il est perdu, et le vapeur ne s'en porte pas mieux pour lui avoir donné cette caresse qui s'appelle un abordage.

Précisément, quand nous entrons dans le banc de brume qui n'est pas très élevé au-dessus de la mer, nous avons devant nous un trois-mâts : nous ne voyons absolument que ses hautes voiles de cacatois et son perroquet émergeant du brouillard ; l'effet est curieux.

Dans le salon, malgré le danger, on s'amuse ; on alterne avec le chant de la sirène et l'on danse sur un volcan.

Mercredi 28. — Point de midi : trois cent quatre-vingt-quinze milles : sept cent vingt et un kilomètres ; trente kilomètres à l'heure. Nous sommes à neuf cent vingt-quatre milles de New-York. Temps splendide ; l'eau du *Gulf-Stream* est à vingt degrés.

On organise la *Poule du pilote* et, pour ce, on met dans un chapeau vingt-quatre numéros correspondant aux bateaux numérotés des vingt-quatre pilotes de New-York, qui se trouvent au large pour escorter les divers vapeurs et les conduire dans la rade ; on vend les numéros aux enchères et l'on fait ainsi 900 francs. L'heureux possesseur du numéro du pilote qui nous rencontrera et montera à bord gagnera donc ces 900 fr. Attendons à après-demain pour savoir.

Coucher de soleil idéal. La phosphorescence de la mer dans le remous produit par l'hélice à l'arrière nous offre un autre intéressant spectacle.

L'arrière du bateau n'est pas conformé comme ailleurs ; les bastingages en bois s'arrêtent à bâbord et à tribord, sans se rejoindre au-dessus de l'hélice. On me donne l'explication de cette particularité ; les nouveaux paquebots rapides sont une force aujourd'hui ; ils pourront, s'il le faut, être des croiseurs et devenir des secours puissants pour la marine de guerre à l'heure du danger ; l'arrière est donc construit de façon à pouvoir y installer, dans l'occasion, une longue pièce d'artillerie.

Comme on le voit, cette traversée réputée monotone ne l'est pas du tout ; tout devient matière à réflexions et à causeries. Je ne manque pas d'interroger mon nouvel ami le vicaire général sur les pays lointains de l'Union, qu'il connaît si bien et qu'il habite depuis plus de vingt ans.

Le vicariat apostolique de l'Arizona, auquel il appartient, a été érigé en 1869 seulement ; il comprend le territoire de l'Arizona, la vallée de Mesilla, dans le Nouveau-Mexique, et le comté d'El-Paso, dans le Texas ; la population s'élève à 40.440 habitants, de langue espagnole généralement ; mais le prêtre doit connaître aussi l'an-

glais, car on parle cette langue partout, et l'on prêche alternativement dans les deux idiomes.

L'évêque est Mgr Bourgade, un Français tout récemment élu : 13 prêtres séculiers et 3 réguliers appartenant à la Société de Jésus et résidant dans le comté d'El-Paso desservent 23 églises et 15 chapelles.

On compte en Arizona environ 18.000 catholiques, 45 religieuses (Sœurs de Saint-Joseph et de la Merci) 6 académies (institutions) pour jeunes filles, 6 écoles paroissiales fréquentées par 356 enfants et 2 hôpitaux. D'octobre 1883 à 1884, il y a eu dans le vicariat apostolique 1.366 baptêmes, 290 mariages et 610 enterrements catholiques.

Le vicariat apostolique de l'Arizona appartient à la province de Santa-Fé. L'archidiocèse de ce nom, créé en 1875 (évêché depuis 1850), comprenant le territoire du Nouveau-Mexique, a pour chef Mgr Salpointe, un autre Français. On compte ici 34 églises paroissiales et 205 chapelles desservies régulièrement, 33 prêtres séculiers, 19 réguliers, 9 couvents (Jésuites, Frères des Écoles chrétiennes, Sœurs de charité et de Lorette), 2 collèges, 1 hôpital, 1 orphelinat, 99.000 catholiques sur 1.195.565 habitants. En 1884 : 4.843 baptêmes, 737 mariages, 1.007 enterrements ; — ce dernier nombre n'est qu'approximatif et ne pourrait être établi d'une façon précise, car dans ces immenses territoires les personnes qui vivent éloignées de l'église paroissiale enterrent souvent leurs morts sans en donner connaissance au prêtre de la paroisse.

Si à cette statistique nous ajoutons le vicariat apostolique de Colorado, comprenant l'État du Colorado, dont le chef ecclésiastique est Mgr Machebeuf, sacré premier évêque, en 1868, d'un pays qui compte 35.500 catholiques sur une population de 194.327 habitants, avec

prêtres et 92 églises ou chapelles, nous aurons une idée du mouvement catholique dans ces régions perdues du Sud-Ouest. L'Est est autrement organisé, nous le verrons, et il n'y a guère de différence entre les diocèses de la Nouvelle-Angleterre et ceux de l'Europe. Mais honneur à la France ici ! On aura remarqué sans doute que partout où il y a du péril, du travail et de la gloire à acquérir, on la trouve. Les trois évêques de la province de Santa-Fé sont Français ; leurs prêtres sont pour la plupart des missionnaires français. — C'est au collège des Pères Jésuites de las Vegas que sont établis les bureaux de la revue catholique espagnole la *Revista católica*.

Jeudi 27. — Maintenant nous savons que nous n'arriverons plus à New-York que samedi matin ; on a encore stoppé vers minuit : une avarie à l'un des tiroirs de la machine qu'il faut nettoyer, et par conséquent nouveau retard de dix grandes heures. Le point, à midi, donne trois cent cinq milles seulement ou cinq cent soixante-quatre kilomètres.

Le colonel M... m'a donné audience ce matin dans le grand salon ; c'était pour me dicter un plan de voyage à travers les États. D'abord, nous avons causé longuement. Il a des idées foncièrement religieuses, et il les avoue hautement ; son grand-père était chef d'un clan en Écosse ; il est donc presbytérien, et presbytérien du *covenant*, du sévère *covenant ;* puritain austère, il ne manque pas de dire sa prière chaque jour et la fait réciter à la petite Edith ; mais cette austérité ne l'empêche pas d'admirer la religion catholique, qui, selon lui, grâce à son culte expressif et à ses généreux missionnaires, est faite pour la propagande mieux encore que le protestantisme. Le colonel compte même des amis parmi les catho-

liques, et il est très bien avec le supérieur des Paulistes de New-York, le T. R. P. Hecker, vicaire général de l'archevêque catholique, dont le frère, ajoute-t-il, a réalisé une grande fortune dans des spéculations sur les grains. J'attendais cela ; l'Américain pratique, en causant religion, trouvera moyen de glisser dans la conversation le mot « bourse » ou « commerce ». On sait que les Paulistes, qui ont le titre légal de « Société de missionnaires de Saint-Paul apôtre dans l'État de New-York », et qui résident dans leur bel établissement au coin de la 59e rue

Dollars américains.

et de la 9e avenue, sont presque tous d'anciens ministres des églises protestantes, formant une congrégation riche et savante, très en honneur parmi les classes aristocratiques de l'Union.

Le colonel me dissuade d'aller à la Nouvelle-Orléans, ni par le chemin de fer, — qui me prendra soixante-douze heures depuis New-York, — ni surtout par mer en tournant autour des Carolines et de la pointe de la Floride, — ce qui me prendrait huit ou dix jours, — ni même par les bateaux du Mississipi, dangereux à la descente sur ce fleuve aux rives basses, limoneuses et dépourvues d'agrément. Par exemple, il approuve fort mon projet de visiter la Nouvelle-Angleterre, le Canada et les villes impor-

tantes situées au sud de *l'Imperial City*. Voici donc un itinéraire probable :

New-York, Brooklyn, Buffalo, Niagara-Falls, Toronto, Montréal, Québec, Plattsburgh, Lac-Champlain, Burlington, Lac-George, Saratoga, Albany, Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington.

Et si je peux me détacher aux chutes du Niagara pour aller à Chicago par Cleveland, une des plus jolies villes des États, sur le lac Érié, et revenir de Chicago à Washington par Saint-Louis et Cincinnati, ce sera complet. Mon obligeant interlocuteur me montre toutes ces localités sur un des nombreux indicateurs-réclames qui couvrent la table du salon : *General map of the Pennsylvania railroad and its connections. Map of the New-York central and Hudson river railroad,* etc. Ces plans portent d'un côté une belle carte des États-Unis, avec la ligne de la Compagnie tracée en gros traits noirs, et les embranchements en traits plus petits ; sur l'autre, ils donnent les heures du départ des trains, mais d'une façon très sommaire et pour les express (*limited*) seulement.

Ajoutez à cela, entremêlées parmi les *timetables*, des vignettes alléchantes représentant les wagons-lits (*sleeping-cars*), — *main saloon by day*, salon principal vu de jour — *section arranged for night,* compartiments arrangés en lits pour la nuit, et une vue des *dining cars*, wagons-restaurants, remplis de joyeux convives et de beaux mulâtres, circulant entre les tables. Puis des avertissements mirifiques : « *Dining cars in use on the Pennsylvania railroad are the most complete structures of the kind in the world !* — Les wagons-restaurants du *Pennsylvania* sont les constructions les plus réussies du genre dans le monde entier ! » — « *Solid train through to Chicago in 24 hours. Parlor and sleeping cars all new... they combine every*

know improvement, and in point of luxury and safety are acknowledged to be the finest cars in this country! — Train solide pour Chicago en vingt-quatre heures ! Les wagons-parloirs et lits, tout neufs, réunissent toutes les améliorations connues en matière de luxe et de sécurité ; ils sont reconnus — *acknowledged* (aïe !) — pour les plus beaux wagons du pays ! »

« Eh bien ! conclut le colonel en me frappant sur l'épaule, vous allez faire, Monsieur, un beau voyage dans ma patrie ; mais ayez toujours devant les yeux ceci : c'est que ces magnifiques plaines et ces montagnes sillonnées de chemins de fer et de bateaux à vapeur confortables, étaient, il n'y a pas encore bien longtemps, parcourues par des Indiens qui tiraient de l'arc et qui scalpaient la chevelure de leurs ennemis ; en sortant de l'école de West-Point, je les ai vus en face, ces Indiens, moi qui vous parle, et j'ai failli plus d'une fois être scalpé ; avouez qu'un pays qui a fait autant de chemin en si peu de temps n'est pas le premier venu ! »

Dans l'après-midi, chaleur étouffante ; nous avons 28 degrés ; l'eau du Gulf-Stream est à 24 et échauffe notre coque. Vers trois heures, coup de vent et tangage prononcé, pluie abondante, un bon grain ! On appellerait cela une tempête ailleurs. Au dîner, nous trouvons les planchettes d'acajou étalées sur la table pour protéger la vaisselle contre les coups de roulis ; on nomme cela le *violon*, et quand le violon est sur la table, les estomacs dansent et leurs propriétaires disparaissent bien vite. Cependant la bourrasque s'apaise, et à huit heures et demie nous voyons passer assez loin un grand vapeur qui nous donne son signalement en feux de Bengale ; nous ne pouvons distinguer la nationalité, mais nous allumons quand même trois feux : un rouge, un blanc, un bleu.

Vendredi 28. — Une réflexion. Il est dur pour un prêtre de passer ses journées sans messe ni office. Il paraît que jamais on ne célèbre la messe sur cette ligne de l'Atlantique ; il en est tout autrement sur les Messageries, ligne d'Indo-Chine, et même sur les transatlantiques de la Méditerranée. L'agent général, comme il me l'explique, est très heureux d'offrir cette consolation aux évêques et aux ecclésiastiques qui se rendent en Italie par mer.

Nous rencontrons successivement les vapeurs suivants, tous partis de New-York hier : *le Farnessia* et *le Rugia*, de l'Anchor-Line, ce dernier allant à Hambourg ; *le Rhynland*, qui va à Anvers ; *le City of Berlin* et *la Servia*, à destination de Liverpool ; *le Lydian monarch*, à destination de Londres. Enfin, nous apercevons le bateau-pilote, une belle goëlette, taillée pour la course avec ses deux mâts couverts de toile : n° 22 ! M. B..., de Lyon, est le gagnant ; il reçoit nos félicitations.

Un canot se détache de la goëlette pour amener le pilote à bord ; il monte par une échelle de corde qu'on lui a lancée à bâbord ; c'est une bonne figure de Yankee brutal ; il apporte un paquet de journaux qui ne nous apprend rien d'extrordinaire.

Le dîner d'adieu a lieu à cinq heures et demie. C'est le dernier de ces festins sardanapalesques qui se renouvelaient cinq fois par jour depuis huit jours et qui nous aidaient par leur retour fréquent à ne point trop nous ennuyer ici. Le dîner d'adieu est gai, comme il convient à bord d'un navire français ; au dessert, chacun tire d'un cornet placé devant lui un costume en papier qui est toujours une surprise ; naturellement, une dame devra revêtir la toge de l'avocat, et un diplomate ne trouvera à mettre sur sa tête qu'un bonnet de laitière normande.

On pouffe de rire, le champagne aidant, et aussi les vins fins que le gagnant de la Poule veut bien nous offrir. A ce moment miss Edith passe dans nos rangs avec sa bonne maman, la colonelle M... Elles recueillent 406 francs pour la femme du malheureux fou enfermé dans notre hôpital, et 156 francs destinés à la Société de secours aux naufragés. Demain New-York.

CHAPITRE II

IMPERIAL CITY

La rade de New-York. — Douaniers pontifes. — Le grand crocodile. — Ce que c'est qu'un *ferry boat*. — Les *wharves*. — « Courons ». — Les objets *datiables*. — Mon entrée dans la ville. — *Thos. Cook and son*, pères des voyageurs. — *Excursion K. X. 27*. — Le vestibule et le *bar d'Astor House*. — *Post office*. — Comment on mange en Amérique. — Le pont de Brooklyn. — La cathédrale catholique et le Parc central. — Les chemins de fer aériens de New-York.

Samedi 29. — Ce matin, vers quatre heures et demie, je suis réveillé par un rayon de soleil qui pénètre par l'étroite ouverture du sabord ; le soleil est couleur d'or, jaune, éclatant, mais ce jaune ne ressemble pas au jaune de tous les jours : il y a du vert, le rayon vert! Je saute à bas de ma couchette, jette un coup d'œil au dehors et comprends tout bientôt : c'est le soleil qui émerge d'une étroite bande de verdure, c'est la côte, c'est la côte ! une côte basse, étroite, peu pittoresque, mais enfin la côte, la terre bien-aimée : l'Amérique de mes rêves ! Le 8 octobre 1492, les compagnons de Christophe Colomb, arrivant en face de San-Salvator des Lucayes, n'étaient pas plus contents que moi.

M'habiller en un tour de main, saisir ma lunette marine et monter sur le pont ne fut que l'affaire d'un instant. Je n'arrivai point bon premier ; M. B... du P.-L.-M. était déjà là, malgré les seaux d'eau que les matelots du bord lui jetaient à travers les jambes, en faisant la toilette matinale de la dunette.

En arrivant dans un port, on ne se sent pas de joie ; c'est, à mon avis, un des plus grands plaisirs qu'on puisse éprouver ; qu'il s'agisse de la patrie ou d'un pays lointain et inconnu, c'est le même sentiment de bonheur, d'inté-

rêt et de détente; ici ce sentiment pouvait être porté à sa plus haute puissance ; après la plus agréable des traversées, mais une traversée relativement longue, sans escales, sans distractions extérieures, nous arrivons dans un des plus beaux ports du monde.

Sandy Hook, le phare où tous les navires du large viennent atterrir ; la *Quarantaine*, ce fort, à gauche; des soldats et des miliciens s'en détachent et, montant à bord d'un petit vapeur, passent à nos côtés pour se rendre à New-York, où il y a une fête nationale précisément aujourd'hui ; à droite, le fort *Lafayette;* — au moins l'appelait-on ainsi il y a dix ans; encore un souvenir français qui s'en va !

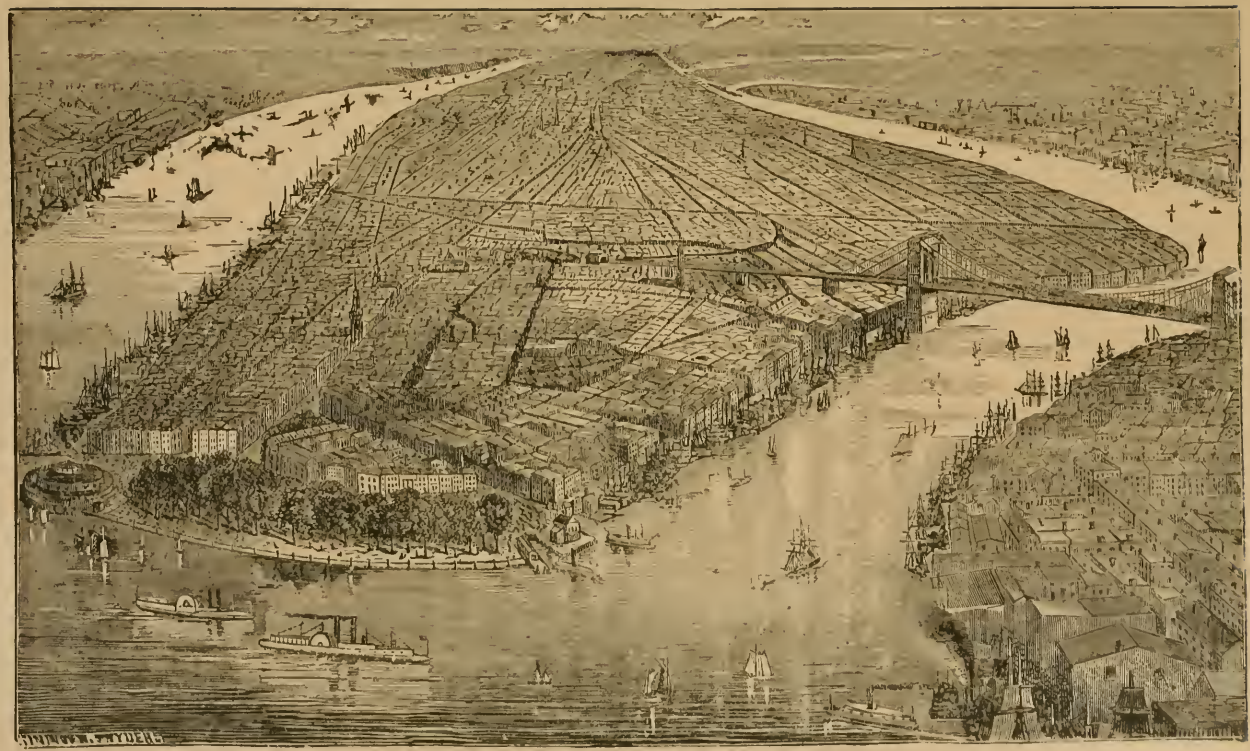
Nous marchons lentement, remontant la baie ; nous arrivons dans les passes : voici de la verdure et des fleurs partout ; des maisons de campagne gaies, riantes, au milieu de bouquets d'arbres ; des clochers qui pointent, des cloches qui sonnent ; — bénies soient-elles ! — un grand caravansérail à dix étages et à vérandahs circulaires qui doit servir de restaurant pour les baigneurs.

Stop! la santé arrive : un monsieur quelconque qui vient pour nous donner la libre pratique ; on lui donne un bon déjeuner, et pendant qu'il descend au salon, un garçon facétieux nous dit en passant : « Voici les bouffe-toujours ; » Ça va bien !... En effet, la douane suit à son tour ; mais je reste stupéfait en voyant la douane ; ce ne sont plus nos pauvres employés en tunique verte, à l'air moitié militaire et moitié civil, au teint plombé : petites gens faisant petit métier et métier pas amusant pour eux ni pour les autres ; j'ai devant moi cinq ou six messieurs en redingote ou en jaquette irréprochables, chaussés et coiffés à la dernière mode : chapeau de soie, une médaille aux armes de l'Union, — l'aigle tenant l'écusson étoilé, — à la boutonnière.

Des pontifes qui exercent un sacerdoce vraiment ! Voyez-les, plutôt : d'abord, eux aussi, ils ont mangé et bu, — cela va sans dire, — et puis après, se formant en tribunal dans le fumoir ils nous font défiler, l'un après l'autre, à la barre. — « Comment vous appelez-vous ? » Et ils contrôlent votre nom sur la liste imprimée des passagers qui leur a été remise. — « Quelle est votre profession ? — Jurez-nous que vous n'avez rien de soumis aux droits (*dutiable*) .» Arrivés à moi, ils ne me demandent que mon nom, ma qualité, et rien autre, ce qui m'attire d'un de mes compagnons de voyage cette remarque flatteuse : « Vous portez le serment sur votre figure ! » — *All right !*

Cependant nous avançons toujours ; l'aspect de la rade se dessine : devant nous, l'île du *Gouverneur* et ses fortifications, puis l'île de *Bedloë*, où s'élève déjà le piédestal gigantesque qui doit supporter la gigantesque statue de de la Liberté de Bartholdi, que nous autres Parisiens nous connaissons bien ; enfin la *ville impériale*, New-York, avec ses hautes maisons, ses tours, ses clochers, ses dômes.

On l'a comparée à un crocodile qui s'allonge sur la mer, en montrant sa double rangée de dents monstrueuses ; vue d'en haut, de la nacelle d'un ballon, peut-être aurait-elle cet aspect ; mais nous ne sommes pas en ballon, et nous jouissons néanmoins d'un coup d'œil tout nouveau. La ville est construite sur la pointe de l'île de Manhattan ; à gauche, la rivière de l'Hudson ; disons mieux : un grand fleuve ; à droite, la rivière de l'Est : *East-River ;* de l'autre côté de l'Hudson, *Jersey-City* (300.000 habitants) ; de l'autre côté de l'*East-River*, construit sur la pointe de *Long-Island* (l'île Longue), Brooklyn (un million d'habitants). Nous chiffrons par millions, nous nageons dans le grandiose, l'immense ; tout ceci rappelle les cités fabuleuses de Babylone, Ninive, Angkor, l'Asie antique, et pour mettre le comble à notre



New-York

admiration, le colonel M... nous invite à regarder dans le lointain, du côté de l'*East-River* ; c'est alors que nous apercevons pour la première fois le fameux pont de Brooklyn, énorme et pourtant élégant et gracieux.

Pourquoi a-t-on comparé New-York à un crocodile ? C'est que la grande ville s'avance vers la mer avec ses nombreuses constructions, ses avenues, son réseau de rues entrelacées ; puis le grand saurien montre les dents des deux côtés de sa gueule immense ; ces dents, ce sont les *wharves* ou les quais installés verticalement par rapport à la terre ; figure ingénieuse et frappante ! Chaque Compagnie de navigation a son *wharf* ; chaque service local, chaque chemin de fer a le sien : un va-et-vient continuel est établi entre les rives des deux fleuves : des bateaux particuliers à New-York, appelés *ferry-boats*, les sillonnent sans cesse, allant, soit vers Jersey-City, soit vers Brooklyn; de là, le spectacle le plus pittoresque et le plus mouvementé qu'il soit donné d'être vu n'importe où.

Un gros bateau peint en couleur claire, surmonté d'une petite cabine vitrée pour le capitaine, dominé par deux longues cheminées et un grand balancier de Watt, partagé et disposé comme une rue ; une chaussée au milieu, deux trottoirs de chaque côté : l'un pour les *ladies*, l'autre pour les *gentlemen*, comme l'indiquent des écriteaux placés aux endroits voulus : voilà les *ferries*. Nous en avons tout autour de nous qui évoluent avec la plus parfaite aisance. New-York est construit sur une île, n'ayant point de gares de voyageurs, si ce n'est celle de la Compagnie *New-York Central* ; les voyageurs qui s'en vont à Philadelphie, par exemple, arrivent au bord de l'Hudson, s'embarquent sur le *ferry* d'une Compagnie de chemin de fer ; voitures et piétons, pour mieux dire, continuent leur chemin, sans se préoccuper si le terrain devient moins solide

et si le sol est mouvant. Les voilà sur le *ferry*, qui n'est après tout qu'une rue ambulante naviguant à la vapeur, la continuation de la rue new-yorkaise ; le cocher, assis sur son siège, le fouet à la main, les chevaux pas du tout étonnés, les dames croquant leurs bonbons, les messieurs fumant leur cigare. Toutes les dix minutes, le *ferry* se détache du quai ; au bout de dix minutes il vous dépose à la station du chemin de fer à Jersey-City, les voitures recommencent à rouler, les piétons à marcher, tout est dit. Il y a là des voyageurs qui n'ont pas regardé la couleur de l'eau de l'Hudson ; il en est, j'en suis sûr, qui n'ont même pas pensé qu'ils traversaient une rivière. Tout est bien ! Montons en wagon et arrivons le plus vite possible à Philadelphie, où nos affaires nous réclament : *Business* ! *business* !

Il y a mieux : à New-York, ai-je dit, on ne trouve qu'une gare de voyageurs, une seule : celle de la grande Compagnie du *New-York Central ;* mais il y a des gares de marchandises : les wagons de marchandises roulent sur les rails d'un *ferry* qui les mène à la gare correspondante de Jersey ; on voit donc des trains entiers de chemins de fer transportés d'une rive à l'autre. Et, au milieu de tout cela, nous voyons arriver de Boston le magnifique steamer à trois étages *le Pilgrim*, compagnie *People's Line*. Les balcons des trois étages sont bondés de voyageurs, qui ont passé la nuit là, installés dans les confortables cabines, et qui viennent prendre l'air frais du matin et saluer le soleil levant. En vérité, c'est une féerie, et l'on se demande si l'on rêve ou si l'on est bien réellement éveillé.

Nous longeons un instant la Batterie, cette promenade située à l'extrémité de la ville, et *Castle Garden*, le bâtiment affecté aux émigrants. Sur tous les monuments

publics, on voit flotter la bannière étoilée et rayée de rouge ; c'est gai comme nos couleurs françaises. Un bon compagnon qui n'est jamais venu ici, mais qui a la prescience des choses et sait lire les enseignes, nous nomme tous les *wharves* des compagnies faisant le service de l'Europe installés sur l'Hudson, et mêmes les autres. Quel génie !

Pennsylvania, R. P. Fast Freight.
Alexandre's Line, Havana and Mexico.
Cromwell's Line, N. Orleans.
Halifax Line.
Floride R. R. and S. S. C°.
Bermuda N. Y. and S. John's Line.
Clyde's Line to Havana.
Jersey City Ferry, Pennsylvania R. R.
Starin's New Haven Line.
Anchor Line, Glascow.
Barclay street Ferry.
Fall River Line, Boston.
Providence Line, Boston.
Erie Ry. Piers.
Pavonia Ferry.
West Shore and Buffalo R. R.
Strs to Keyport and N. Brunswick N. J.
Strs North River.
Strs Red Bank.
Morgan's N. O. and Tex Line.
Old Dominion S. S. C°.
Union and Empire Fast Freights.
Albany and Troy Day Line.
Desbrosses street Ferry.
People's Line.
N. London and Norwich Line, Boston.
Pacific Mail S. S. C°.
State Line.

Stonington Line.
Inman Line.
Williams and Guion Line.
National Line.
Cunard Line, Liverpool.
Christopher street Ferry.
French Line, Havre.
White Star Line, Liverpool.
Coney Island and Rockaway boats.
Anchor Line, London.

Stop ! de nouveau, et *la Champagne*, marchant avec précaution, se présente à l'entrée du *warf* de la Compagnie transatlantique, de la *French Line*, comme ils disent ici ; les amarres s'enroulent autour des treuils, et nous venons tout contre les grands pilotis du bâtiment de la Compagnie, sur lequel flotte le pavillon français.

A travers les ouvertures du warf on aperçoit quelques personnes venues pour chercher leurs amis ; et moi aussi, j'attends un ami qui m'a précédé sur la terre américaine de quelques jours, mais je ne le vois pas tout d'abord. Nous sommes prêts à descendre ; chacun a fait transporter sur le pont, par les garçons, son bagage de cabine. Les pauvres émigrants, eux, doivent encore rester un jour à bord, à cause de la fête : les jours fériés, les passagers de troisième ne descendent pas ; autre pays, autres mœurs ! mais il faut voir comme ils sont satisfaits de cet arrangement !

Me voici sur le *warf*, qui ressemble à la nef d'une grande église ; j'ai mon numéro d'ordre à la main pour la visite de la douane, et pendant que je m'amuse à regarder un reporter de journal qui n'est pas en retard et vient déjà *interviewer* mes amis les ingénieurs, on me frappe sur l'épaule ; je me retourne ; c'est l'ami de Paris. « Bonjour !

vite ! nous partons pour le Niagara, à midi, si c'est possible ! » — Ah ! — Ceci me semble un peu bien américain ; mon ami est depuis trois jours à New-York, il a respiré l'air new-yorkais, il a déjà les allures new-yorkaises. J'arrive ; il faut partir, et vite ! Je commence à entrevoir vaguement qu'en Amérique on ne se repose point, et qu'on court sans cesse.

Enfin ! courons, puisqu'il le faut ; un douanier visite ma valise en courant ; celui-ci ne fera pas fortune avec moi, et s'il ne se rattrape point sur d'autres, il ne pourra point se retirer dans trois ou quatre ans, loger dans une maison de la cinquième avenue, avoir des trotteurs et donner des soupers au champagne ; je veux tout simplement insinuer que les douaniers reçoivent parfaitement dix ou vingt *dollars* d'un passager qui apporte des objets soumis aux droits. Autrement, je vous le demande, comment nos douaniers seraient-ils les élégants *gentlemen* que je vous ai présentés tout à l'heure ?

J'avais étudié préalablement la liste des objets *dutiables*, l'ayant par hasard découverte à Paris sur la couverture d'un indicateur de voyage circulaire arrangé par Thos. Cook *and son*.

Les objets que l'on peut passer sont les animaux pour la reproduction, les antiquités, pourvu que ce ne soit pas dans un but commercial, les livres à son usage, les effets et les parures, toujours à son usage personnel, les instruments et outils nécessaires à l'exercice de sa profession ; les peintures et les sculptures des artistes américains ; les costumes de théâtre ; on peut passer une montre et un fusil de fabrication étrangère.

Les *subjects to duty* sont les minéraux, 20 p. 100 ; les ales, porters (bières en bouteilles), 35 cents par gallon ou 4 litres 1/2 ; les livres neufs, 25 p. 100 ; les chaussures ; 35 p. 100

les *brandy* et autres spiritueux, 2 dollars par gallon ; les bronzes, 45 p. 100, et je ne vous dirai pas tout, car c'est long ; mais la porcelaine paie 55 p. 100 ; les vêtements, les laines, 35 ; les soieries, 50 p. 100 ; la coutellerie, 50 ; les armes, 35 ; les chapeaux garnis, 40 ; les gants de chevreau, 50 ; les objets d'art, 30 ; la parfumerie, 50 ; les châles, 40 ; les parapluies, 50, et les velours, 40 et 50.

Allons ! je suis rassuré sur le sort des pauvres douaniers; ils pourront encore faire de bonnes journées et rêver à leur maison de la cinquième avenue et aux soupers qu'ils y offriront à leurs amis.

Je vous ai donné tous ces renseignements en courant, ô futurs voyageurs d'Amérique ! car je cours vraiment ; je fais mes adieux au galop aux passagers de la *Champagne*, que je voudrais ne point quitter, tant ils ont été charmants pour moi, et au galop Ch... m'entraîne dans la rue. Je le laisse faire : il arrête un tramway qui passe ; nous voilà juchés sur la plate-forme d'un véhicule qui ressemble à nos tramways de la Madeleine à Levallois-Perret. Deux chevaux, pas de timon, pas d'impériale ; on peut fumer sur la plate-forme, pas dedans ; le prix uniforme pour tous les tramways est cinq *cents*. — 100 cents dans le *dollar*, l'unité de monnaie, qui vaut 5 fr. 20 environ.

Merci, Seigneur ! la façon dont je quitterais le *wharf* avait toujours, depuis Paris, été une préoccupation pour moi ; les personnes qui étaient venues ici et que j'avais interrogées ne donnaient pas de renseignements rassurants. On parlait de la pénurie des fiacres ou voitures de place, et l'on disait qu'un fiacre coûtait 3 dollars au moins, — ce qui est exact. — On essayait aussi de faire entrer dans ma pauvre intelligence la notion d'un *express-man*, l'homme de l'*express* qui se charge de conduire les bagages à destination pour cinquante *cents* par colis, — ce qui

est exact. — Mais tout cela était devenu très-confus dans ma tête, et j'appréhendais le moment de l'arrivée. Grâce à Dieu ! maintenant me voici en tramway, ma valise entre les jambes, et je roule.

Je roule, je cours toujours le long d'une longue rue qui s'appelle *West street*, bordée d'un côté par les bâtiments des *wharves*, de l'autre par de laids entrepôts et de vilaines échoppes.

L'*Imperial City* ne me fait pas bonne impression, mais mon ami Ch... m'explique premièrement que je ne suis pas encore entré en ville ; en second lieu, que nous tournons le dos aux beaux quartiers, qui commencent à la hauteur de la première rue.

Nous allons pénétrer dans la vieille ville, qui est comprise entre la pointe de la *Battery* s'avançant vers la mer et *Union Square;* nous sommes arrivés à la hauteur de *Chambers street;* nous quittons le tramway, qu'on appelle ici *car*, et nous allons droit devant nous, vers le centre ; j'ai ma valise à la main ; ce qui n'est pas amusant ni léger, ô New-Yorkais ! Un Parisien qui ne porte jamais un paquet ! Je traverse *Washington street*, *Greenwich street*, *Hudson street*, et passe sous un *elevated railroad*. Jusqu'ici des rues pas très propres, de hautes maisons en briques rouges ou en pierre brune, des magasins fermés en raison du *Decoration day*, — fête de l'anniversaire, où l'on porte des couronnes et des fleurs sur la tombe des soldats de l'indépendance ; — bien ! la voirie est défectueuse ; bien ! les voitures encombrent les rues tout comme à Paris ; bien ! les tramways ou les *cars* vous montent sur les pieds ; bien ! l'*elevated* roule sur votre tête, comme un tonnerre ; bien ! la rue est assombrie par le même chemin de fer élevé, et quand le temps est sombre, on n'y doit rien voir ; bien ! Je souffle, je sue et crie merci ! Nous

traversons encore *West Broadway* et *Church street*, et débouchons enfin dans *Broadway*, en face du *Court house*, du *City hall* et du *Post office ;* — cela dans un square plus ou moins poussiéreux ; — en bon français, c'est le Palais de justice, l'Hôtel de ville et la Poste.

Ah ! mais, je n'en puis plus ! je m'arrête ; je m'assieds sur ma valise au beau milieu du trottoir, bousculé par les passants de toutes les couleurs et de toutes les barbes ; je m'éponge... Ces passants court-vêtus, en jaquette ou en veston, coiffés de chapeaux haute forme ou de couvre-chefs invraisemblables, noirs, jaunes ou blancs de peau, sans barbe ou portant moustache, ou seulement la barbiche sous le menton, courent toujours, courent toujours...

Heureusement que Thos. Cook *and son*, les pères des voyageurs, sont là tout près, Broadway, 261. Mon ami me pousse dans leur *office* ; nous parlementons pour avoir un *ticket* qui nous ouvrira la clef de toutes les portes, en voiture, en bateau, en chemin de fer, pour courir de derechef, toujours, comme Isaac Laquedem... Cet *office* des Cook ne désemplit pas ; il est vrai qu'ils sont très accommodants et savent vous organiser un itinéraire comme personne ; voici ce qu'ils nous arrangent à nous-mêmes :

De New-York à Montréal et retour. Excursion K. X. 27·

	Milles
New-York, Lake Erie et Western Railroad (via Avon Springs ou Portage), à Niagara Falls (chutes du Niagara).....	443
New-York Central and Hudson River R. R. à Lewiston et *steamer* pour Toronto.....	43
Grand Trunk Railway ou Royal Mail Line *steamer*, à Montréal.....	333
Grand Trunk Ralway, à Rouse's Point.....	50

Champlain Div. Del. and Hud. C. Co's Lines, à Plattsburgh..... 23
Champlain Div. Del. and Hud. C. Co's Lines ou Lake Champlain steamer, au fort Ticonderoga. 68
Saratoga Division, Del. and Hud. Co's Lines, à Baldwin..... 5
Lake George steamer, à Caldwell..... 36
Saratoga Division Del. and Hud. C. Co's Lines, à Saratoga..... 32
Saratoga Div. Del. and Hud. C. Co's Lines, à Albany..... 38
Day Line Hudson River steamers à New-York... 142
Rate (prix) : 33 dollars, 55 *cents*.

Il y a autant de tickets qu'il y a de points d'arrêt susmentionnés ; le tout renfermé dans un double étui avec la mention *Cook's american tours*. Comme on l'a déjà compris, nous allons prendre le chemin de fer de New-York, Lac Érié et Ouest jusqu'à la ville située près des chutes du Niagara (Niagara Falls); puis un tronçon de ligne appartenant à la compagnie du New-York Central et Rivière Hudson qui nous amènera sur les bords du lac Ontario, à Lewiston; ensuite le bateau à vapeur pour traverser l'Ontario jusqu'à Toronto, ville du Canada; à Toronto, pour aller à Montréal, nous avons la faculté de choisir entre deux voies : le chemin de fer du Grand Trunk ou le bateau à vapeur de la Malle Royale ; de Montréal à Rouse's Point par la ligne du Grand Trunk ; de Rouse's Point à Plattsburgh (État de New-York) par la ligne du chemin de fer Delaware et Hudson; même ligne pour aller jusqu'au fort Ticonderoga ou le bateau par le lac Champlain, — que nous prendrons certainement! car c'est plus long par le lac, mais plus joli. — Du fort Ticonderoga jusqu'à Baldwin sur le lac George un petit tronçon de la ligne De-

laware et Hudson ; puis le bateau du lac George qui nous amène à l'extrémité méridionale, à Caldwell; encore le Delaware et Hudson qui traverse Saratoga et nous amène à Albany, capitale de l'État de New-York; puis retour à New-York par les splendides bateaux de la rivière Hudson — trajet de jour.

Soit un trajet de 1,213 milles pour 33 dollards ; qu'on dise que Thos. Cook *and son* ne sont pas les pères des voyageurs! Et ils vous remettent en sus un petit ticket pour le *ferry-boat* et prennent les chèques sur les banques ! Ces perspectives économiques m'avaient reposé ; nous atteignîmes sans trop de peine *Astor House*, un peu plus bas, toujours dans Broadway, au 221, en face du *Post office.*

Astor House est un des grands hôtels de New-York; les plus connus avec celui-ci sont : l'hôtel de la Cinquième Avenue, et Hoffmann house, *Madison square* ; hôtel Brunswick, 5e avenue et 26e rue ; hôtel Windsor, 5e avenue, 46e et 47e rue ; on cite aussi l'hôtel Sturtevart, dans *Broadway*, 25 rue, et l'hôtel Martin, qui est un hôtel français, 17 et 19. *University place,* 9e rue : les deux derniers moins chers et assez confortables néanmoins.

Astor House est un curieux caravansérail. Une espèce de portique grec donne accès dans un large vestibule, où la foule se presse et où l'on trouve de tout : un office pour le télégraphe, un autre pour les billets de chemins de fer et de bateaux à vapeur, un autre pour l'*express* et les bagages; une bibliothèque où l'on vend livres, revues, journaux, guides et plans; un *coat-room*... Arrêtons-nous ici : le *coat-room* est une institution bénie. Mon ami C... la connaît bien ; il prétend que les chemins de fer ne coûtant déjà rien, — il veut dire pas plus qu'en France, l'hôtel ne doit rien coûter non plus, et que, par conséquent, on peut voyager gratis en Amérique. Où sont donc

ceux qui disent que cela coûte 25 francs par jour ? Donc, pour nous, nous coucherons en chemin de fer, nous mangerons n'importe où et n'importe quoi, par la raison que, sous des lambris dorés ou dans une gargote, ce qu'on nous servira sera toujours aussi détestable. Il y a bien la question de la valise qu'on ne peut traîner tout le temps, partout ! La traîner ! moi, je m'y oppose formellement ; eh bien, le *coat-room*, la chambre des habits, le dépôt des bagages est créé exprès pour me débarrasser de ma valise ; celle de C... est déjà là ; j'y dépose la mienne avec une grande satisfaction, et incontinent nous pénétrons dans le *bar* ou rotonde qui se trouve au fond du vestibule.

Nous avons bien gagné le rafraîchissement que nous allons prendre. C... demande un *lager-beer ;* c'est une bière américaine qui vient souvent de Milwaukee (État de Wisconsin), et qui est fort bonne ; moi, je demande un verre de vin de Californie pour goûter les produits du pays. Le *clerk* qui nous sert jette sur le comptoir d'argent deux *tickets ;* l'un porte écrit 10 cents (50 centimes) : c'est la bière ; l'autre, 25 cents (1 fr. 25) : c'est le vin ; pas mauvais, mais cher ! On présente les *tickets* avec son argent à l'entrée du *bar*, où se trouve le caissier.

Comme nous ne partons qu'à sept heures du soir, nous avons toute notre après-midi à nous pour voir un peu New-York ; allons d'abord à la poste. C'est un très beau bâtiment ; les bureaux sont installés au rez-de-chaussée les employés sont fort polis, prévenants même. C... demande s'il a des lettres ; on lui en remet deux ou trois, et on le prie d'attendre un moment ; on va voir s'il y a aussi des journaux. Heureux C... ! j'envie son bonheur. Des lettres ! j'ai beau me dire que j'eusse apporté avec moi celles qu'on m'aurait adressées ; je trouve que c'est déjà long, neuf jours sans nouvelles des miens ; et eux qui

n'en auront de moi que dans dix ou douze jours ! hélas !

De grands tableaux indiquent les jours et les heures des départs et des arrivées des paquebots transatlantiques et autres. De larges boîtes sont placées bien en évidence ; ici l'on dépose les lettres et les paquets pour la ville ; là, à côté, et bien séparées, les correspondances pour les États ; plus loin, pour l'étranger ; là-bas, on vend des timbres. Il règne un ordre admirable dans cet établissement ; de temps en temps un petit commis arrive, introduit une clef microscopique dans la serrure d'une des nombreuses boîtes métalliques qui garnissent les parois des bureaux, et il retire la correspondance de son patron, négociant ou banquier.

Nous sommes si émerveillés de la Poste qu'en sortant, après avoir jeté un coup d'œil sur l'Hôtel de ville et le Palais de justice, ces deux monuments publics ne nous disent absolument rien, quoiqu'ils aient coûté beaucoup.

Je désire ardemment voir le pont de Brooklyn et les *elevated;* nous nous dirigeons du côté du pont par *Fulton street* et arrivons en face de l'embarcadère de *Fulton ferry*, qui va à Brooklyn. L'idée nous vient alors que nous avons de l'appétit, et nous entrons pour déjeuner dans un restaurant populaire situé dans *South street.*

Ce que nous avons mangé là, je ne saurais le dire ; je me rappelle seulement qu'on servait une infinie variété de coquillages américains, dont les noms et l'aspect étaient si baroques que nous les refusâmes d'instinct. Il y avait là, appendues aux murs, d'énormes pancartes préconisant la haute saveur des *clams,* des *shells*, des *crabs,* des *oysters*. Mon Dieu ! que cela doit être succulent pour un estomac de Yankee ! Mais nous ne sommes pas Yankees, et le nègre qui nous sert, un colosse en ébène, s'en aperçoit bien, le monstre ! Il pose devant nous un couvert composé d'une

longue cuiller plate, d'une fourchette toute petite et d'un couteau à lame d'argent qui ne coupe pas; — les couteaux américains ne coupent jamais; j'ai demandé des explications : on m'a répondu que le mystère se trouvait partout, dans l'art comme dans la nature ! — un petit morceau de pain sans croûte, une serviette grande comme un mouchoir, une sorte de beefsteak et, tout autour, une quantité de soucoupes où il y a de tout : des patates, des raves, des fèves, des concombres, des choux et le reste. Enfin il apporte majestueusement des sauces pimentées dans deux ou trois bouteilles et un verre d'eau glacée, puis finalement il se tord de rire en nous regardant. Voilà un déjeuner américain. Ça coûte, dans le restaurant populaire, la modique somme de cinquante *cents;* ailleurs, on en aurait pour soixante-dix *cents*, ou un dollar. Pas rassurant pour l'avenir !

Nous nous approchons du fameux pont, *Suspension bridge :* un pont jeté sur un bras de mer de neuf cents mètres de largeur, n'est-ce pas une merveille ? Pour supporter le poids énorme du tablier suspendu, on a posé quatre câbles en fil d'acier plus gros que le corps d'un homme (50 c.) ; chaque câble est composé de cinq mille quatre cent trente-quatre fils d'acier. Deux tours en pierre de cent vingt mètres d'élévation divisent le pont en trois parties. La partie du milieu a une longueur de quatre cent quatre-vingt-neuf mètres, les deux autres de deux cent quatre-vingt-un mètres chacune ; la grande travée franchit le fleuve d'un bond ; les deux petites viennent se rattacher de chaque côté à l'extrémité d'une série d'arcades en pierre.

Ce qui frappe en arrivant, ce sont les deux arceaux semblables à ceux d'une cathédrale gothique, et ce qui confond, ce sont les chiffres donnés par les tableaux indicateurs

qu'on trouve partout, dans les hôtels, dans les gares, à bord des bateaux. Ainsi, au centre de l'arche, cent trente-cinq pieds au-dessus de l'eau qui scintille et des grands vaisseaux qui passent toutes voiles dehors, la largeur du pont est de quatre-vingt-cinq pieds ; aussi, il y a deux voies pour le chemin de fer ou tramway à câble, une voie centrale pour les piétons et deux tabliers pour les véhicules.

Le pont est éclairé pendant la nuit à l'électricité avec trente-cinq becs qui ont la puissance de deux mille bougies. Sa construction a commencé en janvier 1870; c'était fini en mai 1883. Le total des dépenses est évalué à 15 millions et demi de dollars, environ 78 millions de francs (1).

Du haut du pont, vers la pile de New-York, la vue est splendide. D'un côté, New-York et ses maisons pressées comme les grains de sable de la mer ; des monuments qui surgissent çà et là. C'est, tout près, l'hôtel du journal *la Tribune*, aux sept ou huit étages, le *Post Office*, l'hôtel du *New-York Herald*, le clocher rouge de l'église épiscopalienne de la Tribunité, l'hôtel du *Western Union Telegraph Company* ; au delà de la ville, c'est l'Hudson et les mâtures de tous les navires qui sont ancrés près des *wharves ;* au-dessous de nous, le quai de l'*East-River*.

Côté de New-York, au sud du pont :

South Ferry.
California Clipper Line.

(1) On construit en ce moment le pendant du pont de Brooklyn, celui qui jeté sur l'Hudson doit relier New-York à New-Jersey. La travée centrale sera de 870 mètres. Quatre tours, genre Eiffel, de 210 mètres (avec les fondations), supporteront deux paliers, portant eux-mêmes dix voies ferrées, à 45 mètres au-dessus de l'eau, à marée haute. Les trains passeront à une vitesse de 48 kilom. à l'heure. Le pont coûtera 180 millions. On veut d'autre part créer un réseau de tunnels sous-marins d'une étendue de 65 kilom. pour relier Brooklyn à New-York. Rien n'est impossible ici ; que dire d'une ville où 422.400 voyageurs paient tous les jours à la Compagnie des *elevated rail roads*, 111,800 fr., ce qui fait 40 millions 807.000 fr. par an ?...

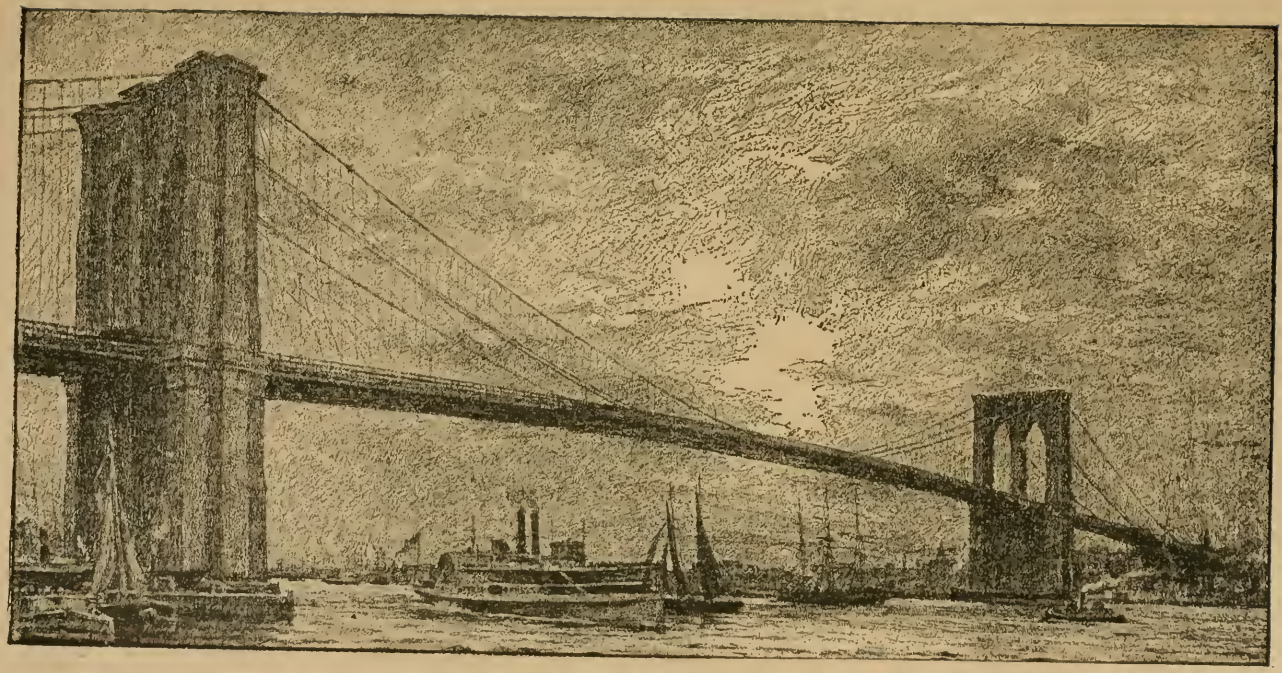
Nassau Line.
Ward's Havana Line.
Wall street Ferry.
Gt Western Line.
Suttons Line.
Mallory's Florida Line.
Mallory's Texas Line.
Fulton Ferry Line.
Morrisania Line.
Harlem Line.
Hartford Line.
New Haven Line.

Et au-dessus du pont :

Roosevelt street Ferry.
Hunter's Point Ferry.
Clyde's Canal Lines.
Maine S. S. Line.
New Bedfort Line.

Enfin, par-delà la rivière, on aperçoit la grande ville de Brooklyn, avec ses maisons rouges à volets verts, ses rues bordées d'arbres, ses *elevated railroads*, ses nombreux clochers, les éclatantes verdures de ses deux parcs et de son superbe cimetière de *Green-Wood*, plus beau que notre Père-Lachaise.

Revenus dans la ville, nous prenons un tramway qui va vers le Parc Central, et nous roulons de plus belle. Mon impression est une impression d'ahurissement ; le tapage est intense, et pourtant les magasins sont fermés ; la circulation commerciale doit être moindre en ce jour de fête. J'aurais bien voulu voir cette fête ; mais est-ce que nous en avions le temps ? Tout à coup cependant, depuis le *car*, nous voyons déboucher d'une rue un long tambour-major



Pont de Brooklyn

qui manœuvre habilement sa canne ; les tambours battent, la musique joue, et derrière vient une légion de vétérans en veste noire, en chapeau mou, portant à la boutonnière une médaille militaire.

Drôle de peuple que les Américains ! ils n'ont pas d'armée, puisque 25.000 hommes sous les armes leur suffisent pour tenir en respect les Indiens, dans leurs réserves, et ils jouent tous au soldat : aujourd'hui, il y a bien 100.000 soldats dans les rues ; ils ne veulent ni titres, ni décorations, et ils arborent des rubans multicolores, et tout le monde se fait appeler colonel ou capitaine, voire même général... Enfin, puisque cela leur plaît ! Cette musique et les miliciens décorés, c'est tout ce que nous vîmes du *Decoration day* ; j'oubliais une quantité respectable de carabiniers, dragons, hussards, zouaves, pompiers, qui passèrent près de nous isolément...

Nous roulons toujours en tramway et nous n'arrivons pas. Un moment nous traversons je ne sais quel carrefour, où six ou huit *cars* se présentent et se rencontrent ; un *elevated* gronde sur notre tête, des voitures de toutes sortes se croisent et s'entrecroisent ; si elles s'accrochent, elles se décrocheront sans bruit, et les cochers et les chartiers se sépareront sans injures ni gros mots : quelle différence avec Paris ! Je crois bien que nous étions dans la Troisième Avenue ; un peu plus loin nous descendons pour gagner la gauche par la 10e rue ; nous sommes ici à trois milles de l'Hôtel de ville. Les rues sont plantées de beaux arbres, alignées très droit, bordées de maisons en pierre brune qui ont toutes leur escalier à quinze ou vingt marches et à double rampe ; une grille sépare les sous-sols du trottoir. Ces maisons bourgeoises, ces hôtels plutôt, ne sont pas bien élevées ; deux ou trois étages au plus, et tous uniformes ; pour rompre cette uniformité, de temps

en temps une église gothique un peu en arrière du trottoir, entourée de plantes, de fleurs et de gazon vert.

Quand nous débouchons dans *Madison avenue*, l'avenue fashionable par excellence, C... me désigne l'hôtel du millionnaire Vanderbilt, et puis tout près, dans la 50e rue, la cathédrale catholique en face de l'hôtel Buckingham d'un côté, et de l'autre, en face du *Roman catholic orphan azylum*, l'orphelinat.

La cathédrale Saint-Patrick, gothique, tout en marbre blanc, a été construite avec les cotisations catholiques. Le T. R. John Hugues, évêque de Basileopolis *in partibus*, coadjuteur du T. R. John Dubois, évêque de New-York, ayant succédé à celui-ci en 1842 et devenu premier archevêque de New-York en 1850, fit bientôt un appel à ses ouailles. On souscrivait pour 300 dollars, 500 dollars; les servantes irlandaises donnaient un ou deux dollars; on dépensa dix millions, et les deux tours du portail ne sont point encore achevées présentement; les sacristies manquent aussi, et elles ont été installées provisoirement derrière le maître-autel. Quoi qu'il en soit, le monument est beau, un des plus beaux de la ville, qui n'a guère de monuments, n'étant point une capitale et vouée surtout au négoce. Les bancs ou *pews* sont très artistiques; la chaire à prêcher est ornée d'un écran acoustique original.

Quelques pas encore, et nous voici devant le *Central Park :* plus accidenté que notre bois de Boulogne, il est situé entre la 5e et la 8e avenue et s'étend en longueur depuis la 59e rue jusqu'à la 110e. De multiples attractions y font la joie des New-Yorkais de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions. Ils ont, pour leur agrément personnel, le carrousel, la ménagerie, l'arc en marbre, le mail, le kiosque de musique avec des concerts tous les samedis, — l'après-midi, en été; — la terrasse,

le labyrinthe, la caverne, le belvédère, le lac. Heureux New-Yorkais ! Les étrangers, eux, prennent la voiture publique à la 5e avenue ou à la 8e, 59e rue, et, en une heure on leur fait visiter toutes ces merveilles qui, après tout, se trouvent dans tous les endroits du monde.

Je m'intéresse beaucoup plus à l'*elevated* que nous prenons à la 6e avenue, 59e rue toujours.

Pourquoi les Américains ont-ils construit le pont de Brooklyn ? C'est que beaucoup de négociants de New-York ayant leurs bureaux ici ont leurs habitations là-bas. Soixante lignes de *ferries* ne suffisaient point au mouvement considérable qui existe entre les deux villes ; de là la nécessité du pont pour établir des communications plus faciles et plus rapides. D'autre part, un jour de brume, de tempête ou de grande gelée survenant, les communications sont interrompues, et chacun doit rester chez soi ; cela était intolérable ; ils se sont dit : « Construisons le pont ; cela nous coûtera plus cher, mais pas encore autant que le chômage forcé et la stagnation des affaires pendant plusieurs jours. »

Eh bien ! je fais la même réflexion pour les tramways. A New-York pourtant, ce n'est pas comme à Paris, où nous supportons si bien les longues stations dans les bureaux d'omnibus, surtout par un jour de pluie, prélude de tous les refroidissements et de toutes les pleurésies ; à New-York, les voitures publiques sont nombreuses et se succèdent à des intervalles très rapprochés ; vingt *cars* viennent parfois à la file, sur la voie publique. On n'a pas besoin d'attendre ; il y a toujours de la place : malgré cela, le *car*, par suite des encombrements, n'avance pas au gré du voyageur ; les distances sont si grandes ! il faut trois bons quarts d'heure pour aller seulement à Central-Park depuis le City Hall et la Poste, et il y a quatre

milles de distance. « *Time is money* », le temps, c'est de l'argent ; les New-Yorkais alors se sont dit : « Construisons un chemin de fer aérien, qui ira deux fois vite comme les *cars ;* nous y gagnerons encore. » Et ils l'ont construit.

Il y a quatre *elevated railroads :* deux du côté est, dans la 2e avenue et dans la 3e ; deux du côté ouest, dans la 6e avenue et dans la 9e.

Voici l'itinéraire de celui de la 6e avenue, que nous prîmes ce jour-là : il vient du bas de la ville pour aller à l'autre extrémité, bien loin derrière le Parc central ; des stations ont été établies aux endroits suivants : South Ferry, Rector Street, Cortland St., Park place, Chambers St., Franklin St., Grant St., Bleecker St., 8e rue, 14e, 23e, 33e, 42e, 50e (avec changement de voiture pour la 59e rue et la 6e avenue), 8e avenue, 53e rue, 59e, 72e, 81e, 93e, 104e, 110e, 116e, 125e, 135e, 145e, 155e.

La distance depuis South Ferry jusqu'à la 155e rue est d'un peu plus de dix milles et demi ; le temps du parcours est de cinquante-deux minutes.

Donc, les négociants descendent tous les matins à leurs bureaux de la ville basse et reviennent tous les soirs vers les quartiers voisins du parc, s'ils ne vont point même jusqu'à Brooklyn ; tous les trajets sont en longueur de haut en bas ou *vice versa*. Il a paru aux ingénieurs qu'il était plus facile et moins coûteux de construire leur voie en l'air ; ils l'ont fait hardiment, sans souci des réclamations des riverains et des compagnies de tramways ; les uns ne seront plus chez eux : à toute minute on violera le secret de leur vie privée ; les autres crieront que les chevaux s'emportent : tant pis !

Il y avait bien aussi la raison d'art : la physionomie de la ville s'en ressentira ; mais New-York n'est point Paris ; ici, tout au commerce et à l'argent ! Allez donc ! *Go ahead*

On a alors établi la double voie de l'*elevated* sur une charpente en fer supportée par des piliers à la hauteur du deuxième étage et très près des maisons.

Les ingénieurs vous diront qu'il fallait construire la voie dans des rues d'une largeur inégale, et par conséquent

Chemins de fer élevés

adopter un système différent, d'après les difficultés à vaincre. Voici comment on a procédé : d'abord on a donné aux piliers une stabilité à toute épreuve en mettant des moellons dans les caves et sous la rue pour assurer la base de ces piliers; puis, dans la vieille ville, on a établi de dix mètres en dix mètres des arceaux en fer forgé, allant d'un trottoir à l'autre ; on les a reliés par des longerons sur lesquels on a posé les quatre rails à double voie. Dans les avenues plus larges, on a placé les colonnes au milieu de la rue, et les arceaux de fer sont placés dans

le sens de la voie ; les deux voies sont reliées aussi par des traverses en fer espacées de vingt mètres (7e avenue) ; dans la 3e avenue, plus large encore, on a séparé complètement les deux voies ; l'une d'un côté de la rue, l'autre de l'autre. (*Les Nouveautés de New-York*. Éd. de Laveleye, 1878-79. *Le Tour du Monde,* 24 décembre 1881.)

Pour éviter les déraillements, de fortes pièces de bois, bien fixées, sont établies le long de la voie et empêchent une voiture déraillée de tomber dans la rue. Les stations sont espacées de trois cents mètres en trois cents mètres ; elles se trouvent placées au croisement de deux artères, sur une plate-forme ; on y accède au moyen d'escaliers doubles, abrités par des pavillons en style chinois, très légers, très élégants. Les wagons viennent de Pullmann-City : ce sont de vrais *palace-cars*, et nous dirons plus tard ce que c'est qu'un wagon-palais de MM. Pullmann, le dernier mot du genre. Il y a généralement trois voitures à chaque train et une seule classe de voitures.

Pour diminuer le poids de ces wagons, leurs roues ont été faites en papier ; oui, en papier ! il n'y a qu'en Amérique qu'on voit de ces choses-là ; mais le papier est dur comme du bois, très résistant, très élastique et maintenu au moyen de bandages en acier. Sous la locomotive, un réservoir en tôle retient les cendres, les eaux d'épuration et tout ce qu'il serait désagréable de recevoir en bas sur la tête.

Rien d'aussi curieux que de voir les wagons pivoter à leur extrémité sur les châssis quand on arrive à un tournant de rue dans la ville basse ; la voiture alors se trouve suspendue tout à fait dans le vide, et pour un étranger c'est un sujet d'effroi, surtout dans le commencement.

Mais ce qui est aussi curieux et amusant tout à la fois, c'est de pouvoir plonger dans l'intérieur des ménages par

les fenêtres entr'ouvertes; les gens s'habillent, travaillent, mangent, boivent, dorment, sans trop de souci de votre indiscrétion ; le *home* anglais n'existe plus.

Et quel luxe d'annonces et de réclames ! Du haut en bas des maisons ce ne sont que des enseignes mirobolantes et fantastiques ; on vous parlera très bien de Léonidas aux Thermopyles à propos d'une machine à coudre, et M. de Laveleye nous raconte que la réclame vous poursuit partout, même dans les voitures de l'*elevated*, puisqu'en levant les yeux : il a lu ceci sur les parois du wagon : « Hamlet à Ophélie : Va dans un cloître, Ophélie ! — Certainement, mon ami, mais auparavant je vais, si tu le permets, acheter mon trousseau à la maison de blanc, n° 32, 15e rue ! » Et cela encore : « Paul et Virginie rêvant sur les rivages embaumés de l'île Bourbon : Quelle douce parole soupire à ton oreille, ô Paul, le lointain murmure de l'Océan ? — O Virginie, il me dit de ne chiquer que le tabac de la maison Jackson ; c'est le meilleur ! » (*Les Nouveautés de New-York.*)

« *Passengers are required to deposit their tickets in the gateman's box before entering the train* ! » Nous sommes priés de déposer notre ticket dans l'entonnoir en cristal du garde-barrière, avant de pénétrer sur le quai. Les tickets coûtent *cinq cents* de cinq heures trente du matin à huit heures trente et de quatre heures trente du soir à sept heures trente ; à toutes les autres heures, *dix cents;* le dimanche, *cinq cents* encore ; les enfants entre cinq et douze ans payent *cinq cents* à toutes les heures du jour ; au-dessous de cinq ans, ils ne payent rien. Le train s'arrête un instant en gare pour déposer et prendre les voyageurs, qui doivent effectuer leurs mouvements avec rapidité ; toutes les deux ou trois minutes un train passe. Que nous sommes loin des désespérantes lenteurs de Paris !

CHAPITRE III

ROUTE DU NIAGARA

Le *bar d'Astor-House.*— Un train américain. — Installation dans un wagon-palais. — *Bon nègre.* — *Sonnez les matines, bim, bon, ban!* — Nuit passée dans le *sleeping car.* — Un hôtel de province. — Ville créole. — J'essaie de décrire les chutes du Niagara. — La réclame du capitaine Webb. — *Niagara Falls* catholique.

Samedi 29. — Vers cinq heures nous revenons à notre hôtel *Astor-House* et nous nous préparons à dîner : pour ce faire, nous avons à notre disposition la salle à manger de l'hôtel, avec laquelle nous n'avons point encore lié connaissance, et la rotonde du *bar*, où la table du festin est toujours dressée. J'ai l'intention de revenir dans ce curieux caravansérail américain pour l'étudier à fond ; laissons la salle à manger et, puisque nous sommes pressés, contentons-nous du *bar*.

Deux grandes tables en fer à cheval, d'une largeur raisonnable ; des garçons et des marmites pleines de victuailles, au centre du fer à cheval ; des tabourets élevés et sans dossiers, comme ceux qu'on rencontre dans les bureaux des grandes administrations, à l'usage des gratte-papier et des dessinateurs, — ces tabourets vissés au sol et disposés tout autour desdites tables. On se hisse là-dessus, et les garçons, en tablier blanc, vous gratifient immédiatement d'un grand verre d'eau glacée, d'une fourchette, d'un couteau, — qui ne coupe pas, — et d'un morceau de pain dont vous ne ferez qu'une bouchée ; de serviette point... Nous mangeâmes, cependant ; mais il

sera utile de dire, pour les générations futures, que les portions américaines coûtent fort cher ; elles sont généralement découpées en deux parts ; chaque part peut servir pour deux personnes, la portion pour quatre. Exemple : je demandai des fraises : *strawberries and cream* ; *25 cents* ! Ça n'est pas pour rien ; mais j'eusse pu dîner avec ce seul plat ; j'en avais un grand saladier, et la crème était exquise.

Nous reprenons nos valises au *coat-room ;* nous reprenons un tramway et nous arrivons au *ferry* de l'*Erié railroad*, à la hauteur de *Chambers street ;* en quelques minutes, nous sommes de l'autre côté de l'Hudson, à la gare du chemin de fer. Quelle gare, grand Dieu ! Une sous-préfecture de troisième classe n'en voudrait pas chez nous ; je commence à bien comprendre que les Américains cherchent l'utilité et sont pratiques avant tout ; artistes après, s'ils en ont le temps.

Une gare en bois, une salle d'attente remplie de bancs très ordinaires, munis d'un léger dossier, placés les uns derrière les autres, au beau milieu de la salle ; au fond, l'*office des tickets* ; à droite, l'office où l'on vend les coupons pour les *Pullman-car* ; à gauche, une salle très confortable pour les *ladies* et un escalier étroit, tortueux, incommode, pour les messieurs qui veulent aller prendre des consommations au premier étage. Nous sommes parqués dans une salle d'attente, n'en déplaise à ceux qui prétendent que l'Amérique est le pays de la liberté, et qu'en France, seulement, on nous traite, dans les stations de chemins de fer, comme de simples moutons. Allons donc ! Des cadrans aux aiguilles mobiles indiquent les heures de départ des différents trains dans les diverses directions ; ce n'est pas le moment pour nous. Nous bayons aux corneilles, car les portes donnant accès sur la voie sont implacablement fermées, et quand nous

nos coupons de Pullman, — deux dollars chacun pour la nuit, — comme nous avons encore du temps, de guerre lasse, nous nous engageons dans l'étroit escalier des *consommateurs* et nous arrivons dans un réduit infect où je me cogne la tête contre le plafond très bas et où nous buvons quelque chose d'exécrable. O Yankees de mon cœur !

Redescendus vers sept heures, enfin, nous voyons les barrières tomber devant nous, et nous sommes le long du train.

Un train américain ! il y avait longtemps que je rêvais cela ! Le rêve est devenu réalité palpable ; attention !... D'abord, en avant la machine ! Plus de ces énormes chaudières Stephenson ; ici, ce qui frappe d'abord les regards c'est la cheminée, en cône évasé par le haut : devant la cheminée une énorme lanterne carrée ; dessous le *cow-catcher*, le « ramasse-vache », appareil en forme de soc de charrue, qui doit rejeter au loin tout obstacle ; une toute petite et mignonne chaudière ; une grosse et brillante cloche au-dessus et un tender, très confortable, en forme de maisonnette, muni d'un toit pour les mécaniciens et chauffeurs.

Derrière cette machine, les wagons. Plus de ces petites logettes, à portières latérales, véritables boîtes où l'on étouffe, où l'on gèle, où l'on n'y voit pas, où l'on souffre mille morts, où l'on n'a souvent aucune sécurité, et où tout au moins on subit une promiscuité ennuyeuse et gênante ; ici un grand beau salon, où l'on pénètre par l'arrière du wagon. En entrant à gauche, un fourneau à houille qui ronfle pendant l'hiver et qui vous donnera l'illusion du *home ;* à droite, la chambre des dames, qu'on retrouve partout, et le récipient pour l'eau glacée, *ice water ;* puis les banquettes à deux places très confortables, rembourrées, couvertes en velours rouge, à dossiers mobiles, de façon à

pouvoir s'installer deux à deux, les uns derrière les autres ou en face ; des glaces qui s'abaissent ou se relèvent, au moyen d'un système américain ingénieux ; à l'extrémité du salon, les *water-closets ;* cinq ou si belles lampes accrochées au milieu du couloir. Il n'y a qu'une seule classe de voitures ; on n'y fume pas, et si l'on veut se livrer à cet exercice, on va dans une voiture ordinaire, spécialement réservée pour cela, et généralement placée en tête du train.

Mais nous, nous dédaignons même cette belle voiture ; nous avons mieux que cela : le *Pullman-car*, le *Palace-car*, le wagon-palais de Pullman ! Aussi, quand nous montrons nos coupons, un superbe mulâtre saisit immédiatement nos valises et nous introduit dans un salon beaucoup plus luxueux. D'abord, il faut passer par une sorte de vestibule où nous trouvons des lavabos : c'est le cabinet de toilette ; une porte, qui s'ouvre là, donne dans l'office des *conductors,* une autre dans le fumoir, une autre dans le cabinet des dames, une autre dans le water-closet ; un petit couloir, enfin, nous amène dans le wagon proprement dit. Les sièges, ici, sont plus luxueux, plus soignés ; l'acajou reluit, les parois en citronnier sont incrustées de marqueteries, ornées de peintures : fleurs et arabesques s'entrelacent :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Les serrures nickelées semblent être d'argent, les cuivres des lampes brillent comme de l'or, et au-dessus de vos têtes, les lourds panneaux dissimulent toute la literie que vous verrez, tout à l'heure, étaler avec adresse par les mulâtres préposés spécialement au service de ces *Pullman* ; moi, j'en avise un qui a une tournure particulièrement amusante : tête crépue et ébouriffée, larges lèvres, gros

yeux blancs, l'air empressé, et je le baptise aussitôt du titre de *bon nègre*.

Bon nègre me questionne ; bon nègre ne me comprend pas, bien entendu ! bon nègre me fait faire le tour du salon ; bon nègre me débarrasse de mon chapeau en le plaçant, à l'aide d'un bâton, sur un crochet très élevé, là-haut, près des lampes ; bon nègre m'apporte l'*ice water* ; bon nègre ouvre la porte du wagon afin que nous allions faire les cent pas sur le quai ; mais bon nègre, en véritable Yankee, a eu soin de ne pas nous prévenir que le train se met en marche, et il faut prestement sauter sur le marchepied et s'accrocher à la rampe de l'escalier pour pouvoir partir : sans cela personne au monde ne s'occupera de vous, pas même bon nègre. Chacun pour soi, en Amérique plus que partout ailleurs, et Dieu pour tous !

Nous sommes, en effet, partis sans tambours ni trompettes, sans avertissement préalable, comme cela, à l'heure marquée sur les indicateurs ; vous n'y avez pas pris garde, tant pis ! vous restez là, sur le quai. Mais si ! il y a un signal connu des Américains : c'est la cloche, la bienheureuse cloche dont nous avons parlé, la cloche de la machine qui se met en branle, pour ne plus s'arrêter... Seigneur ! quel tapage ! en traversant *Jersey-City* à toute vapeur, le long des rues, à travers les places ; la cloche sonne, elle sonne toujours ; cela nous fait une singulière impression ; il semble que nous sommes dans un couvent et qu'on nous annonce l'heure de la messe ou l'heure des matines :

Frère Jacques,
Dormez-vous ?
Sonnez les matines !
Bim, bon, ban !

Ah ! nous ne dormirons guère ; mais les riverains ou

les passants ne pourront guère être écrasés ; s'ils le sont, ils y mettront une certaine bonne volonté, d'autant plus que nous voyons à chaque pas, sur les routes, à l'endroit du passage à niveau chez nous, un grand poteau, surmonté d'un losange noir sur lequel apparaissent en grosses lettres blanches ces mots :

Railroad crossing, look out the cars !

« Quand vous traversez la voie, faites attention aux trains ! »

La campagne américaine, après les petites maisons brunes et rouges de Jersey-City : une plaine nue, une herbe maigre, des ruisseaux pleins de bourbe, des marécages à perte de vue, des cheminées d'usines, des rochers couverts de réclames gigantesques, quelques bouquets de chênes ou de saules, quelques fermes construites en bois, peintes en blanc, à un étage, avec une vérandah circulaire, deux ou trois vaches qui paissent, peu ou point de paysans dans les champs, — comme je l'avais déjà remarqué en Angleterre, — des routes en bois ou plutôt non ! en planches, défoncées ; tout cela n'est pas beau. Je ramène mes yeux sur des objets plus voisins : dans l'intérieur du wagon, de jeunes garçons circulent, les uns avec des livres et des brochures, les autres avec des corbeilles remplies de gâteaux et de bananes excellentes ; nous nous bourrons de bananes, et laissons, petit à petit, la nuit nous envahir.

A ce moment, bon nègre apparaît dans un costume tout nouveau !

Il a laissé la vareuse bleue à boutons d'or pour revêtir une jolie veste en toile blanche qui fait rêver d'oreiller et de dortoir ; c'est en effet de dortoir et d'oreiller qu'il s'agit. Branle-bas de combat ! En un clin d'œil, deux ou

trois bons nègres ont transformé l'aspect du wagon. Les parois d'érable et d'acajou s'abaissent ou s'éventrent ; il en sort des masses de matelas et de traversins dont on ne soupçonnait pas l'existence. Les banquettes de velours rouge soutiennent un lit ; au-dessus de celui-ci, à l'instar des couchettes des paquebots, on en établit un second avec des draps, s'il vous plaît ! et tout ce qui s'ensuit. Deux beaux rideaux tombent du ciel, enveloppant dans leurs larges plis les deux couchettes ; au moyen d'un système de boutons et d'agrafes, vous vous isolez complètement des voisins et vous êtes chez vous ; votre montre, vos vêtements de dessous, vous les installez sur des planchettes *ah hoc ;* le paletot et le gilet sont remis au mulâtre qui a charge de les placer en lieu sûr et de les brosser soigneusement, comme aussi les bottines. Les dames, s'il y en a, s'en vont au *ladies room*, revêtir leur costume de nuit ; tout le monde est donc rangé, paré, ordonné pour une bonne nuit ; les mulâtres ont éteint deux lampes sur trois..., ils ronflent tous, les heureux mortels ! Une demi-heure après, mon compagnon de voyage, en écartant un peu les rideaux, me demandait : « Frère Jacques, dormez-vous ? » — et je lui répondais : « Non ! On sonne trop souvent les matines dans ce roulant monastère ! » *Bim, bon, ban* ! répétait la cloche. Elle le répéta tout le temps, toute la nuit, et je ne fermai pas l'œil : il est vrai que la trépidation du train y était bien aussi pour quelque chose, mais l'institution bienfaisante des *sleeping-cars* fut dès lors jugée par moi inutile et même nuisible à la catégorie des gens nerveux.

Dimanche 30. — Quand le jour parut, je fis glisser le volet intérieur qui masquait la glace voisine de mon oreiller, et je pus à loisir contempler la campagne ; ce fut

peut-être le meilleur moment de mon voyage : je n'avais pas dormi, mais je reposais tranquillement la tête sur l'oreiller, un peu tourné vers la droite, et un nouveau tableau venait toutes les deux minutes s'encadrer là dans la fenêtre. Le paysage a un peu changé ; il semble, à mesure qu'on approche du Canada et de ses beautés naturelles, que tout cherche à se mettre à l'unisson ; la verdure est plus fraîche, la campagne moins uniforme ; des bois, des bois, des bois, et, tout à coup, nous voilà dans un pays accidenté et lancés sur deux montagnes séparées par une profonde vallée au fond de laquelle roule un torrent aux eaux écumeuses ; nous le traversons sur un pont en bois, établi sur des espèces d'immenses tréteaux ; on a posé les rails de la double voie sur quelques traverses, et voilà ! La charpente frémit d'épouvante quand le monstre passe en vomissant feu et fumée ! Je sais aussi quelqu'un qui n'était pas à son aise en passant là sur ce joujou confectionné par les ingénieurs de l'*Érié-railroad* en huit jours de temps ; il se leva, s'habilla sommairement, alla au lavabo faire une toilette rendue difficile par les mouvements enragés de tangage du train qui filait à toute vapeur, — 50 kilomètres à l'heure ; — et en faisant sa méditation, il trouvait que le vieux pays avait du bon et que notre École polytechnique n'était pas faite *pour des prunes*, comme on dit très-vulgairement.

De Buffalo, rien vu, que des cheminées d'usine et d'immenses réserves de wagons sur un prolongement de plusieurs kilomètres : wagons et locomotives, locomotives et wagons, c'est tout l'Est-Amérique en dehors des villes. On entrevoit à gauche le lac Érie, qui brille au soleil, et nous arrivons bientôt sur les bords de la rivière *Niagara*, que l'on suit pendant quelques kilomètres. Il s'agit de savoir où nous allons descendre ; c'est la grande question, car en

Amérique, si l'on ne sait pas le moment où l'on doit monter dans le train, on ignore absolument l'instant précis où il faut le quitter ; quand on se rend dans une ville, ce n'est pas toujours dans la ville même que le chemin de fer vous conduit, mais à quelque distance. Ici, la gare de *Niagara Falls* est à un kilomètre des chutes. Tout à coup, le train s'arrête ; nous ne savons pourquoi ni comment ; nous exposons nos perplexités au bon nègre ; lui n'est pas embarrassé du tout ; il prend nos valises et nos couvertures, les dépose sur le sol, en plein champ, et nous dit : « Vous allez aux chutes, c'est ici ! vous êtes arrivés ! » — Point d'hôtel à l'horizon, pas de ville, bien entendu..., mais seulement une voiture ; nous nous abouchons avec le cocher, qui nous fait monter et nous amène, en dix minutes, sur le bord d'une autre ligne ferrée, dans un petit hôtel qui s'appelle : *New-York Central hotel*. Nous lisons sur une sorte de prospectus qu'on nous a remis pendant notre course : « *Suspension-Bridge, american side, Niagara N. Y. Rate : 2 per day. Open summer and winter. Tourists visiting the falls and all the travelling public vill find it to their advantage to stop at this hotel.* »

Nous qui savons rien de rien, nous sommes enchantés de ces trois lignes. L'hôtel du chemin de fer du New-York Central est d'abord établi tout près de la gare ou *dépôt* — comme on dit ici — de la compagnie du même nom. La gare n'est point celle de *Niagara-Falls :* elle s'appelle la gare du *Pont suspendu* parce que le pont suspendu où passent les trains du chemin de fer est là tout près. Bien ! nous sommes du côté américain de la rivière ; car il y a le côté canadien. L'hôtel est ouvert l'été, mais aussi l'hiver ; car, en hiver, les chutes revêtent un autre aspect, et il y vient presque autant de touristes que pendant l'été. Le prix de la pension est de deux dollars par

jour ; ce n'est pas cher, surtout s'il est vrai, — comme le raconte toujours le bavard de petit papier, — que les voyageurs ont tout avantage à s'arrêter ici. Nous allons bien voir !

Dans un hôtel américain, naturellement, on parle américain : — « Patron, disons-nous, dans l'idiome de Shakespeare et de Longfellow, à un bonhomme grassouillet qui s'avance, nous avons fait 725 kilomètres, et nos douze heures de voyage nous ont fatigués ; nous désirons d'abord prendre quelque chose, puis nous irons voir les chutes, puis nous nous reposerons et nous partirons demain. — Messieurs, nous répond l'hôte, dans la langue de Molière et de Chateaubriand, vous pouvez parler français, car je le suis ; Français des bords de la Moselle ; seulement, j'habite l'Amérique depuis quarante ans environ et je connais le pays. Mon père ne parlait pas anglais, et mes filles ne comprennent pas le français ; voilà comment on se transforme ! » Ce disant, il roulait dans sa bouche une grosse chique, pour nous prouver qu'il était bien réellement devenu Américain. — « Vous allez donc, continua-t-il, vous réconforter avec cette agréable bouillie d'avoine ; c'est très bon ! Et puis, vous prendrez la voiture qui vous a amenés, et vous irez voir les curiosités des environs ; quatre dollars la voiture pour vos trois ou quatre heures. Après, vous aurez un bon lit pour vous reposer. »

All right ! nous essayons de la bouillie d'avoine ; mais décidément nous sentons que l'éducation américaine fait défaut. C'est abominable, ce plat-là ! mais nous acceptons de prendre la voiture, car nous sommes fatigués de notre nuit ; moi, du moins ! Et, du reste, ne parle-t-on pas de trois heures d'excursion ?

Il faut, avant tout, traverser la ville ; et c'est la pre-

mière fois que je vois une ville de province en Amérique. Les maisons sont construites en bois; devant la porte, presque toujours un petit portique : quatre colonnes grecques supportant une toiture ; de chaque côté du portique une galerie ou vérandah; point de cour ni de clôture. Le jardin entoure la coquette habitation à un ou deux étages ; sous la vérandah, on aperçoit des *rocking chairs* ou chaises à bascule; à côté, une guitare ou un *bandjo* oublié contre le mur ; entre les arbres, des hamacs sont suspendus çà et là. Les rues que nous longeons sont plantées d'arbres, bordées de trottoirs en bois : c'est gracieux et frais au possible. Je ne sais pas ce que dit ce pays pendant le rude hiver sous la neige, mais j'affirme que, tel qu'il s'offre à nos regards, c'est un pays créole. J'irai à Bourbon ou dans les Antilles, à la Nouvelle-Orléans, à Rio-de-Janeiro ou à Singapour, ce sera le même spectacle ; l'effet produit sera identique.

Un immense mugissement se fait entendre et domine tous les bruits. Notre voiture s'engage sur le pont suspendu le plus rapproché des chutes, après qu'on nous a fait payer les *50 cents* de droits ; la poussière d'eau nous couvre déjà, et nous voyons, pour la première fois, les deux chutes : l'une, derrière nous, l'américaine; l'autre, à notre gauche, la canadienne.

Au bout du pont, on trouve l'hôtel *Clifton*, admirablement situé. Le choc effroyable des deux masses d'eau est tel qu'on nous dit que les fenêtres et les persiennes de l'hôtel vibrent perpétuellement. Il tombe là aussi une pluie éternelle : la route, les arbres, les maisons, tout est mouillé, mouillé sans cesse, et cependant nous sommes loin des chutes. Nous mettons pied à terre pour mieux les contempler. Maintenant, le dos tourné au Canada, nous avons en face la rivière et la chute américaine; à notre

droite, la chute canadienne : la première tombe toute blanche en se brisant sur les rochers du bas; le soleil se joue dans la poussière d'eau en produisant des arcs-en-ciel variés. Qu'on se figure une nappe d'eau qui tomberait d'une hauteur comme celle de la colonne Vendôme : celle-ci se précipite de plus haut, c'est-à dire de soixante-cinq mètres : vingt mètres de plus.

Mais la chute américaine n'est rien devant l'autre : c'est là qu'est le gouffre, l'abîme monstrueux; c'est là que les eaux furieuses tombent en formant une grande courbe comme un fer à cheval; on appelle en effet cette chute le *Horse-Shoe*. L'eau est d'un beau vert; mais en rebondissant sur les rochers, elle s'éparpille en poussière et vole au loin, comme nous l'avons dit, couvrant de pluie toute la campagne d'alentour, toute la rive canadienne. Malheur à celui qui, comme moi, porte des lunettes ! S'il les garde, les verres mouillés l'empêchent de rien voir ; s'il les ôte, il n'y voit pas plus. C'est donc de loin qu'il faut se contenter d'admirer, et, de fait, c'est de loin qu'on juge bien l'ensemble ; de près, on est étourdi et aveuglé : aussi je me donnai bien garde de revêtir le costume huilé qu'on vous sollicite de prendre moyennant la somme d'un dollar, et avec lequel on descend par une pente glissante au pied de la cataracte; mon compagnon se donna l'agrément de ressembler, pour vingt minutes, à un plongeur ou à un Esquimau du Groënland ; il m'avoua franchement qu'il n'avait rien vu d'extraordinaire en bas.

C'est une île appelée *Goat-Island* qui sépare les deux chutes; elle est toute boisée; nous y allâmes avec notre voiture, dédaignant complètement les industriels qui nous suppliaient d'entrer au muséum, à l'observatoire ou dans les jardins pour *50 cents* seulement : « *Admittance only*

50 c.! » disaient leurs alléchantes affiches... Et il y avait à voir là des animaux, des oiseaux, des reptiles, des minéraux et plus de cent mille curiosités rares : « *Over 100.000 rare specimens selected from all part of the world!* » et même une galerie égyptienne. Au diable la galerie égyptienne! que vient-elle faire ici? La galerie égyptienne fut cause que nous n'entrâmes pas...

Là où nous entrâmes, ce fut à *Prospect-Point*, une grande terrasse construite sur la gauche de la chute américaine. On peut dire qu'ici comme à Schaffhouse, pour la chute du Rhin, on est au milieu de l'eau, on peut la toucher avec la main et se griser d'émotions. *Prospect-Point* est ouvert de six heures du matin à six heures du soir. Un chemin de fer funiculaire en plan incliné vous amène, si vous le désirez, en bas de la chute, et un bateau à vapeur, *ferry*, vous promène sur la rivière, de façon qu'on peut saisir tous les aspects de ces grandes beautés de la nature. Notre cocher nous conduit d'abord à l'île *aux Oies*, puis à l'île des *Trois-Sœurs*, puis à *Goat-Island* (île de la Chèvre). Il est beau de contempler le fleuve dans toute sa largeur, se précipitant furieusement en longs rapides vers l'île où nous sommes, pour se diriger ensuite en deux bonds gigantesques vers l'une ou l'autre chute; j'ai trouvé l'endroit pittoresque, et nous y avons cueilli de jolies fleurs blanches qui embaumaient, afin de les envoyer à nos chers amis de France. Des couples flirtaient sans peur ni reproche sur les rochers du rivage, et je me demandais, non sans effarement, si ce n'était pas une position dangereuse que la leur et que la nôtre : conter fleurette ou cueillir des fleurs sur un morceau de terre qui peut à tout instant être emporté dans le tourbillon, quelle imprudence! Ne doutez pas qu'un jour *Goat-Island* disparaîtra, minée par la dynamite ou simplement par

les eaux ; alors, il n'y aura plus rien qu'une immense chute, une cataracte gigantesque, un déluge, une sublime horreur que la terre entière voudra venir voir... et elle y viendra en quatre ou cinq jours, puisque nous y sommes venu en huit.

Ce n'est pas fini ! Notre consciencieux automédon, au service d'un patron qui ne nous a nullement trompés, nous conduit aux rapides. A deux cents mètres de la chute, l'eau est calme comme un lac et a vingt mètres de profondeur ; elle glisse bientôt entre deux murailles de rochers à pic, passe sous les deux ponts suspendus, le premier pour les voitures et les piétons, le second pour le chemin de fer, et à deux kilomètres, resserrée de plus en plus entre les rochers, forme les rapides et le tourbillon. On confond toujours en Europe la chute et les rapides ; c'est au milieu des rapides, il y a deux ans, en 1884, que le fameux capitaine Webb, célèbre déjà par sa traversée à la nage entre Douvres et Calais, a trouvé la mort en voulant descendre la rivière dans une barque.

Pour aller aux rapides, nous faisons un assez long chemin dans la campagne, et enfin nous arrivons chez un industriel qui nous conduit aussitôt dans la chambre d'un ascenseur ou *elevator*, où s'est déjà installée une jeune miss ; on décroche la cage, et nous voilà accomplissant une descente qui n'en finit pas. En bas, nous sommes sur le bord de la rivière, devant les immenses lames qui se tordent, s'élancent et sifflent comme de longs serpents. C'est bien ! mais n'ai-je pas vu déjà quelque chose de semblable entre I-tchang-fou et Kouy-fou, sur le fleuve Bleu, dans le Céleste Empire ?

Nous payons *50 cents* le plaisir de cette excursion, et nous ne payerons plus rien désormais, car le gouvernement des États-Unis a mis fin, il y a quelques années, aux

extorsions pratiquées sur les touristes, en expropriant une foule de propriétaires ; ça lui a coûté 7 millions et demi ; du coup, les autres sont devenus riches : c'est tout ce qu'ils demandaient, et vive le gouvernement fédéral !

Bien des gens, du reste, ne s'arrêtent point à Niagara-Falls; ils traversent en chemin de fer simplement, et quand ils prennent la ligne du Michigan-Central pour aller à Chicago, ils passent non loin des chutes, un peu en arrière ; on fait alors arrêter le train, pour qu'ils puissent jouir du beau spectable offert par la nature en ces lieux. C'est ce que me racontait le vicaire général de l'Arizona, à bord de *la Champagne*.

Nous revenons à notre hôtel. La végétation est en retard par ici ; les lilas et les marronniers sont seulement en fleur, le soleil est chaud : c'est l'été, mais il n'y a presque aucune transition entre l'hiver et l'été sous ces climats.

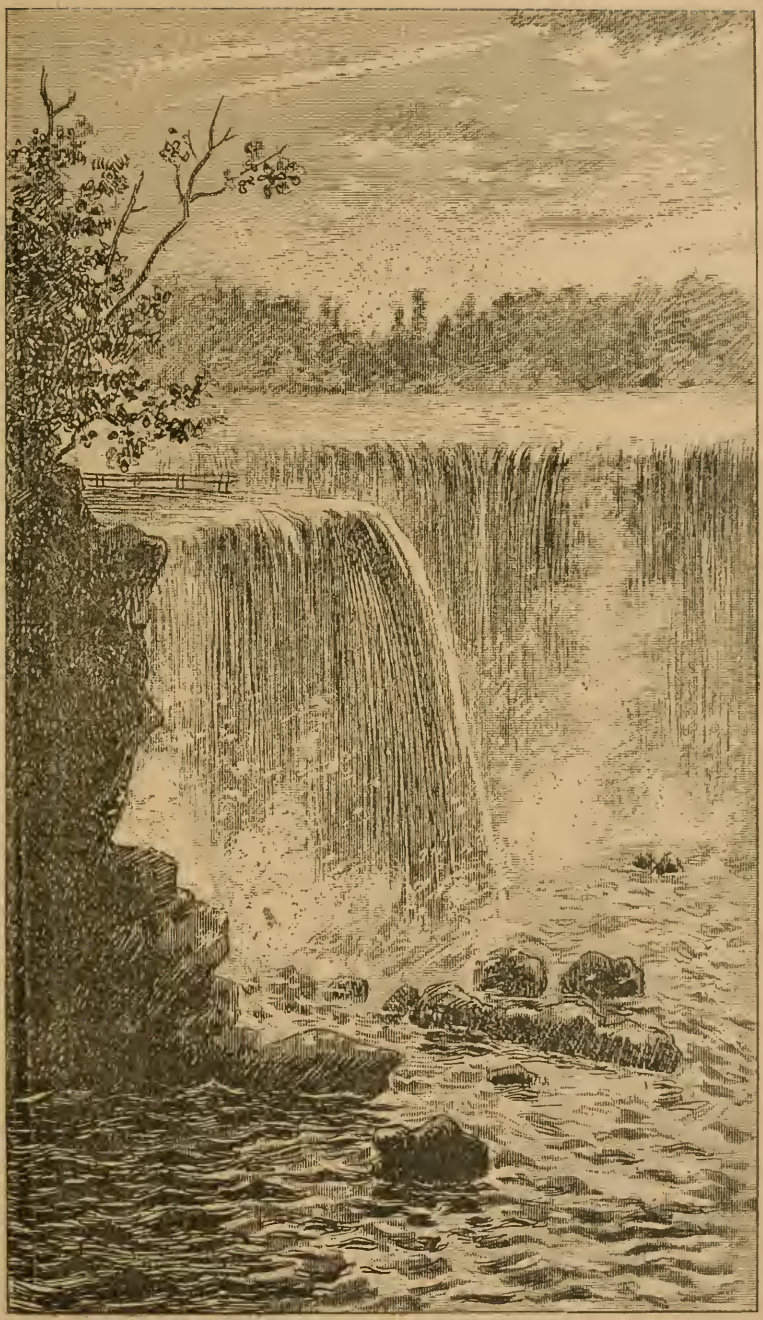
Les locomotives roulent sans cesse devant la vérandah où nous nous installons, et les cloches sonnent de plus belle la messe et les matines : « Savez-vous combien nous avons de lignes de chemins de fer ici devant nous ? nous dit l'hôte. Non, n'est-ce pas ? Eh bien, nous en avons sept. » Et il les énumère : *New-York Central*, *Canada Southern*, *Grand-Trunk*, *Lake Érié*, *Rome Watertown et Ogdensburgh*, *Lehig Valley*, *Buffalo et West-Shore*.

Le bonhomme a une jeune fille qui nous amuse beaucoup : quinze ou seize ans, sert à table, fait la cuisine sans doute, balaye la salle à manger et le corridor, et puis dénoue son tablier après et va se mettre au piano ; voilà bien l'Amérique ! Je me rappelle avoir vu, dans le *Tour du monde* de Charton, deux gravures : l'une représentait les femmes américaines d'il y a cinquante ans : on les voit laver leur linge, éplucher les légumes et soigner leurs enfants ; l'autre montre les femmes américaines d'aujour-

d'hui : dans un beau salon, elles lisent, remuent des chiffons élégants et font de la musique. Je pense que la fille de notre aubergiste représente la période mitoyenne de transition; dans tous les cas, il n'y a guère de fermes ou de maisons villageoises, aux États-Unis, où l'on ne trouve une espèce de salon avec un semblant de bibliothèque, et, dans un coin, un harmonium ou un piano.

L'hôtelier nous amuse d'une autre façon. Le malheureux capitaine Webb est venu loger ici, paraît-il, avant son funeste accident. On ne voit partout que tableaux et réclames dénonçant le fait pour attirer la clientèle ; ailleurs cela la ferait fuir, mais qui pourra jamais sonder l'esprit d'un Yankee? « Le capitaine Webb a habité cette chambre ! — La veuve du capitaine Webb a appris la glorieuse mort de son époux dans ce couloir ! — Voici un morceau de la culotte du capitaine Webb, retrouvé à cinq cents mètres des rapides! » Drôles de gens! Et celui-ci qui vient se promener devand la vérandah, en superbe costume de trappeur, de coureur des bois ; il nous rappelle les héros de Fenimore Cooper. Mais n'est-ce point pour chercher à nous vendre cette veste historiée et ces beaux pantalons en cuir de buffle?...

Promenade l'après-midi aux environs, en flânant, on nous désigne de loin l'église catholique ; il y en a même deux ici : une à *Niagara-Falls,* la localité principale, appelée Sainte-Marie de la Cataracte et desservie par le Révérend James A. Lanigan, l'autre à *Suspension Bridge*, plus près de nous, appelée Saint-Raphaël, desservie par le Révérend Thomas Hines. C'est celle où nous avons été à la messe ce matin. A *Niagara-Falls,* on trouve aussi une Académie ou Pensionnat de jeunes filles sous le vocable de Notre-Dame de la Cataracte, tenu par les Dames du Sacré-Cœur de Marie et qui compte 70 élèves ; trois des



Chutes du Niagara

mêmes religeuses ont une école paroissiale avec 245 élèves. A *Suspension Bridge,* trois Sœurs de Saint-Joseph réunissent dans leurs classes 165 élèves. Il doit y avoir ici deux ou trois mille catholiques dans les deux localités appartenant au diocèse de Buffalo, — créé en 1847, dont le deuxième évêque est Mgr Stephen V. Ryan, et qui compte 188 prêtres.

CHAPITRE IV

PORCOPOLIS

Nous manquons au programme du voyage. — Aspect de Chicago. — Chiffres fantastiques. — L'absence d'art. — Enorme ! Enorme ! — Justification du titre de ce chapitre : les abattoirs. — Histoire de Chicago. — Le grand incendie de 1871. — La *World's Fair* de 1893 : énumération des palais de la *Cité blanche*. — Fierté américaine. — Les Allemands à Chicago : leurs prétentions. — Le diocèse de Chicago.

Lundi 31 mai et mardi 1er juin. — L'homme propose et souvent dispose tout autrement surtout en voyage. *Thos. Cook and son* évidemment sont les pères des voyageurs et l'excursion K. X. 27 est une des plus jolies qu'ils puissent vous arranger ; mais voyons ! franchement, qu'est-ce que ça peut bien faire à *Thos. Cook and son* que nous lâchions pour un instant l'excursion K. X. 27? Mis en appétit par cette colossale merveille qui s'appelle la chute du Niagara et réfléchissant que probablement nous n'aurions jamais plus l'occasion d'être si près de l'ouest, dans un coup de tête nous filons le soir sur Chicago : c'est le trajet d'une nuit.

Oh ! seulement, voyez-vous, pour jeter un coup d'œil et puis nous reviendrons ici, puisqu'il le faut, reprendre le K. X. 27. Remontons dans le sleeping et dormons comme des sourds en traversant Chatham et Détroit : nous évoluons en terre ferme, dans la région des lacs, tantôt entre l'Érié et l'Ontario, tantôt entre le Huron, le Saint-Clair et l'Érié ; enfin, nous voilà sur le Michigan et presque sans y penser.

Chicago ! Chicago !

Vite l'hôtel, un hôtel quelconque, le premier, le plus voisin et puis consultons le plan :

La *Western avenue* divise la ville — un grand rectangle — en deux parties dans la longueur ; à gauche c'est *Chicago West ;* à droite c'est, à partir de *Tailor street*, *South Chicago ; North Chicago* est le quartier qui s'étend au-dessus de *North avenue*. Comme dans toute ville qui se respecte, il y a une *Cité* où l'on trouve le palais de justice (*Court house*), la douane, l'hôtel de ville, la cathédrale, l'archevêché catholique et les grands hôtels. La fameuse *Michigan avenue*, le boulevard Haussmann de Chicago, longe le lac de ce nom : c'est de ce côté que l'on rencontre aussi les plus belles promenades : *Hyde Park*, *Jakson Park*, *Washington Park*, *Lincoln Park*, *Lake view Park*.

Les abattoirs qu'on appelle *stock-yards* sont presque au centre de la ville, à la hauteur de la 43e rue Ouest.

La superficie de la ville est de 50 kilomètres carrés ; sa population est de 1.250.000 habitants.

Et maintenant mon impression :

Eh bien ! oui, sans doute à Chicago on mange, on boit, on s'habille et on se couche comme dans les pays civilisés ; sans doute il y a des tramways sur une étendue de 650 kilomètres ; sans doute, on y compte soixante-quinze lignes de chemins de fer, vingt-six *elevators* pour les grains, 320 églises, 25 hôpitaux et 58.000 constructions qui ont coûté plus de 1.400 millions, des constructions de douze, quinze et même vingt étages ; sans doute, dans les rues et les avenues c'est une animation, un mouvement et une cohue indescriptibles, mais...

Mais, j'ai le regret de le dire aux Américains, en employant une expression un peu vulgaire, je ne crois pas qu'un Français et un Parisien puisse, de gaîté de cœur, « aller manger là ses rentes ». C'est que le côté artistique

manque à Chicago et nous ne pouvons guère nous en passer, nous, les gâtés de l'Art !

Oh ! ces maisons, ces palais, avec leurs colonnes et leurs moulures en plâtre, imitant la pierre ou le marbre ! En style grec, roman, gothique, suisse, mauresque, américano-espagnol ! Non ! ce n'est pas cela, mes amis : non ! vous ne savez pas, vous ne savez pas...

Et pourtant cette métropole de l'ouest est prodigieuse ; on sent qu'on est là en plein cœur des États-Unis, le pays du travail, de l'audace et du succès. Ces gens-là n'arrêtent pas, dans la poursuite du dollar ; leurs rêves dorés sont monstrueux et ils les traduisent par des œuvres gigantesques, cyclopéennes. New-York est calme à côté de Chicago.

Que peut-on imaginer de plus colossal que cet *Armour elevator* qui a une contenance de 2.000.000 de boisseaux ou 705.000 hectolitres ? — Les 26 *elevators* réunis ont une capacité de 10.000.000 d'hectolitres.

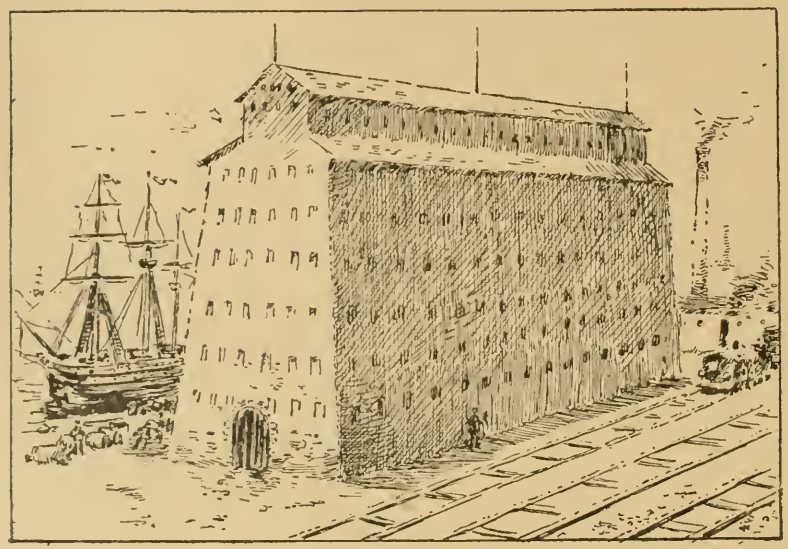
Pour éclairer les rues la nuit, ils ont inventé des phares électriques, des tubes en fer de deux cents à trois cents pieds de hauteur, surmontés d'une couronne étincelante !

Tout le monde a entendu parler de leurs abattoirs. Il semble que tous les porcs du monde entier se soient donné rendez-vous ici ; on ne voit que des charrettes transportant ces intéressants animaux. Hélas ! ce sont les charrettes de la guillotine ! Pauvres petits gorets noirs, si gentils !

Tous ceux qui viennent à Chicago se transportent donc aux *stock-yards*, où l'on visite d'abord cet immense édifice qui s'appelle la *Bourse de l'abattoir* (*Transit-house*), et ensuite les parcs à bétail s'étendant à perte de vue. Quant aux abattoirs proprement dits, Mesdames, je ne vous

conseille pas d'y entrer, le spectacle qu'on y a sous les yeux « serait capable d'écœurer même un cannibale ».

C'est le baron Hulot qui parle ainsi dans son intéressant voyage en Amérique. Il dit encore :



Elevator à Chicago

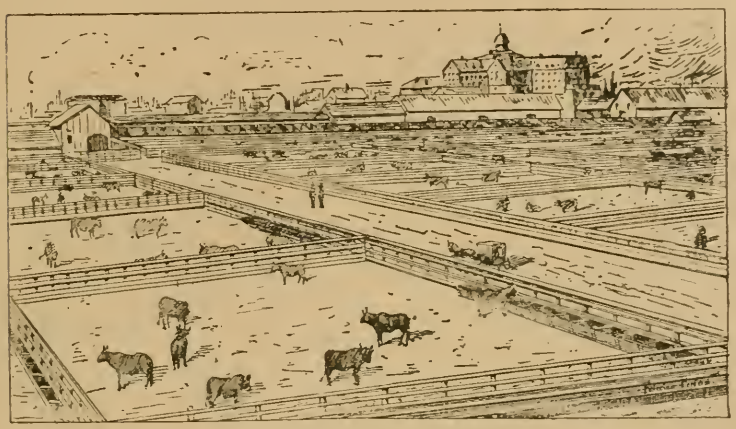
« Personne ne chôme dans les manufactures de jambons. Les condamnés, pressés les uns contre les autres, suivent une rampe et se précipitent par douzaine dans un puits.

« Un exécuteur des hautes œuvres les empoigne par la cuisse et les accroche à un câble. En vain les suppliciés protestent! le massacre des innocents commence. Suspendus dans les airs, les victimes descendent le long d'un plan incliné et reçoivent au passage le coup fatal en pleine gorge.

« C'en est fait !

« Les bêtes se déclanchent, plongent dans un bassin d'eau bouillante, passent, les jambes tendues, dans un laminoir qui les rase, en huit secondes, et, tombant ainsi

de Charybde en Scylla, elles débouchent dans les ateliers de charcuterie. Cervelas, andouillettes, boudins, pâtés nous environnent de toutes parts; dans des milliers de boîtes reposent les restes de ceux qui furent des cochons !



Les Abattoirs de Chicago

« Les bœufs, traités plus militairement, sont passés par les armes. On les fusille à bout portant, on les découpe à coups de hache, avant de les livrer aux machines à vapeur. »

On m'a raconté que le tueur de bœufs qui se promène sans cesse sur la terrasse au-dessus des boxes où les malheureux quadrupèdes sont attelés, s'habille en tyrolien et tout en déchargeant son Winchester chante, à gorge déployée, des pastorales de son pays. Mais, je ne l'ai ni vu, ni entendu.

Chez Armour, le plus gros boucher, on abat quinze cents bœufs par jour, de 7 h. du matin à 5 h. du soir. On tue dans le même espace de temps cinq à dix mille porcs.

Mais là où Chicago montre le mieux sa puissante vitalité c'est dans son histoire. Elle est née d'hier et elle a grandi

tout d'un coup ; en quelques années, l'enfant est devenu un homme doué d'une énergie indomptable, âpre au gain, lutteur inébranlable.

En 1804 il n'y a là sur les rives du Michigan, au milieu du territoire des Peaux-Rouges, qu'un fort, un simple fort, la seule chose qui rappelle la civilisation. En 1831, une centaine de huttes entourent le fort *Dearborn ;* en 1834 les habitants de ces huttes font donner une existence légale à ce village ; — ils payaient 48 dollars d'impôts à eux tous, c'est-à-dire environ *240 francs !* La municipalité contracta alors un emprunt pour « améliorer l'état des rues et en tracer de nouvelles » ; elle emprunta 60 dollars : 300 fr. ! Il y a peut-être dans la ville des octogénaires qui se rappellent le fait et leurs vieilles lèvres doivent sourire... ! leurs vieilles épaules se hausser... !

En 1836, le grand mouvement de spéculation sur les terrains se produit ; c'est fini ! le petit village indien est transformé en une ville immense ; en deux ou trois ans, c'est fait. Et la ville conserve le vieux nom de sa rivière, dont l'étymologie est *Chicaqua*, le Jupiter indien, gardien de la foudre.

En 1871, notre ville, devenue la quatrième de l'Union, comptait 4 bibliothèques, 165 églises et nombre de palais (*buildings*).

Dans la soirée du 7 octobre, une femme, dit-on, alla traire sa vache et posa négligemment sa lampe à pétrole sur la paille de son écurie : la vache se mit à ruer, renversa la lampe et mit le feu à la paille et à l'étable. C'était dans *Canal street ;* le vent soufflait avec fureur ; en un clin d'œil un quartier de la ville fut en feu, malgré les secours prodigués. Du samedi au lundi soir suivant, la ville brûla tout entière.

Je crois qu'à cause de nos récents malheurs, nous n'a-

vons guère, en France, donné d'attention à cet effroyable sinistre. Mais tout est grand en Amérique et dépasse toujours la note : tous les états de l'Union ouvrirent leurs trésors pour venir en aide à la malheureuse ville : le Massachusetts donna 550.000 dollars, soit 13.750.000 fr. ; New-York, 400.000 (10 millions), etc.

Quant aux habitants ils s'étaient sauvés pour la plupart devant les flammes et quand, enfin, la pluie était tombée, éteignant l'incendie, ils avaient, comme les vieux de 1831, construit des huttes, des abris provisoires. L'un d'eux avait planté sur les ruines noircies de sa maison de banque un poteau auquel il avait cloué un écriteau ; on y lisait ceci : « Le soussigné a tout perdu, excepté sa femme, ses enfants et son énergie. Son cabinet d'affaires est transféré sous le hangar, en face. » Le terrible incendie n'a apporté aucun retard dans l'accroissement de la ville ; en vingt-deux ans, elle a triplé le nombre de ses habitants et bâti des maisons mirifiques comme le *old fellow building*. *Trente-six étages !* Saluez (1) !

(1) Arrivé à cet état de prospérité, la grande métropole a voulu chanter son *Te Deum* solennel et éclipser le monde par une triomphale apothéose. En mai 1893, elle a convié l'univers au *World's Fair*, à l'Exposition universelle.

Trois autres cités américaines lui disputaient cet honneur : New-York, Washington et Saint-Louis ; elle l'emporta au vote du Congrès.

L'emplacement choisi fut Jackson Park dont nous avons déjà parlé.

Voici ce que les étrangers ont trouvé de plus remarquable dans cette exposition qui n'a pas été plus intéressante que notre exposition de 1889, mais qui était mieux *située* que celle-ci, grâce au décor incomparable du beau et vaste lac Michigan :

— 1° *La Caravelle de Christophe Colomb, le découvreur* de l'Amérique, avec le musée des reliques provenant de son expédition.

— 2° Le *Womann's Building*, le palais des Femmes, qui a eu pour architecte une jeune fille, miss Sophie Hayden, et où le rôle de la femme, à travers l'histoire est admirablement représenté, dans les choses du ménage, de la toilette, de l'instruction, du travail et de la charité. Ai-je besoin de dire que la section française a attiré ici tous les regards, avec ses portraits, ses crèches, ses orphelinats, ses asiles, ses industries si variées ?

— 3° *Les Souvenirs de la guerre de l'indépendance américaine*, avec Washington, Franklin et Lafayette.

Chicago est maintenant la deuxième ville de l'Union et la troisième ville du monde en population allemande ;

— 4° *Le palais de l'or*, avec ses pépites, ses procédés de lavage et son monceau de pièces d'or formant un million de dollars ou cinq millions de francs, dans une cage grillée, — bien entendu, — et entourée d'une garde respectable.

— 5° *Le palais des diamants du Cap*, autre grande attraction.

— 6° *Le palais des Caciques de Quito*.

— 7° *La Casa grande*, qui est comme le palais des Indiens sauvages et fait rêver des héros de Fenimore Cooper.

— 8° *Le Temple de l'Electricité*, ruisselant de clartés.

— 9° *Le palais de l'Administration*.

— 10° *Le palais des Manufactures et des Arts libéraux*, pouvant contenir trois fois le Colisée de Rome.

— 11° *La galerie des Machines ou des Arts mécaniques*.

— 12° *Le palais de l'agriculture*.

— 13° *Le bâtiment des pêcheries*.

— 14° *Le palais des transports* où l'on voit les plus beaux *Pullmann Cars*.

— 15° *Le pavillon de l'industrie laitière*.

— 16° *Le sanctuaire de la musique*, où l'on entend des chœurs monstres.

— 17° *La section de Coiffure*.

— 18° *Le Temple des Arts*, où nous brillons d'un éclat sans égal.

— 19° *La grande roue*, qui remplace ici la tour Eiffel, etc., etc.

Ne cherchez pas dans le *World's Fair* les théâtres ou les cafés concerts que vous trouviez en si grande quantité au Champs-de-Mars en 1889, ou c'est qu'alors vous n'aurez pas compris cette exposition et les cerveaux anglo-saxons qui l'ont organisée et viennent l'admirer en s'instruisant. L'Américain est plus sérieux que nous ; son bonheur est de *voir*, avec calme, en silence ; son idéal n'est pas dans le bruit, le tapage, les éclats de voix. Mais n'empêche ! l'aspect de ce beau lac, de l'île boisée du Centre, riche des splendeurs de la flore californienne, péruvienne ou brésilienne, de ces temples éclatants, de ces palais féeriques qui ont fait donner à l'exposition le nom de *Cité Blanche*, de ces délicieuses colonnades, à travers lesquelles on aperçoit, à perte de vue, l'eau bleue, forme le spectacle à la fois le plus poétique et le plus imposant. C'est Venise et Rome tout ensemble. Les Américains ont le droit d'être fiers de leur œuvre. Aussi entendez-les le dire par la bouche de leur président, au jour de l'ouverture :

« Nous sommes aujourd'hui en présence des plus vieilles nations de la terre et nous montrons du doigt les grands résultats, exposés ici, sans demander aucune indulgence en consideration de notre jeunesse.

« Nous avons construit ces édifices splendides, mais nous avons aussi élevé la magnifique structure du gouvernement populaire dont les proportions grandioses se voient à travers le monde. Nous avons sorti de nos fabriques et porté en ce lieu des objets d'art et d'utilité universelle, produit du savoir faire et du génie américain ; mais nous avons aussi fait des hommes qui se gouvernent eux-mêmes. »

Est-il une parole plus patriotique et plus noble ?...

elle vient immédiatement après Berlin et Vienne. Regardez les avis et les indications dans les tramways ; ils sont rédigés en langue allemande. Il y a un tiers d'habitants allemands dans la ville et ils y ont dix églises ; mais les professions libérales et les situations élevées ne leur appartiennent pas ; on dirait qu'ils ne peuvent sortir des petits commerces et des petits emplois.

En 1880, la population des États-Unis comprenait 1.854.000 Irlandais à côté de 1.966.000 Allemands. A la même époque on comptait 4 millions et demi d'Américains issus de parents allemands ; dans les sept années suivantes il a dû arriver à New-York environ 1.200.000 allemands et 5 à 600.000 Irlandais. Sur 8 à 9.000 prêtres catholiques des États-Unis, 2.000 sont allemands de naissance ou d'origine, parlent allemand, exercent leur ministère en allemand et sur 70 évêques il y a 16 allemands.

La plupart de ces Allemands sont catholiques, mais ne frayent pas avec les Irlandais. Les Allemands ont de belles églises, bien tenues ; ils chantent en chœur. Rien n'est beau comme leurs chants ; tous ceux qui ont été en Allemagne, en Bavière ou sur le Rhin en ont été frappés. Ils sont aussi très généreux pour leurs prêtres et leurs églises, mais ils surveillent l'emploi des leurs aumônes ; ce qui ne se fait pas chez leurs coreligionnaires américains et irlandais.

Ce qu'il leur faut ce sont des paroisses allemandes et des prêtres allemands ; ils ont été jusqu'à demander au Pape un cardinal protecteur pour les représenter à Rome. C'était créer une source de conflits si on leur accordait leur demande : les évêques non allemands eussent eu à chaque instant des affaires sur les bras et on sait ce que peuvent être les *querelles d'Allemands*. Mais ceux-ci, alors, répondaient à l'objection, en demandant un nombre dé-

terminé d'évêques de leur nationalité ou un grand-vicaire allemand, quand l'évêque n'était pas de cette race. A Rome où on est prudent et sage, après s'être renseigné près de l'épiscopat américain, on répondit : « Non ! Il faut tendre à l'assimilation. »

L'assimilation se fera forcément par les enfants ; leurs parents pourront ne pas vouloir parler d'autre langue que la leur ; « mais les enfants nés en Amérique, comme le dit le vicomte de Meaux, prennent bientôt d'autres besoins et d'autres goûts, il leur tarde de lier commerce avec la jeunesse qui les environne, ils apprennent l'anglais comme d'eux-mêmes et de la sorte l'assimilation commence entre Allemands et Américains(1) » Les Hollandais qui ont fondé la nouvelle Amsterdam sont bien devenus Américains et ils s'en glorifient.

On comprendra maintenant que nous ne pouvons pas trop nous étonner si, lors de notre dernière guerre, les Etats-Unis ont montré pour nous une certaine froideur ; les Irlandais ont eu beau prendre parti pour la France, l'influence croissante de l'émigration germanique tournait facilement contre nous l'opinion générale.

Chicago est un grand caravansérail ; vous y trouverez de tout. En dehors des Allemands par exemple, vous avez six paroisses polonaises, trois bohémiennes ; cherchez encore ; vous allez découvrir 900 maronites. Ceux-ci sont 40.000 dans toute l'Union.

C'est Mgr Patrick A. Feehan, autrefois évêque de Nashville, qui gouverne l'archidiocèse de Chicago depuis le 10 septembre 1880. Le premier évêque a été Mgr. William Quarter, sacré le 10 mars 1844. Le tableau suivant donnera une idée du mouvement catholique dans cette ville

(1) « Le peuple catholique aux États-Unis. » *Le Correspondant*, août 1890.

si pleine de mouvement d'une autre sorte. Ces chiffres sont pour l'année 1886.

Prêtres séculiers	192
Religieux	78
Séminaristes	65
Eglises	198
Collèges	2
Institutions de jeunes filles	21
Couvents	34
Enfants des écoles catholiques	27.300
Hôpitaux catholiques	3
Orphelinats	3
Refuges	1
Hospices	2
Ecoles professionnelles p. jeunes filles.	3
Baptêmes en 1884	15.576
Mariages en 1884	3.196
Population catholique	400.000

Chicago a été vu en deux jours. Heureusement que nous avons dormi à poings fermés à l'hôtel. Retour de nuit encore à Niagara Falls, d'où nous partons dans la matinée pour le Canada.

CHAPITRE V

EN CANADA

Nous rencontrons un délicieux compagnon de voyage. — Le lac Ontario. — Une ville canadienne. — L'archidiocèse de Toronto. — La colonie française du Canada est sortie de l'idée chrétienne. — Historique du mouvement religieux au Canada. — La *Compagnie de Montréal* et *Ville-Marie*. — Apparition des Sulpiciens. — Notre arrivée au séminaire de Montréal. — Visites dans la ville. — La statistique du diocèse. — Un curieux cimetière. — Choses canadiennes. — Le Canada est-il français ? — Le paradis des couvents. — La congrégation de Notre-Dame et la Sœur Marguerite Bourgeois. — Réception au pensionnat de Villa-Maria. — Le catholicisme dans les possessions britanniques de l'Amérique du Nord.

Mercredi 2 juin. — Le *New-York Central railroad* nous transporte en une demi-heure de Suspension Bridge à Lewiston, sur les bords du lac Ontario. Voici le train qui s'arrête : je vais sur la plate-forme à l'arrière, et je suis tout stupéfait de rencontrer trois ecclésiastiques en soutane qui défont tranquillement un paquet de journaux que le *conductor* vient de leur remettre ; c'est la cause de l'arrêt. Deux de ces *clergymen* portent des chapeaux de paille, le troisième une barrette en velours avec gland ; ils s'enfoncent dans les Losquets des environs, et nous nous remettons en marche. J'apprends alors qu'il y a là, un peu plus haut, un séminaire, le séminaire de Notre-Dame des Anges, dirigé par les prêtres de la Congrégation de la Mission ou Lazaristes ; le T. R. P. Kavanagh en est le président ; ils sont treize avec soixante-quatre étudiants ecclésiastiques et cent trente-deux collégiens. Nous traversons leur parc, paraît-il ; c'est bien le moins de leur apporter les gazettes.

A Lewiston, deux voitures nous attendent pour nous transporter au port du lac et à la douane située sur le *wharf* même. Nous avons l'extrême bonne fortune de rencontrer là un excellent compagnon de voyage appartenant à la plus agréable race de voyageurs. — « Vous allez à Toronto, Messieurs? — Parfaitement, Monsieur ! » — Ceci est échangé en français; l'autre a un accent que je ne puis encore définir, mais je sens que je suis sur la piste, cela va venir. — « Comment êtes-vous venus en Amérique ? » reprend-il. Au nom de la liberté dont on jouit dans ces pays, j'ai une forte envie de l'envoyer promener, mais je me contiens et réponds : « Apparemment, Monsieur, en bateau. — Ah ! mais, quel bateau ? — Puisque cela vous intéresse, — vous êtes bien bon, Monsieur, — à bord d'un transatlantique. — Oh ! les transatlantiques ne sont pas de bons bateaux, ils mettent trop de temps pour la traversée; moi, je vais de New-York à Brême en sept jours, avec mon yacht ! » — Ça y est ! je pensais bien que cet aimable interlocuteur était un enfant de la blonde Germanie; oh ! quel plaisir ! quel plaisir divin ! Et l'intolérable bavard nous raconte qu'il vient au Canada pour la sixième ou septième fois, et qu'il collectionne des photographies ; il a six mille vues prises dans tous les coins du monde. Mais qu'est-ce que cela me fait ? Prussien !

On est difficile quand on vient de voyager pendant huit jours à bord d'un paquebot comme *la Champagne*, avec des compagnons tels que ceux que j'avais, et par un temps des plus favorables. *La Chicora* ne vaut pas grand'chose ; nous en avons pour trois heures avant d'arriver à Toronto. Il fait froid, le temps est sombre, pluvieux. On dit le lac mauvais; il pourrait bien se faire qu'on dit la vérité : je vois dans un coin une série de cuvettes qui ne m'annon-

cent rien de bon, et dans l'entrepont, fixés au-dessus de nos têtes, des chapelets de bouées et de ceintures de sauvetage. Sur le lac, tout simplement, on a souvent le mal de mer. Je vais donc m'installer dans le salon sur un fauteuil quelconque et n'en bouge pas; du reste, on ne voit plus la terre une demi-heure après. Au bout de deux heures et demie environ, la pluie commence à tomber ; elle tombe à torrents, le tonnerre gronde, et c'est au milieu d'une trombe que nous faisons une entrée peu triomphale à Toronto, — qui paraît être une belle et grande ville, — très heureux d'avoir trouvé à point un omnibus pour nous amener à *American Hotel*.

Après avoir déposé nos valises au *coat-room*, nous voilà bientôt le nez au vent dans la rue. Le quartier où nous sommes descendus est le quartier des affaires ; on le voit aux nombreux *offices* ouverts au rez-de-chaussée de toutes les maisons. Grandes maisons à quatre étages construites en brique et souvent en pierre, — ce qu'on ne trouve guère dans les États ; trottoirs en bois, rues très sales, — car il a plu ; — des arbres en bordure des trottoirs partout.

Nous avisons une superbe église ogivale, entourée d'un beau jardin, de massifs d'arbustes et de fleurs, et d'une balustrade en fer du plus heureux effet : de légers piliers gothiques reliés entre eux par des chaînettes ; c'est la cathédrale catholique Saint-Michel, propre et bien tenue, avec des bancs sculptés et des orgues peintes en couleurs éclatantes. Un peu plus loin, autre jardin fleuri et autre église gothique : c'est celle des méthodistes, très belle aussi ; des voitures de maître stationnent devant le portail ; une foule de gens richement habillés s'y précipitent. Nous voulons voir. C'est un mariage ; l'église regorge de monde placé dans des tribunes superposées. Le ministre

est étouffé par l'affluence ; à peine peut-il remuer les bras, et sa voix n'arrive pas jusqu'à nous. En nous enfonçant dans la ville, nous rencontrons un enterrement qui se prépare ; la famille, les amis, le corbillard et les porteurs s'apprêtent devant la maison mortuaire : c'est un spectacle parisien.

Les tramways passent à vide devant nous, et par contre nous remarquons de mauvaises voitures découvertes qui sillonnent la ville en tous les sens et s'intitulent *free buss*, « omnibus libres ». Cela nous arrange beaucoup ; nous montons immédiatement dans le véhicule économique ; une bonne dame, appartenant au monde de la bourgeoisie et qui est là avec son fils, nous demande amicalement si nous sommes des étrangers, et quand nous lui disons que nous venons de Paris, elle s'extasie, comme si les visites des Parisiens étaient très rares par ici ; elle dit qu'elle a vu l'Allemagne et nous explique que les omnibus libres ont été mis en circulation pour tuer une grève des tramways : un tronc est déposé au fond de la voiture ; on y met la piécette que l'on veut.

Dans *Bathurst street*, nous descendons pour entrer à l'église Sainte-Marie, qui n'offre rien d'extraordinaire à la pieuse curiosité : un prêtre en soutane et en barrette fait passer les examens aux enfants de la première communion : de nombreuses *misses* arrivent pour se confesser car c'est demain l'Ascension. Le prêtre, ayant terminé l'examen, vient de notre côté : nous en profitons pour nous présenter et lui demander des renseignements. C'est un vicaire de la paroisse, Irlandais flegmatique, mais fort courtois ; il nous raconte d'un air tranquille et lent qu'il y a à Sainte-Marie un curé et deux vicaires, et nous invite à visiter les écoles.

Toronto, autrefois *York*, capitale du Haut-Canada, sur

la côte nord-ouest du lac Ontario, à 450 kilomètres ouest-sud-ouest de Montréal, a 60.000 habitants; on n'en comptait que 1.200 en 1817. C'est le siège d'un archevêché catholique et d'un évêché anglican. La ville fait un grand commerce de pelleteries; elle fut fondée en 1794 et est exclusivement anglaise. Un Français qui ne connaîtrait que sa langue serait bien embarrassé en mettant les pieds au Canada pour la première fois.

Il y a 20.000 catholiques environ à Toronto : « Nous allons confesser toute la soirée, nous dit le vicaire, et demain nous donnerons la communion à 1.100 personnes. » Nous trouvons cela bien beau !

La province ecclésiastique de Toronto comprend les diocèses de Toronto, Kingston, Hamilton, London et Peterborough, situés dans la province d'Ontario (*Dominion of Canada*). Érigée en évêché en 1842, Toronto a été créée métropole en 1870 ; le premier évêque fut Mgr Michel Power, mort en 1848 ; le second, Mgr Francis A. de Charbonnel, qui résigna sa charge, entra dans l'Ordre des Capucins de la province de Lyon, en France, fut fait évêque de Sozopolis en 1869, et archevêque en 1875. L'archevêque actuel est Mgr J.-J. Lynch, consacré le 20 novembre 1859.

On compte huit paroisses dans la ville de Toronto : la cathédrale Saint-Michel, Saint-Paul, Sainte-Marie, Saint-Patrick, Saint-Basile, Sainte-Marie et Saint-Jean, Sainte-Hélène, Saint-Joseph.

Dans tout le diocèse, je relève d'après l'état du personnel officiel 53 prêtres séculiers, 15 religieux, 71 églises, 40 paroisses, sans compter les missions, 15 chapelles de couvents, 12 étudiants ecclésiastiques; la population catholique totale est de 47.000 âmes. Il y a 1 séminaire de théologie, 1 collège, 9 académies de jeunes filles, 10

écoles paroissiales, 5 asiles. Je vois que dans la paroisse Saint-Michel, la cathédrale, on compte 220 élèves des Frères, 230 à l'école des Sœurs de Lorette ; à Sainte-Marie, où nous avons été, les Frères des Écoles chrétiennes ont 320 élèves. En sortant de l'église, nous aperçûmes deux des vénérables instituteurs en soutane noire et en chapeau haute forme ; j'avoue que cette coiffure produit un singulier effet aux yeux d'un Français, même cosmopolite. — En 1861, on comptait au Canada 117 Frères des Écoles chrétiennes et 24 novices, et aux États-Unis 251 Frères et 50 novices. En 1871, 215 Frères et 35 novices au Canada, et 595 Frères et 70 novices aux États-Unis. Leur nombre est plus considérable actuellement. — Les Sœurs de Saint-Joseph, qu'on retrouve partout, ont 328 élèves dans la même paroisse Sainte-Marie.

Le collège Saint-Michel, à Clover Hill de Toronto, est tenu par les religieux de Saint-Benoît ; on trouve là un provincial qui est supérieur et professeur de théologie morale, un professeur de philosophie et de dogme, un préfet des études, un professeur de musique instrumentale, de latin élémentaire, de français et de plain-chant, un professeur de musique vocale, un de rhétorique, un autre de mathématiques et d'anglais, un autre d'études commerciales, et deux qui enseignent l'histoire et les humanités. C'est un cours complet d'études. La maison de Saint-Nicolas, dans *Lombard street*, est destinée aux jeunes apprentis ; la maison de la Providence de *Lower street* a 260 orphelins et 240 infirmes, aveugles, boiteux et incurables.

A l'*American Hotel*, nous sommes servis par des *maids*, en robe de couleur voyante, et coiffées d'une façon horrible, les cheveux leur tombant sur les yeux ; ici c'est la dernière mode ; nous ne mangeons pas mal pour *50 cents*

chacun, nous ne payons ni le *coat-room*, ni l'omnibus ; ce qui est vraiment consolant. Quand nous partons le soir pour la gare, vers six heures, toutes les rues du quartier sont désertes, les bureaux sont fermés ; adieu le mouvement ! Le service d'été des bateaux n'étant pas encore bien organisé pour Montréal, nous allons passer une nuit atroce dans un wagon ordinaire ; nous vîmes vers onze heures un homme tomber de la plate-forme sur la voie en arrivant dans une station : on l'emporta à demi mort.

Je ne me consolerai pas facilement de n'avoir pas fait cette route par le lac, c'est-à-dire par les *Mille Iles* et les rapides ; un passage féerique sur un parcours de plusieurs kilomètres, et des lames qui vous font faire de curieux soubresauts, surtout celles de la *Chine*, au milieu desquelles on est piloté par un Indien authentique. Quel malheur de n'avoir pas vu cela !

Jeudi 3 juin. — « Chacun sait que l'Amérique est un « nouveau monde, c'est-à-dire que de toute antiquité elle « a été inconnue, peut-être à toutes les autres parties de « l'univers, mais surtout à l'Europe. Jusque vers la fin « du quinzième siècle, le Canada était entièrement in- « connu ; ce n'était qu'une vaste forêt, qui n'avait pour « habitants que des nations sauvages. Ce fut en 1524 que « Jacques Cartier, habile navigateur français, muni d'une « commission du Roi, partit de Saint-Malo avec deux « bâtiments de soixante tonneaux et cent vingt-deux « hommes d'équipage, pour venir reconnaître cette par- « tie du nouveau monde. Ce premier voyage de Cartier « fut assez heureux. Il prit connaissance et possession, « au nom du Roi, des différents postes qui environnent le « golfe dans lequel se décharge le grand fleuve du Ca- « nada, appelé depuis fleuve Saint-Laurent. Il traita « autant qu'il put avec les sauvages de ces cantons ; il

« s'appliqua à étudier leur caractère, et il crut y aperce-
« voir des dispositions favorables au christianisme. Il eut
« l'espérance que si le Roi voulait former un établissement
« dans ces contrées, il serait également utile au commerce
« et à la religion. Il retourna en France pour aller ren-
« dre compte à la cour de son succès et de ses projets. »

C'est en ces termes qu'un vieux livre (1) sans nom d'auteur, publié à Ville-Marie ou Montréal, au commencement du siècle, indique l'origine de la colonie française du Canada. C'est une chose remarquable que les explorateurs français eurent constamment devant les yeux le bien moral et spirituel des peuples et des pays à la découverte desquels ils s'en allaient bravement. Le Canada en particulier est sorti de l'idée chrétienne ; il a été fondé sur une base religieuse : divers auteurs qui en ont écrit se sont contentés trop souvent de constater le fait, sans le faire ressortir et sans en montrer les conséquences heureuses qui s'en dégageaient.

Le roi François Ier, le plus chevaleresque des rois, goûta les projets de l'illustre Cartier, qui repartit en mai 1535 ; ce ne fut que le 10 du mois d'août, jour de la fête de saint Laurent, qu'on entra dans le golfe du Canada : il reçut à cette occasion le nom du saint; on poussa le plus haut qu'on put, et l'on arriva à l'île d'*Hochelaga*. Cartier fut bien reçu par les sauvages d'un village qui était là, et s'étant rendu sur une montagne qui dominait ce village, il fut tellement surpris de la beauté du point de vue qu'il y trouva, qu'il lui donna le nom de *Mont-Royal*, par corruption *Montréal*.

En 1540, le Roi nomme M. François de la Roque, sei-

(1) *La Vie de la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame, établie à Ville-Marie, dans l'île de Montréal, en Canada, — tirée de mémoires certains et la plupart originaux.*

gneur de Roberval, gentilhomme picard, son vice-roi et lieutenant général au Canada ; en 1598, Henri IV renouvelle en faveur de M. le marquis de la Roche, gentilhomme breton, la même commission, et celle-ci porte expressément « qu'il aurait principalement en vue d'établir la foi « catholique dans tous les pays soumis à son obéis- « sance ».

Après la mort de Henri IV, la Reine régente nomme au poste de gouverneur M. Samuel de Champlain, qui avait fait déjà trois ou quatre voyages au Canada et qui fut le fondateur de la ville de Québec. M. de Champlain introduit en 1614 quelques Récollets au Canada ; ce sont les premiers prêtres qui mettent le pied sur cette terre, qui plus tard devait se montrer si dévouée et si ardente pour le catholicisme.

En 1625, M. de Lévis, duc de Ventadour, gouverneur, amène les Jésuites; dix ans après, ceux-ci bâtissent déjà un collège à Québec. La colonie commence à se peupler; les conversions des sauvages deviennent de plus en plus nombreuses. Toute la France prenait part au succès de ces missions. Bientôt le besoin d'un hôpital et d'une école se fait sentir; madame la duchesse d'Aiguillon établit l'hôpital avec des Sœurs hospitalières de Dieppe, et madame de la Pelleterie se charge d'amener elle-même les Ursulines de Bourges à Québec.

Cependant la Providence avait des desseins plus arrêtés sur Montréal, qui sera le boulevard de la religion au Canada. L'instrument dont elle se servit fut M. de la Dauversière, receveur général des domaines du Roi, « qui forma « le plan d'une nouvelle Compagnie qui aurait pour prin- « cipal objet, non des vues d'intérêt et de commerce, mais « le seul zèle de la gloire de Dieu, pour la propagation

« de la foi en Amérique et la conversion des sauvages à la « véritable religion (1) ».

Il s'en ouvrit au cardinal de Richelieu, qui ne l'approuva point d'abord ; ensuite à M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, qui entra, lui, complètement dans ses vues. En 1636, il finit par obtenir la concession de la propriété de l'île de Montréal et la nouvelle Compagnie prend le titre de *Compagnie de Montréal pour la conversion des sauvages et le soutien de la religion catholique romaine au Canada.* L'île de Montréal, M. de la Dauversière veut la consacrer spécialement à la Mère de Dieu et y bâtir une ville qu'il appellera *Ville-Marie.*

Voici quels furent les principaux associés :

M. le cardinal de Richelieu, premier protecteur.

M. le maréchal duc d'Effiat, second protecteur.

M. Jean de Lanson, conseiller du Roi en ses conseils de finances et intendant de la grande compagnie de la Nouvelle-France.

M. Jean-Jacques Olier, fondateur et premier supérieur du séminaire Saint-Sulpice, curé de la paroisse Saint-Sulpice, à Paris.

M. Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers, prêtre de Saint-Sulpice et successeur de M. Olier en tous ses emplois.

M. Gabriel de Quélus, prêtre dudit séminaire, abbé de Landieu, premier supérieur du séminaire, à Montréal.

M. Nicolas Barreau, aussi prêtre du séminaire.

M. Pierre-Denis Le Prêtre, prêtre de nom et de caractère.

M. Pierre Chevrier, écuyer, sieur de Faucamp.

M. Jérôme Le Royer, écuyer, sieur de la Dauversière,

(1) *Vie de la Sœur Bourgeois.*

receveur général des domaines du Roi, à la Flèche, en Anjou.

M. Michel Royer Duplessis, seigneur de Liancourt, duc de la Roche-Guyon.

M. Bertrand Drouart, écuyer, gentilhomme ordinaire de M. le duc d'Orléans.

M. Antoine Barillon, chevalier, seigneur de Morangis, conseiller du Roi en ses conseils d'État et directeur de ses finances.

M. Jean Galibal, maître des requêtes, président au grand conseil.

M. Louis d'Ailbout de Coulonges, gentilhomme d'honneur de M. le prince de Condé, et qui fut dans la suite gouverneur du Canada.

M. Paul de Chaumedan, écuyer, sieur de Maison-Neuve, gentilhomme champenois, qui fut le premier gouverneur de Montréal.

M^me^ de Bullion, fondatrice de l'Hôtel-Dieu Saint-Joseph, à Ville-Marie, représentée par M^lle^ Jeanne Mause, originaire de Langres, en Champagne, qui fut toute sa vie administratrice de cet hôpital, etc., etc.

Nous devons encore inscrire ici le nom de la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois, institutrice, fondatrice et première supérieure des Filles séculières de la Congrégation Notre-Dame, établie à Ville-Marie ; sans être formellement du nombre des associés de la nouvelle société, elle eut plus de part que qui que ce soit à la grande œuvre de la christianisation du Canada, comme nous le verrons.

« Respecté pour sa grande vertu, dit l'ouvrage déjà cité (1), M. Olier était comme l'âme de ce grand corps

(1) *Vie de la Sœur Bourgeois.*

d'associés, c'était lui qui y donnait le mouvement convenable à la grandeur et à la sainteté de l'entreprise. » La première démarche qu'il leur inspira fut de se rendre à Notre-Dame de Paris, pour se mettre solennellement sous la protection de la très sainte Vierge ; cette cérémonie eut lieu le 3 février 1641.

On a vu, par l'énumération que nous venons de faire, comment la Compagnie de Montréal se recrutait. Évidemment la main de Dieu était là ; jamais on n'avait remarqué pareil élan et venant de si haut. La France envoyait là-bas le plus pur sang de ses enfants. Nous comprenons maintenant le mépris que Voltaire avait plus tard pour ces *quelques arpents de neige* du Canada. Qui disait Canada disait religieux dévouement ; il ne pouvait rien voir là que de ridicule, aussi ne se faisait-il pas faute de s'en moquer. Grâce à cet excellent Français, à lui et à d'autres, ces quelques arpents de neige qui contiendront à la fin du siècle prochain 40 millions d'habitants, — comme le dit M. Sylva Clapin, dans un ouvrage récent (1), — ce magnifique domaine que la France aura fondé, tout cela ne sera plus à la France !

Oui ! c'était l'idée religieuse qui présidait ici en tout et partout, et surtout dès le principe, plus encore quand il s'agit de Montréal que de Québec !

Un jour, M. de la Dauversière est invité, à Paris, à dîner chez un ami. A table, on parle du Canada ; après le repas, un convive inconnu s'approche de lui et lui tient ce discours : « Je suis, dit-il, un gentilhomme, âgé d'environ quarante ans ; j'ai passé ma jeunesse avec honneur, au service du Roi, où je crois avoir acquis quelque réputation et quelque expérience. Le désir de finir mes jours au service de Dieu m'a fait quitter celui du prince ; je vois,

(1) *Le Canada.*

dans l'entreprise que vous avez formée en l'honneur de la Mère de Dieu, tant d'avantages pour le bien de la religion, que, si mes services vous sont agréables, j'y sacrifierais volontiers mon repos et ma vie. »

Celui qui parlait ainsi en vrai chrétien était M. de Maison-Neuve; il fut agrégé à la Compagnie et nommé par le Roi premier gouverneur de Montréal : il était digne de l'être. Fervent serviteur de Marie, il pouvait aller là-bas remplir le premier poste dans une ville consacrée à la Vierge et qui portait son nom; il avait fait le vœu de chasteté perpétuelle, il récitait le Rosaire tous les jours. C'était un moine si l'on veut; c'était un saint, mais un saint doublé d'un soldat et d'un héros. Cela nous surprend maintenant, hélas! On voyait pourtant encore de ces spectacles-là il y a deux cents ans, et c'était la France qui les donnait.

Les premiers colons qui partirent sous la conduite du nouveau gouverneur formaient une trentaine de familles environ; on s'embarqua à la Rochelle en juin; on arriva en septembre à Québec. Le gouverneur de cette dernière ville, M. le chevalier de Montmagny, s'efforça bien de retenir ces nouvelles recrues; mais M. de Maison-Neuve tint bon, et, grâce à son énergie, le 17 mai 1642, Ville-Marie était fondée; on campait sous la tente, autour de la tente qui contenait le Saint Sacrement et qui servait d'église, comme les Hébreux autour du Tabernacle. Deux Pères Jésuites de Québec furent les premiers curés de la nouvelle ville; le 15 août, il y avait déjà une église bâtie, un hôpital et plusieurs maisons, protégés par une enceinte de pieux; la bénédiction de Dieu s'étendait manifestement sur la colonie.

Cependant, M. Olier, qui vient de fonder le séminaire de Saint-Sulpice, n'oublie pas le Canada : c'est même une

de ses grandes préoccupations. Il envoie quatre prêtres de la communauté : M. Quélus, nommé vicaire général par l'archevêque de Rouen, qui avait la juridiction sur ce pays; M. d'Allet, son secrétaire; M. Souart, qui remplaça les Jésuites comme curé de la ville, et M. Gallinier, qui fut chargé de la mission des sauvages.

Voilà les Sulpiciens établis au Canada; pour cimenter l'édifice il fallait du sang : il y en eut. Deux autres membres de la Compagnie de Saint-Sulpice, MM. Le Maître et Vignal, qui arrivèrent après, furent massacrés tous deux par les Iroquois. On raconte qu'un sauvage ayant appliqué un linge sur la tête d'un des martyrs, la figure de celui-ci y demeura miraculeusement empreinte, au grand étonnement de ces barbares. Dix-sept héros chrétiens combattirent comme des lions, d'abord contre trois cents, puis, pendant huit jours, contre huit cents Iroquois. Ils succombèrent jusqu'au dernier, mais en laissant une haute idée de leur valeur; les sauvages ne reparurent jamais (1).

Les deux voyageurs parisiens arrivent donc à la station de Montréal ce jeudi, jour de l'Ascension, après une nuit sans sommeil. Il est sept heures du matin; dans la cour de la gare stationnent quelques voitures de place. Quand nous nous adressons à un cocher, nous avons la douce joie de l'entendre répondre en français. « En route pour le séminaire Saint-Sulpice ! » lui disons-nous; et nous n'avons pas besoin de lui en dire plus ; il part... Ce qui nous frappe surtout, c'est la différence avec les constructions des États-Unis ; on a construit ici en belle pierre grise, tirée de la montagne voisine, et l'aspect est européen. Par des rues larges et plantées d'arbres, nous arrivons rapidement

(1) *Histoire de Montréal*, par M. Dollier de Cassan (de 1639 à 1660)

dans une grande avenue ; nous voyons d'abord un beau bâtiment, puis un autre plus beau, aux vastes proportions, entouré de jardins et de terrasses ; c'est le grand séminaire tout à côté du petit. Nous sommes au pied d'un perron ; un concierge vient nous ouvrir et nous introduit.

Je ne puis redire dignement l'accueil de ces messieurs de Saint-Sulpice ; notre caractère et notre démarche, nos recommandations pouvaient nous faire ouvrir la porte ; on nous eût reçu poliment, et nous eussions été contents ; on nous reçut comme des amis et comme des frères ; nous fûmes enthousiasmés. Messieurs de Saint-Sulpice joignent à des vertus admirables et à des dons solides des qualités et des façons si aimables qu'on peut dire qu'ils sont parfaits : piété, science, éducation, délicatesse et prévenances ; nous voyions tout, nous remarquions tout, et je m'en voudrais de ne point leur rendre ici mon tribut d'hommage et de ne point payer ma dette de reconnaissance.

L'excellent et distingué supérieur, M. L..., nous pria de considérer la maison comme nôtre, et nous confia tour à tour à deux des directeurs, MM. T... et O..., qui nous prirent en affection du premier coup et voulurent nous faire largement les honneurs de l'hospitalité. Le séminaire est vraiment une superbe maison, à laquelle ses corridors immenses, ses escaliers grandioses donnent un air de palais (1) : belle salle d'exercices, jolie chapelle, cellules confortables bien aménagées pour le chauffage, pendant les froids terribles de l'hiver, et pourvues d'appareils contre l'incendie ; vastes jardins, parc et ferme, pièce d'eau. On se sent à l'aise dans ce milieu, on vit, on respire ; l'air est pur et salubre, et du haut des étages supérieurs la vue

(1) Messieurs de Saint-Sulpice, à vrai dire, ont toujours été les seigneurs du Canada ; il n'y a pas longtemps encore qu'on leur payait la dîme et que leurs droits seigneuriaux ont été rachetés par l'État.

est déjà belle, mais on nous promet mieux quand nous aurons gravi la montagne contre laquelle le séminaire est adossé.

Pour le moment, nous assistons à la sainte messe, célébrée par le supérieur, et nous entendons le *Gloria* et le *Credo* chantés par les rudes gosiers de deux cents séminaristes qui viennent de toutes les parties du Canada et de l'Union américaine. Quelle bonne tête de Yankee je rencontrai au sortir de la chapelle, sous la forme d'un sacristain né à Philadelphie ! Il me pressa la main à la broyer et me demanda l'effet produit sur moi par les *elevated railroads ;* mes lecteurs savent bien ce que j'en pense : je le dis à mon Yankee, qui parut enchanté.

Neuf Sulpiciens dirigent le séminaire de théologie; quatre autres, celui de philosophie. A côté, au petit séminaire ou collège de Montréal, nous trouvons dix de ces messieurs de Saint-Sulpice et six professeurs prêtres n'appartenant pas à la Congrégation; les 250 pensionnaires (*boarders*) et les 70 externes (*day scholars*) portent un singulier costume : une large ceinture blanche sur une tunique entièrement noire.

Déjeuner très abondant et très cordial, où figurent du sirop d'érable et des *cakes* ou gâteaux canadiens; puis on fait venir la voiture du séminaire, et nous partons visiter la ville, avec le bon M. T...

La rue Sherbrook, la rue du Séminaire, est le quartier où habitent les Anglais riches de Montréal. On nous montre en passant la maison du directeur de l'*Allan line*, la grande compagnie de navigation ; ce monsieur, un Anglais protestant, possède tout simplement cent cinquante millions.

— Rues Notre-Dame et Saint-Jacques, dans la ville, bordées de beaux magasins et de bureaux de banque, bien

régulières, propres. Ici l'université Mac Gill, là le palais de justice et l'hôtel Windsor, peut-être le plus bel hôtel de toute l'Amérique.

— Notre-Dame, la principale paroisse de Montréal, possède une voûte hardie et un beau retable, mais elle est malheureusement trop dorée, trop peinturlurée ; comment n'ont-ils pas compris cela ici ? Voilà un manque de goût qui sent le nouveau monde ; avec une pareille nef, nous n'aurions rien fait, nous autres artistes du vieux pays : nous nous serions contentés de l'admirer. Ici tout le monde vient à l'église, et personne ne manque aux offices ; en voici la preuve indubitable : l'église est remplie de bancs dans tous les coins, et la grande allée du milieu est envahie elle-même ; il n'y a plus un seul endroit vide dans la vaste enceinte. Quel superbe auditoire pour le prédicateur qui monte en chaire et a sous les yeux cet océan de têtes humaines ! Il y en a partout quand il parle, devant, à côté, derrière, et je voudrais bien voir ce spectacle que je me figure seulement.

L'église Notre-Dame est desservie par vingt-trois prêtres de Saint-Sulpice, ayant à leur tête le vénérable supérieur, pour le Canada, M. C... Nous visitons aussi le presbytère établi tout à côté.

— Église Saint-Jacques : beau gothique ; mais la couleur lie de vin de la pierre choque notre goût athénien ; oh ! ils ne semblent pas difficiles ici : le sens artistique serait-il le dernier à se manifester chez un peuple civilisé ?

— Église des Jésuites, l'*Immaculée Conception*, fréquentée par le *high life* féminin — *Notre-Dame de Lourdes*, une petite construction dans le genre italien, avec une coupole, et qui passe pour le dernier mot de

l'art architectural canadien ; la crypte a un rocher de Lourdes qui laisse bien à désirer.

— La cathédrale Saint-Jacques, en construction, là, au fond de cette place ; on veut faire ici un petit Saint-Pierre avec une colonnade de Bernin et peut-être des fontaines jaillissantes et un obélisque ; qui sait ?...

Somme toute, j'aime mieux l'aspect général que les détails, qui choquent parfois. Il y a à Montréal un beau mouvement chrétien ; on le sent, on le voit. Le monde remplit les églises dans ce jour de l'Ascension ; on ne travaille pas dans les rues, bien entendu, et beaucoup de gens montrent qu'ils savent prier.

Pour les 200.000 habitants de la ville, 20 églises catholiques ; il est vrai qu'il y a un tiers des habitants protestants ; 412.000 catholiques dans tout le diocèse. Celui qui commande à ce peuple croyant et zélé est Mgr Édouard-Charles Fabre, sacré le 1er mai 1873 évêque de Gratianopolis, et transféré au siège de Montréal le 11 mai 1876 (1).

Ses prédécesseurs furent Mgr Jean-Jacques Lartigue, premier évêque, sacré le 21 janvier 1821, mort le 19 avril 1840 ; Mgr Ignace Bourget, sacré le 25 juillet 1837, évêque de Telmessa, et transféré au siège de Montréal le 19 avril 1840, promu à celui de Martianopolis le 10 juillet 1876, mort le 8 juin 1885, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Nombre de prêtres : 450. — Collèges : 7. — Églises et chapelles : 300. — Écoles : 750. — Institutions ecclésiastiques : 9. — Étudiants ecclésiastiques : 350. — Couvents ou petites communautés : 72. — Académies de

(1) L'évêché de Montréal vient d'être érigé en métropole en août 1886. Actuellement, l'archevêché de Montréal compte 550 prêtres, 378 églises, 3 séminaires et petits séminaires, 110 couvents, 20 collèges et pensionnats, 12 noviciats d'hommes, 13 de femmes, 420.000 catholiques.

jeunes filles : 20. — Asiles : 11. — Communautés religieuses d'hommes : 8. — Communautés religieuses de femmes : 12. — Hôpitaux : 16.

Non, les détails de la ville ne disent rien ; la statue de Nelson est déplorable ; et pourquoi Nelson ici ? Je préfère de beaucoup la promenade que nous faisons le soir, avec l'aimable M. O... ; nous ne nous lassons pas de l'interroger, et il répond à tout avec la plus grande bonté et l'érudition d'un savant. Par une avenue plantée d'arbres, où règne une délicieuse fraîcheur, nous montons derrière la ville pour jouir du point de vue. La montagne a plus de deux cents mètres de haut ; mais arrivé au sommet, quand depuis la terrasse couverte on promène ses regards sur l'immense panorama qui se déroule, on est bien dédommagé de ses peines : la ville, le fleuve Saint-Laurent, large comme une mer, l'île Saint-Paul, les rapides de la Chine, le pont Victoria, le lac Saint-Charles, la vallée de l'Ottawa, les montagnes du Vermont : nous tombons d'admiration devant ce tableau.

— Retour par le cimetière, où l'on s'arrête devant le monument de l'Indépendance, qui recouvre les restes des soldats canadiens qui se sont battus pour les Français. Ceux-ci y songent-ils parfois ? On se le rappelle encore ici.

En sortant du cimetière, on se trouve dans le parc de la ville, un parc naturel magnifique. Inscription lue sur un placard cloué à un arbre : « On est prié d'ôter ses crêpes pour traverser le parc. » Morts, ne troublez pas les joies des vivants ! mais quand les vivants iront vous voir, ils troubleront pourtant votre repos. On circule parfaitement en voiture en plein cimetière comme dans une promenade ; rien d'attristant ici : regardez la demeure du gardien, c'est une villa charmante, exquise ; on voudrait y passer ses jours.

Usage local qui n'exclut en rien, comme on pourrait le croire, le respect pour les morts : nous heurtons du pied quatre ou cinq cercueils abandonnés au beau milieu des allées. On est venu les apporter sur le tard, et on les a laissés là jusqu'à demain matin : alors un prêtre les bénira tous ensemble avant la sépulture : il y a là de riches bières qui doivent contenir de riches morts ; n'importe ! riches et pauvres, ils attendront à demain.

Autre usage bizarre : à l'entrée de l'hiver, en décembre, on place les cercueils vitrés dans l'ossuaire ou charnier voisin : ils y restent jusqu'au dégel, jusqu'en mai, sans les enterrer. A cette époque, on procède à l'ensevelissement de tous les corps ; mais pendant toute la froide saison il est permis aux familles de venir contempler leurs parents et leurs amis, dont les traits sont, paraît-il, bien conservés.

— Visite au port sur le Saint-Laurent : cinq kilomètres de beaux quais en bois, le long desquels accostent des navires tirant sept mètres d'eau ; on sait que ce splendide port où abordent les plus grands navires est à quinze cents kilomètres de l'Océan ; il n'y a qu'en Amérique où l'on trouve des choses comme celle-ci. Les bateaux qui font le service entre Montréal et Québec en une nuit sont confortablement installés, et le prix du voyage revient, comme on nous le dit en canadien, c'est-à-dire en vieux français, à « un écu pour le lit, un écu pour la nourriture », soit 2 piastres ou 2 dollars et demi, aller et retour.

Voyez-vous maintenant, au-dessus du port, cette gare toute nouvelle et cette grande inscription qui court sur les murs ? Lisez-la, et vous apprendrez que vous avez devant vous la ligne nouvelle du *Canadian Pacific-Railway*. De Montréal au Pacifique, six mille kilomètres, et cette

distance est franchie en six jours ; c'est le cinquième chemin de fer transcontinental dans l'Amérique du Nord. Quel étonnant pays !

Maintenant, nous revenons en questionnant toujours :

— Riel ? — Eh bien ! Riel est un homme jugé fou par les gens sains d'esprit ; le nom de Riel a été souvent une réclame. — Tiens ! et nous, en France, qui jetons feu et flamme pour lui ! — Eh bien ! voilà ! pas si fou, il eût fait un excellent patriote, un vrai Canadien Français !

— Les francs-maçons ? — Vous ne savez pas combien il y a ici de ferments maçonniques ; c'est le danger pour l'avenir ; c'est surtout, il est vrai, parmi les Canadiens-Anglais que ces ferments s'agitent : chez les hommes de la classe dirigeante, fonctionnaires, avocats, journalistes ; le peuple, lui, est simple et bon.

— Montréal est-elle une ville française ? — Lisez les enseignes : les deux tiers sont en anglais ; il faudrait aller à Québec pour voir une vieille ville française. Ici, quand on parle français, le tiers des habitants parle comme le peintre décorateur qui veut attirer la clientèle, près de l'église Notre-Dame, et qui a écrit sans vergogne sur la façade de sa maison : « *Ouvrages faites sous le plus court délai* ,» et le maraîcher près de la statue de Nelson, qui ne craint pas de montrer son enseigne : « Ici on vend des *fruit de tout espèce.* »

Voilà pour la population des villes dans les districts de Québec et de Montréal. Quant à la population des campagnes autour de Québec et de Montréal, elle est française ; nous le constatons en allant faire une visite aux fermiers du séminaire. Quelle délicieuse verdure dans cette campagne canadienne ! Chèvrefeuille, aubépine en fleur, lilas blanc et violet, boules-de-neige et violettes embaument l'air, un air subtil et vivifiant ; le cœur bat plus

vite dans cette atmosphère, la vie s'affirme plus nettement; nous marchons sur un gazon parsemé de jolies fleurettes appelées les *yeux bleus* (*blue eyes grass*), et c'est ainsi que nous arrivons chez les fermiers. Intérieur tout champêtre et tout bas normand ; le maître est assis près du feu, un enfant sur chaque genou ; sa femme allaite un *baby ;* deux grosses servantes font la lessive ; des enfants partout, sous les tables, derrière les chaises : j'en compte neuf. Ces bonnes gens nous accueillent cordialement, comme des frères du vieux pays. Oh ! eux ne savent pas un mot d'anglais, pas plus que leurs compatriotes des alentours ; mais les *touai,* les *mouai,* les *ben* reviennent couramment dans leur langage avec une foule d'expressions du cru.

Ils prononcent *Montréal* en faisant la liaison ; un chemin de fer, c'est un *char ; 60 cents*, c'est un écu. « C'est bien triste ici, » dit le brave fermier pour s'excuser de nous recevoir dans la cuisine. C'est lui qui surprit beaucoup un de ces messieurs de Saint-Sulpice, arrivé nouvellement, en lui disant un jour avant la messe : « J'ai là des *créatures* qui voudraient *ben* communier. » Les créatures étaient ses deux filles, les plus honnêtes personnes du monde. C'est lui aussi qui, conduisant notre Sulpicien dans Québec et lui faisant les honneurs de la ville, passe près de l'observatoire et rend cet oracle : « Ça, c'est la maison *là ousqu'on vise les astres !* »

Comment s'appellent ces excellentes gens ? — *Bergeron*, *Renaut*, *Dupont*. — Et leurs enfants ? *Bernadette*, *Caroline*, *Cécile*, *Eugène*, *Paul*, etc. Comme voilà bien notre France retrouvée !

De même que certains fortunés pays, l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, la Belgique, par exemple, le Canada est le paradis des religieux et des religieuses ; nombreux

sont les couvents qu'on y rencontre,nombreuses les institutions catholiques ; à Montréal seulement, nous avons :

Le séminaire Saint-Sulpice.

Le collège sulpicien.

L'université Laval.

Le collège Sainte-Marie des Jésuites, 320 élèves.

L'église nouvelle de l'Immaculée Conception (Jésuites).

Le noviciat Saint-Joseph, de la Compagnie de Jésus.

Les Oblats et leur noviciat.

Le séminaire Sainte-Thérèse, 200 élèves.

Le collège de l'Assomption, 260 élèves.

Le collège de la Joliette, 240 élèves.

Les clercs de Saint-Viateur, 113 religieux, 35 novices, 24 établissements, dont 18 pour le diocèse de Montréal.

Le noviciat de Saint-Viateur.

Le collège Bourget, 130 élèves.

L'institut des sourds-muets, 60 élèves.

La congrégation de Sainte-Croix ; maison provinciale pour le *Dominion* du Canada, 50 profès, 23 novices.

Le collège Saint-Laurent(Sainte-Croix), 32 professeurs, 250 élèves.

Le collège Saint-Jérôme (Sainte-Croix).

Le collège Sainte-Geneviève (Sainte-Croix), 250 élèves.

Le collège de Hochelaga, 350 élèves.

Le collège de Valleyfield.

L'école commerciale de Varennes, 165 élèves.

La résidence Saint-Janvier.

L'école normale Jacques Cartier.

Les Frères des Écoles chrétiennes.

Les Frères de la Charité, 25 frères, 12 novices.

L'Hôtel-Dieu, — hôpital de Montréal, — religieuses de Saint-Joseph; 86 religieuses, 16 novices, 205 malades, 40 orphelins, 34 orphelines.

Les Sœurs de la congrégation de Notre-Dame : 750 Sœurs professes, 97 novices, 37 postulantes ; 70 missions, dont 33 pour le diocèse de Montréal et les autres dans les diocèses de Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sherbrooke, Chicoutimi, Rimouski, Arichet, Saint-Jean, Peterborough, Charlottetown, et 5 établissements aux États-Unis. Élèves : 17.818, dont 5.305 pour la ville de Montréal (1).

Les Sœurs de la Charité, appelées *Sœurs grises*, mais qui ne sont pas les Sœurs grises de Saint-Vincent-de-Paul de Paris : 312 professes, — 95 dans la maison mère, — 67 novices et postulantes ; elles ont 31 maisons, dont 15 dans le diocèse de Montréal, 6 dans celui de Saint-Boniface, 3 dans le vicariat apostolique de Saskatchewan, 2 dans le vicariat apostolique d'Athabaska, et plusieurs établissements aux États-Unis ; elles visitent tous les malades de Montréal.

L'hôpital général pour les vieillards des deux sexes, les orphelins et les enfants trouvés ; en tout 500 locataires sous la direction des Sœurs grises, qui visitent aussi les pauvres dans la ville. Dispensaire pour les pauvres.

L'asile Saint-Joseph pour les orphelins, 145 orphelins.

L'école Saint-Joseph, 400 élèves.

L'asile Saint-Patrick, pour les orphelins irlandais, 202 orphelins.

La maison Saint-Patrick pour les servantes sans place (Sœurs grises).

L'école de Nazareth, 550 élèves ; avec une division pour les jeunes aveugles, 86 élèves.

L'hôpital Notre-Dame, 54 malades.

Les Sœurs de la Charité, appelées Sœurs de la Provi-

(1) Actuellement les sœurs de Notre-Dame sont au nombre de 884 avec 18.000 élèves.

dence, — maison mère à Montréal ; — 80 Sœurs professes, 32 novices, 43 postulantes. Elles ont 43 maisons au Canada et dans les États, et visitent annuellement 18.200 malades et infirmes. Dispensaire public pour les pauvres de Montréal.

L'asile des aliénés de Saint-Jean de Dieu dirigé par les Sœurs de la Providence, à qui le gouvernement local a confié le soin des aliénés de la province. — 810 malades ; 89 autres qui reçoivent des soins particuliers ; 58 religieuses.

Deux maisons des Dames du Sacré-Cœur.

Le monastère du Bon-Pasteur : 118 professes, 34 novices, 17 postulantes, 84 pénitentes. Écoles correctionnelles d'enfants : 70 élèves.

La prison pour les femmes, dirigée par les mêmes religieuses, 35 professes.

Les Sœurs de la Miséricorde, 65 professes, 44 pénitentes.

Les Sœurs Marianites de Sainte-Croix du Mans, 105 professes, 20 novices.

Les Sœurs des saints noms de Jésus et de Marie : 443 professes, 29 novices, 29 postulantes. — 12 maisons dans le diocèse de Montréal, avec 2.839 élèves, et d'autres à Saint-Hyacinthe, Sandwich, Winnipeg, Manitoba et dans les États.

Les Sœurs de Sainte-Anne : 301 religieuses, 42 novices ; — 19 maisons dans le diocèse, 4 dans les États, 8 à l'île de Vancouver ; 5.971 élèves.

Le couvent du Précieux-Sang, 21 religieuses.

Le couvent des Carmélites.

L'asile des Sourdes-Muettes (1).

(1) Cette nomenclature pourra paraître un peu longue ; rien pourtant ne donne mieux l'idée de la prépondérance de l'Église au Canada.

Vendredi 4. — M. O... veut nous faire voir une de ces maisons, et nous emmène le matin chez les Sœurs de Notre-Dame. La maison est située un peu au-dessus du séminaire : c'est une nouvelle construction. L'architecte a fait grand, trop grand peut-être au gré des religieuses. Ainsi, l'église est belle et vaste comme une cathédrale ; les toits du couvent se dressent très haut ; plus haut encore s'élancent vers le ciel les deux tours de l'église romane, et l'intérieur où l'on travaille en ce moment sera une merveille, avec son double rang de colonnes superposées et ses deux parties très distinctes, l'une pour la communauté, l'autre pour le public.

La supérieure générale et les assistantes daignent nous admettre à la visite du couvent ; nous voyons le superbe réfectoire avec ses chariots à roulettes en caoutchouc qui transportent la vaisselle et les mets sans bruit, sans secousse, de telle façon que de toutes les parties de l'immense salle on entend distinctement la voix de la lectrice ; nous visitons ensuite les secrétariats de l'Institut et du couvent, la procure, la bibliothèque et les salons de réception ; beau tableau de la *Transfiguration* dans la chapelle provisoire.

La Sœur Marguerite Bourgeois, fondatrice et première supérieure, ne s'y reconnaîtrait plus. C'est une noble figure que celle de cette Française, de cette Champenoise, partant, elle aussi, à la conquête du Canada en disant : « *Da mihi animas !* Donnez-moi des âmes, les âmes de ces pauvres colons, de ces misérables sauvages. » Le nom de cette sainte doit être écrit en lettres d'or dans les fastes de la colonie, comme il est écrit dans les annales de l'Église et sur le livre du Ciel.

Ce fut sur les instances du premier gouverneur de Montréal, M. de Maison-Neuve, que la vénérable Sœur partit.

Tout est miraculeux dans les commencements de sa vocation : sa rencontre avec le pieux gentilhomme, les apparitions dont elle est favorisée, la pénurie dans laquelle elle se trouve et qui ne l'empêche point d'aller vaillamment de l'avant ; ses nombreux voyages d'Amérique en France, à une époque où la navigation était peu commode, même très périlleuse et toujours fort longue.

Grandes étaient ses vertus. « Sa charité était telle, disent ses historiens, qu'elle semblait la multiplier elle même et qu'elle la faisait être toute à tous les colons pour les gagner tous à Jésus-Christ. On raconte à ce sujet un trait qu'on peut appeler d'une charité héroïque, mais qui, dans la réalité, renferme l'exercice d'un grand nombre d'autres vertus.

« Au temps de son embarquement, on lui avait fait présent d'un lit pour son passage ; il consistait en une paillasse, un matelas, deux couvertures et un oreiller : elle eut bientôt l'occasion de s'en défaire. L'hiver était rude ; un pauvre soldat, transi de froid, vint lui dire qu'il n'avait pas sur quoi se coucher pour se garantir de la rigueur de la saison ; elle ne balance pas un instant, elle va quérir son matelas et le lui donne. Peu de temps après, un second, instruit de ce qu'il appelait la bonne fortune de son camarade, va trouver la Sœur pour lui exposer sa misère ; celui-ci eut la paillasse. Deux autres s'étant présentés encore, elle leur donna les deux couvertures. Personne, dit-on, ne se présenta pour avoir l'oreiller, qu'elle eût donné volontiers !.. Il y a plus ici que la charité de saint Martin, le soldat ; lui ne donna que la moitié de son manteau (1). »

(1) *La Vie de la Sœur Marguerite Bourgeois*, second éloge historique de la vénérable Sœur, par l'abbé Saussert.

La Sœur Bourgeois arriva à Ville-Marie, avec quelques compagnes, en 1659, la même année où l'on vit arriver pour la première fois un évêque au Canada : c'était Mgr François de Laval de Montmorency, ancien archidiacre d'Évreux ; il succéda à M. de Quélus, qui gouvernait l'Église du Canada au nom de l'archevêque de Rouen. Mgr de Montmorency ne vint d'abord qu'en qualité de vicaire apostolique, sacré sous le titre d'évêque de Petra; il fut nommé au siège de Québec en 1674, et résigna ses fonctions en 1688. Son successeur, Mgr Jean-Baptiste de la Croix Chevrières de Saint-Valier, sacré en 1688, mort en 1727, se montra constamment dévoué à l'œuvre de la Sœur Bourgeois. — Si nous consultons la liste des évêques de Québec, nous lisons les noms de MMgrs Duplessis de Mornay (1728), Dosquet (1734), Pourroy de l'Auberivière (1740), Dubreuil de Pontbriand (1741), Briand (1766), Mariaucheau d'Esglis (1784), Hubert (1788), Denant (1797), Plessis (1806), nommé archevêque en 1819, Panet (1825), Signay (1833), Turgeon (1850), Baillargeon (1867), et enfin Mgr Taschereau, sacré en 1871, et créé cardinal en 1886. Le Canada méritait cette haute faveur.

Rien ne montre mieux l'origine, le progrès, la fin et la dignité de l'institut de Notre-Dame, que les lettres patentes expédiées à la fondatrice par le roi Louis XIV :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de « Navarre, à tous présents et à venir, salut.

« Notre bien-aimée Marguerite Bourgeoys originaire de « notre ville de Troyes en Champagne, nous a très-humblement fait exposer qu'il y a longtemps qu'il a plu à Dieu « de lui inspirer le désir de l'avancement de la foi catholique, par la bonne instruction des personnes de son sexe, « tant des sauvages que des Français naturels de la Nou-

« velle France, où elle s'est retirée pour ce sujet, dès l'an-
« née 1653; s'y étant établie dans l'île de Montréal avec
« quelques autres filles vivant en communauté elle y a fait
« l'exercice de maîtresse d'école, en montrant gratuite-
« ment aux jeunes filles tous les métiers qui les rendent
« capables de gagner leur vie, et avec un si heureux pro-
« grès, par les grâces continuelles de la divine Providence,
« que ladite exposante ni ses associées ne sont aucune-
« ment à charge au pays, ayant fait bâtir à leurs dépens,
« dans l'île de Montréal, deux corps de logis propres à
« leur dessein, et fait défricher plusieurs concessions de
« terre, bâtir une métairie, garnie de toutes les choses
« nécessaires. Cet établissement, ainsi fait, a été, depuis,
« approuvé tant par le Seigneur évêque de Pétrée, vicaire
« apostolique, par le sieur de Courcelle, notre lieutenant
« général en Canada, et le sieur Talon, intendant de jus-
« tice, police et finances, que par un résultat d'assemblée
« des habitants du lieu. Au moyen de quoi ladite expo-
« sante a été conseillée, pour le bien général de l'île, de
« venir nous requérir de lui accorder nos lettres de con-
« firmation de cet établissement sous le titre de *congré-*
« *gation de Notre-Dame.*

« Voulant contribuer de notre part, comme nous fe-
« rons toujours, autant qu'il nous sera possible, aux bon-
« nes intentions de ladite exposante, de ses associées et
« de celles qui leur succéderont, en leur donnant le
« moyen de fortifier et d'étendre leur établissement dans
« tous les lieux où il sera jugé le plus à-propos pour la
« gloire de Dieu et le bien du pays, nous confirmons par
« les présentes, signées de notre main, l'établissement de
« ladite Congrégation dans l'île de Montréal, sous la ju-
« ridiction de l'Ordinaire, sans qu'elles y puissent être
« troublées, sous quelque prétexte que ce soit.

« Donné à Dunkerque, au mois de mai, l'an 1671 et de « notre règne le 28. *Signé :* Louis (1). »

La Sœur Bourgeois prit pour le principal fondement de sa règle celle de saint Augustin interprétée et éclairée par les Pères de l'Église et le bon sens. Aux trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, cette règle ajoute celui de l'instruction des jeunes filles ; elle prescrit l'amour du silence et de la retraite, la cordialité avec ses sœurs, l'assiduité au travail, à la lecture, à la prière, et la fréquentation des sacrements, sous la direction des prêtres des paroisses avec qui les religieuses doivent partager la gloire et le mérite de l'instruction et de l'édification des peuples.

Comme nous sommes enchantés de notre visite, M. O... veut encore nous faire voir le pensionnat de Villa-Maria, tout à côté. C'est un établissement de premier ordre, ancienne résidence du gouverneur général du Canada, avec des jardins, des massifs, un lac, tous les avantages, tout le confort, toute l'élégance qu'on peut désirer trouver dans une maison destinée à l'éducation des jeunes personnes de la haute société. On y parle le français dans les cours et les classes ; nous allons pouvoir bien nous entendre.

Reçus par la supérieure et deux directrices, nous voyons la maison du haut en bas ; il y a ici 200 jeunes filles, dont 40 protestantes et quelques israélites ; mais toutes assistent aux offices catholiques ; c'est la condition imposée à leur entrée. Plusieurs sont filles de lords anglais, de sénateurs ou de membres des divers parlements.

On a adopté, au lieu de dortoirs, le système anglais des chambres particulières à un ou deux lits. A côté de la

(1) Archives de la marine, Canada, 1671.

blanche couchette, voici la table de toilette avec ses outils d'ivoire et d'argent, et le guéridon surchargé de chromos et de photographies, où les bonnes figures des Yankees et des Canadiens sourient béatement ; des images de *Christmas*, des coffrets à bijoux. Une protestante a placé bravement sur son petit guéridon une grande statue de la Vierge ; on nous dit qu'une autre a fait appeler dernièrement le prêtre près d'une dame catholique, qui allait mourir sans sacrements si sa jeune amie n'était intervenue à temps.

Sept ou huit classes admirablement tenues ; dans l'une d'elles on donne la leçon de géographie, et un *baby* de huit ans nous montre très bien sur la carte la route de Paris à Montréal.

Exposition dans la salle de dessins : de jolis portraits, des peintures sur porcelaine, des applications sur soie. A la chapelle, toutes les chaises sont recouvertes d'une tapisserie ouvragée et séparées l'une de l'autre ; ce qui est excellent pour la surveillance. On y donne des concerts avec accompagnement d'instruments aux grands jours de fête.

Enfin on nous conduit dans la salle des représentations, puis dans la salle de musique. Ici, tout autour, des tabourets vissés au sol où l'on peut s'asseoir commodément ; au milieu, quatre pianos provenant des manufactures de Boston, Baltimore et New-York, arrangés exprès en vue des froids excessifs de l'hiver.

Quand nous entrons dans la salle, nous y trouvons cinq ou six jeunes filles, deux au piano, une violoniste, deux harpistes ; elles enlèvent avec entrain une ouverture qui donne une haute idée de leur savoir. Mais voici qu'une nouvelle Van Zandt chante un morceau de *Lackmé*, puis une autre nous donne le *Carnaval de Venise ;* un solo de

harpe termine la séance, et nous sommes priés d'accepter une collation qui nous est offerte dans le grand salon... On n'est pas plus gracieux.

—... Ce bon Ch..., pressé de revenir à New-York pour retourner en Europe, est pourtant cause que je manque l'excursion de Québec ; n'importe ! j'ai bien entrevu le Canada avec Montréal, qui est la vraie capitale et surtout la capitale de l'avenir.

Au point de vue catholique, il n'existe pas au Canada un plus beau diocèse que celui-ci : 412.000 catholiques ; c'est Québec qui vient en seconde ligne avec 296.666 ; puis Saint-Hyacinthe, 110.210 ; et Ottawa, 100.000.

Dans toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord, on compte 5 archevêques, 29 évêques, 2.223 prêtres, 1.594 églises, 373 chapelles ou stations, 17 séminaires de théologie, 49 collèges de jeunes gens, 101 académies de jeunes filles, 3.523 écoles paroissiales, 53 asiles, 58 hôpitaux, et la totalité de la population catholique s'élève à 2.185.082. Ah ! l'action de l'Église ne s'est pas ralentie ; le Christ est vainqueur ! il règne ! il commande ! et nous pourrions dire avec le Prophète, en contemplant l'Église du Canada, s'étendant du Labrador au Pacifique, sur le bord des grands lacs et des immenses cours d'eau, au milieu des grandes prairies et des vastes forêts : « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme les vallées couvertes de grands arbres, comme les jardins le long des fleuves. L'eau coulera toujours du seau du Seigneur, et sa postérité se renouvellera comme l'onde des grandes rivières ! »

CHAPITRE VI

DE PLATTSBURGH A NEW-YORK

Nous rencontrons un douanier bon enfant. — Au presbytère de Saint-Jean-Baptiste, à Plattsburgh. — Intérieur américain. — A l'évêché de Burlington (Vermont). — Choses ecclésiastiques. — J'assiste à l'enterrement d'un général. — Petite Ketty. — Un touchant épisode. — Diocèse d'Ogdensburgh. — Le lac Champlain et le lac George. — Albany, capitale de l'État de New-York, vue de jour et de nuit. — A bord du bateau à vapeur sur l'Hudson. — Installation à *Astor-House*. — Chez les Pères de la Miséricorde dans la 24e rue.

Vendredi 4 juin. — Nous partons pour Plattsburgh (État de New-York), en traversant le Saint-Laurent, sur le pont Victoria, qui a deux kilomètres de long ; montre en main, nous mettons six minutes pour la traversée. Rien de bien intéressant à noter : de pauvres menuisiers, près de nous, racontent qu'ils s'en vont chercher du travail dans les États, chassés qu'ils sont du Canada par la concurrence ; tout ce monde parle français. En quelques heures la ligne du *Grand Trunk* nous amène à *Rouse's Point*, à la frontière, puis à Plattsburgh, où les Américains, en 1814, remportèrent sur les Anglais une victoire fameuse, et où nous allons nous arrêter, car nous sommes recommandés au vicaire de la paroisse catholique irlandaise de Saint-Jean-Baptiste.

Nous sommes un peu étonnés qu'on ne visite point nos bagages à la douane ; les douaniers américains seraient-ils devenus si coulants ? Mais comme nous arrivons en gare, un monsieur, notre voisin, nous interpelle : « Tranquillisez-vous, Messieurs, c'est moi qui fais la visite ; mais je ne vous donnerai pas cet ennui ; ma conviction

est que vous n'avez rien de *dutiable* dans vos sacs ; j'ai entendu votre conversation ; cela suffit ! » Nous sommes stupéfaits ; et si par hasard les deux intéressants voyageurs avaient eu quelque chose de *dutiable* ?... ils étaient pris comme des goujons.

Cet excellent douanier achève de nous réconcilier avec l'institution qu'il représente, en nous mettant sur le chemin du presbytère. Le voici, le presbytère, quand nous avons dépassé une grande place herbue au milieu de laquelle s'élève une église ogivale d'assez bonne apparence ; c'est une maison en bois à un seul étage, avec galerie par devant et toujours le joli portique que nous avons remarqué aux maisons à Niagara-Falls.

Nous trouvons le jeune ecclésiastique, *Father* M..., en train de recevoir une visite au salon; mais bientôt nous sommes introduits et reçus avec la plus parfaite cordialité. Ne vous fiez pas aux airs froids des Yankees ; ils sont tout aussi généreux que nous ; *Father* M... nous le fit bien voir. Ce n'étaient pas de grands éclats de voix, ni de grands gestes, ni rien de semblable; mais ce fut une invitation formelle et pressante de nous établir dans la maison, sous peine de lui causer un très grand regret, de le laisser fâché et blessé ; nous nous exécutâmes. Le curé de la paroisse, *Father Thomas E. W...*, vicaire général de l'évêque d'Ogdensburg, est pour le moment en congé et parti pour l'Irlande, son pays ; le vicaire est le maître, c'est lui qui nous héberge.

Nous voici donc installés dans une grande chambre à deux lits en bois d'érable, éclairée par deux fenêtres à guillotine, comme toutes les fenêtres américaines, — système dont je ne saurais trop médire, — protégées à l'intérieur par des contrevents et des persiennes à lamelles très fines. Excellents lits que les lits américains, et surtout

larges à y loger trois ou quatre personnes très à leur aise ; peut-être un peu durs ; mais dans un pays où, l'été, il y a une chaleur normale de 40 degrés !...

Rien à dire de la chambre à coucher, ni du salon, meublé à l'espagnole, c'est-à-dire sans style et sans prétention artistique ; des tapis partout, des rideaux, des meubles propres, deux ou trois *rocking-chairs ;* c'est tout. En haut, dans le cabinet du vicaire, nous trouvons un assez joli corps de bibliothèque en érable, un beau bureau, rien autre. Pas de vieux tableaux accrochés aux murs, pas de buste ni de statuette sur les cheminées, aucun objet d'art; tout ceci se trouve de l'autre côté de l'Atlantique ; c'est, chez nous, les vieux, les anciens. Nous sentons bien que les anciens ont du bon ; comment l'homme intelligent peut-il vivre sans l'art, surtout s'il a vécu dans sa compagnie déjà ? Pour l'Américain, je le comprends, c'est autre chose ; il a toujours marché sans cela...

Ce qu'ils ont de bien, dans les maisons américaines, c'est le confort, c'est-à-dire la disposition générale, arrangée de façon à tout posséder sous la main, sans être obligé d'avoir à faire plus qu'un simple mouvement, un geste. J'ai froid : inutile d'appeler mon domestique pour qu'il apporte du bois et me fasse du feu ; il lui faudrait sans doute aussi enlever les cendres, chercher des copeaux et frotter trois ou quatre allumettes ; ici, j'allume ma cheminée à gaz, et tout est dit... Je veux de l'eau chaude : je tourne le robinet de gauche sur une table de toilette, j'ai de l'eau chaude qui vient de la cuisine; je veux prendre un bain : toutes les chambres à coucher convenables ont une salle de bains qui leur est annexée ; je veux appeler un commissionnaire, une voiture, le médecin, la police, les pompiers : je pousse un bouton sur le tableau accroché au-dessus de mon lit, le commission-

naire arrivera, ou la voiture, ou les pompiers, ou tous à la fois si je le désire... Ce tableau, c'est le plus bel ornement de la chambre; il remplace le Lebrun ou le Bosio que nous pouvons avoir chez nous dans nos vieilles villes dépréciées.

Samedi 5. — Le triomphe d'un Yankee, c'est encore de vous éblouir, à la salle à la manger, par un luxe d'argenterie inouï. Il est vrai que l'argent ne coûte pas cher aux États-Unis ; mais voici tout de même la vaisselle étalée devant moi ce matin au petit déjeuner de huit heures :

Grains d'avoine dans un plat d'argent.
Patates dans un plat d'argent.
Œufs pochés et jambon frit dans un plat d'argent.
Deux assiettes contenant *cakes* ou gâteaux.
Une tasse à café.
Du café dans une cafetière en argent.
Du lait dans une théière en argent.
Du beurre dans un récipient en argent, — forme grecque, assez joli.
Un sucrier en argent.
Une coupe en argent contenant des cuillers.
Des couteaux en argent, — qui ne coupent pas : mystère !
Une assiette contenant du pain coupé en tranches infinitésimales; pas de croûte, de la mie seulement.
Au bout de la table, un grand pot à eau en argent, dont l'intérieur est poreux (sorte d'alcarazas).

Vous avez bien compté; il y a au moins ici dix pièces de vaisselle plate, et si nous étions au grand déjeuner ou au *lunch*, ou au *thé*, — qui sont les autres repas, — ce seraient des ruissellements, des cascades de métal brillant ! Hélas ! cela aide peu à avaler les singulières combinaisons culinaires qu'on imagine là-bas !

Ce jour-là, je n'assiste pas au grand déjeuner; je me rends seul au port, sur le lac, non loin de la gare du chemin de fer, et vais prendre le bateau pour *Burlington* (État de Vermont), où je veux aller saluer l'évêque ca-

tholique, un Français. J'attends longtemps le bateau qui est en retard, et j'assiste à différentes évolutions d'une compagnie d'artilleurs qui sont là sur le quai, commandée par un officier bon enfant, un petit vieillot, un peu épais, courbé, et qui n'a rien de martial. Qui donc m'a dit qu'aux États-Unis, en tout, il n'y avait que vingt-cinq mille soldats ? Depuis mon arrivée, je ne vois que cela : à New-York, pour le *decoration Day* ; ici, où il y a un camp d'artillerie; à Burlington, je vais assister aux obsèques d'un général, le général Stannard, me dit-on ; il y aura encore des troupes, et notre compagnie se rend précisément là, avec un affût de canon qui doit servir de char funèbre.

Rien à noter sur la traversée, qui dure quelques heures ; on est trop loin de la terre pour juger. Voici une île avec une prison au milieu, mais une toute petite prison ; — les Américains mettent toujours les prisons dans des îles, au milieu des rivières ou des lacs. — A droite, les Adirondacks ; cette région montagneuse, en plein État de New-York, est restée, à deux pas du centre populeux et célèbre, tout aussi sauvage qu'il y a cent ans au milieu de ses forêts vierges, et le président Cleveland aime à venir passer une semaine ou deux de villégiature dans ces pays perdus, où l'on fait rôtir un quartier de venaison sur des charbons ardents, *sub dio*, et où l'on couche sous une hutte de branchages improvisée... A gauche, les gracieuses montagnes du Vermont.

— Burlington ! Très frais, très ombragé ; des arbres dans les rues, partout, et des maisons encadrées dans la verdure ; c'est le propre des villes américaines de province : très heureuse idée ! De temps en temps un clocher qui pointe ou la façade d'une église tapissée de lierre et de plantes grimpantes. Je demande mon chemin,

et je comprends si bien les indications données que je vais tout droit frapper à la porte du presbytère méthodiste ; avec la plus parfaite politesse, la jeune servante du pasteur m'indique une autre maison, près d'une autre église, et j'ai enfin trouvé ! J'entre d'abord à la cathédrale de l'Immaculée-Conception, construite en style ogival et bien réussie ; bel autel en marbre, bas-relief en cuivre doré très artistique, représentant la Nativité de Notre-Seigneur, et surtout, surtout, grande propreté. Des fleurs naturelles, arrangées avec goût, décorent le maître-autel ; ça sent bon, et l'on voit qu'il y a des Français qui viennent ici : ils y ont laissé leur touche, leur empreinte.

L'évêché est un hôtel de bonne mine, très digne et très convenable, relié à l'église par une galerie couverte qui permet à l'évêque de se rendre commodément au chœur. [Malheureusement pour moi, M^gr^ de G... est absent ; on m'apprend qu'il se trouve en tournée de confirmation; je trouve pourtant là le P. Th. L..., vicaire général, une noble figure irlandaise ; un secrétaire de l'évêque, chancelier de l'évêché, le P. J. C..., Français et Breton comme son supérieur ; et un jeune prêtre, Américain de naissance, qui remplit les fonctions de vicaire à la cathédrale. Un instant après, vient se joindre à eux un missionnaire d'Alger en train de faire une tournée de quêtes aux États-Unis.

Accueil toujours très cordial ; on m'invite à déjeuner : à part le vin, rien de français dans la cuisine ; il faut décidément se mettre à manger comme ici ; mais ce n'est pas sans peine. Ces messieurs parlent français, et après le repas nous montons dans le cabinet du chancelier. Le missionnaire d'Alger n'est pas content des Américains : selon lui, ces gens-là professent le culte de la matière au plus haut point. Il connaît bien les États, car voilà une

année environ qu'il les parcourt. Je l'interroge sur la situation du clergé, et j'acquiers la conviction que partout ailleurs, comme ici, à Burlington, la liberté est absolue, par cela même que le gouvernement ne reconnaît aucun culte. Quant à la situation matérielle, le clergé de ce diocèse n'est point riche, celui des États du Sud non plus ; mais dans les diocèses de la Nouvelle-Angleterre, notamment à New-York, Albany, Brooklyn, Boston, Hartford, Portland, Providence, Springfield, les revenus sont très beaux, et les fidèles savent faire à leurs prêtres une place respectable dans la société, même en dehors de leur caractère incontestablement respecté. La collecte de Noël, exclusivement réservée au clergé, rapporte beaucoup d'argent. Ce n'est pas que les catholiques jouissent généralement de grandes fortunes, mais tout le monde donne ; chacun se taxe, même les pauvres gens, même les domestiques et les servantes ; c'est pour eux un point d'honneur, et il n'est pas rare de voir un curé de campagne arriver à un traitement de 3 à 4.000 dollars.

Le chancelier me montre le *Catéchisme de la doctrine chrétienne préparé et prescrit par le troisième concile plénier de Baltimore :* ce petit livre de 80 pages paraît chez Benziger frères, imprimeurs du Saint-Siège, à New-York, Cincinnati et Saint-Louis. J'ai entre les mains la deuxième édition revue et corrigée ; c'est très bien imprimé, en jolis caractères anglais, nets et clairs ; je suis tout de suite frappé par ce que je lis à la trente-cinquième leçon : Du *premier* et du *second commandement de l'Église :*

D. — Quels sont les principaux commandements de l'Église ?

R, — Les principaux commandements de l'Église sont les six suivants :

1° Entendre la messe le dimanche et les fêtes d'obligation ;

2° Jeûner et s'abstenir de viande aux jours désignés ;

3° Se confesser au moins une fois l'an ;

4° Recevoir la communion pendant le temps de Pâques ;

5° Contribuer à l'entretien de nos pasteurs ;

6° Ne pas se marier à des personnes qui ne sont pas catholiques, ni à des parents qui nous sont unis jusqu'au quatrième degré inclusivement, ni en secret, sans témoins, ni solennellement dans les temps défendus.

L'édition que j'ai est la française, à l'usage des Canadiens français, qui sont nombreux dans les États-Unis du Nord. Dans les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre, il y aurait, d'après le dernier recensement, jusqu'à 717,636 Canadiens français (1). Dans toutes les villes du Nord, il y a toujours au moins deux églises catholiques : l'une pour les Irlandais, l'église anglaise, où l'on prêche en anglais : — le prêtre y est aimé, les fidèles se jetteraient au feu pour lui : aucune difficulté de ministère ; — l'autre est l'église canadienne, l'église française, où l'on donne le sermon et où l'on confesse en français. Les Canadiens des États-Unis ont fait des œuvres religieuses dignes d'éloge et ont formé des paroisses qui font l'admiration des étrangers qui les visitent.

Nous parlons du récent concile de Baltimore, et l'on m'explique les principales résolutions qui ont été arrêtées dans cette célèbre assemblée ; deux surtout :

Désormais les évêques devront s'arranger pour avoir un curé inamovible sur dix, c'est-à-dire pour se rappro-

(1) *Le Canada,* par Sylva Clapin.

cher le plus possible du droit commun ; les cures seront données au concours, mais celui-ci ne sera pas exigé pour les premiers inamovibles nommés. L'avant-dernier concile de Baltimore, le deuxième, avait reconnu la nécessité de ne concéder l'inamovibilité à aucun curé ; c'est sur des objections venues de Rome que le troisième concile est entré dans une autre voie.

Quant à la nomination des évêques, voici comment on procédera : l'évêque sera nommé par les curés et les consulteurs (*bishop's council*) ; ceux-ci transmettront le nom aux évêques de la province ecclésiastique, qui ratifieront la nomination ou la rejetteront. S'ils la rejettent, ils devront donner leurs motifs à la Congrégation de la Propagande, qui nommera en cas de conflits, et qui se réserve dans tous les cas d'approuver ou de rejeter un nom envoyé par les électeurs des deux degrés. Avant cette disposition du troisième concile américain, les évêques étaient nommés par Rome directement, sur une liste de trois noms envoyés par les évêques de la province avec cette triple qualification : *Dignissimus*, *dignior*, *dignus* (1). Presque toujours le candidat qui avait la première note était agréé.

Enfin les évêques américains désormais sont maîtres dans leurs paroisses et n'ont plus à compter avec les *boards of trustees*, conseils d'administration des paroisses, où l'élément laïque intervenant ne laissait pas parfois que de produire des froissements et des difficultés. Les *trustees* voulurent souvent administrer non seulement les biens de l'Église, mais l'Église elle-même, et ils se rendaient indépendants de l'évêque et du curé : les évêques ont mis alors la propriété ecclésiastique sur leurs têtes, et ils la transmettent directement à leurs successeurs.

(1) Très digne, plus digne, digne.

Nous causerions bien jusqu'à demain dans cette belle chambre de l'évêché où ces messieurs fument d'excellent tabac en brique (*lucky-strike*) ou des cigares du Vermont, en se balançant à la façon créole sur des *rocking-chairs*. Au-dessus de la large cheminée en marbre noir, ornée de filets dorés, un beau portrait de l'évêque qui nous regarde; c'est une figure anglaise, *anglicisée* plutôt, à l'expression pieuse et douce. Mgr de G... est un lettré, écrivant aussi bien en anglais qu'en français, auteur de plusieurs volumes d'histoire; premier évêque de Burlington, siège fondé en 1853, il administre ce diocèse qui comprend tout le pittoresque pays du Vermont, depuis trente-trois ans. On compte dans le diocèse 37 prêtres séculiers, 107 religieux, 18 séminaristes, 75 églises et chapelles, 11 couvents, 1 collège, 4 académies de jeunes filles, fréquentées par 333 élèves, 15 écoles paroissiales fréquentées par 2.673 enfants, un orphelinat qui réunit 86 garçons ou filles.

Cependant nous sortons pour aller voir l'enterrement du général Stannard; nous faisons quelques pas au dehors ; tout à coup, le chancelier me frappe sur le bras, désignant une maison voisine : « Regardez, me dit-il, le spectacle en vaut la peine; voyez-vous comme on a creusé autour du rez-de-chaussée de cette maison ? — Oui, eh bien? — Eh bien, voyez encore maintenant... Que font les ouvriers ? ils ont coupé la maison en deux : c'est l'ancien évêché ; tenez : voici la chambre de Monseigneur, voici la mienne ; nous avons transformé tout cela en école, et nous voulons porter cette école de l'autre côté de la rue ; regardez donc bien ! » Je regardai. Les ouvriers avaient placé un cric sous le plancher des salles basses, et ils roulaient l'immeuble petit à petit ; la maison marchait. Il paraît que l'année dernière on a fait mieux que de transporter d'un côté de la rue à l'autre; on a transporté une maison d'un

côté du lac Champlain à l'autre. Pas plus difficile que cela! mais il faut le voir pour le croire. Ici on le voit.

Tout le monde est dans les rues pour assister au défilé du char funèbre et des troupes qui viennent du côté du monument de Lafayette. Voici d'abord une escouade de *policemen* irlandais, précédée du chef, un brigadier canadien, qui fait un petit salut protecteur aux *clergymen,* en passant près de nous. Deux écoles de cadets suivent, habillés de gris, coiffés du képi, — coiffure française, mais non figure française. — Leur manière de tenir l'épée ou le fusil est tout à fait singulière : chaque homme tient l'arme sous le bras droit, puis il passe le bras gauche derrière le dos et vient appliquer la main gauche sur la poignée. Maintenant, voici les pompiers très élégants, en gris eux aussi, et encore en képis à plumets ; voici les francs-maçons; les *chevaliers de Pythias.* Pour le coup, c'est étrange! Qu'on se figure deux cents généraux de division en habits brodés, en chapeaux à plumes; ils tiennent tous leur épée dans un fourreau doré et de la façon que j'ai indiquée. Les costumes sont identiquement semblables, les barbes diffèrent; rien d'aussi plaisant qu'un général de division avec la barbe de bouc que l'on sait. Les artilleurs qui sont venus avec moi à bord précèdent leur affût, sur lequel on a placé le corps du général dans un cercueil en bois noir, à coins d'argent. Derrière, le cheval de bataille, un vieux brave que les journaux qualifient de vénérable, ni plus ni moins (*the venerable war horse*), puis une nombreuse députation de vétérans de la guerre de sécession, tous en vareuse, en chapeau mou, et la boutonnière ornée d'une médaille, la *médaille de la grande armée,* qu'ils se sont octroyée à eux-mêmes, avec un ruban aux couleurs de l'Union; ils portent de vieux drapeaux déchirés qui, évidemment, ont vu le feu là-bas, dans le sud. Telles furent

les funérailles du général Stannard; aux sons de la musique, on le conduisit à l'église épiscopalienne, où nous ne le suivîmes pas. Je pris avec le chancelier le chemin du port, pour monter à bord du bateau qui devait me ramener à Plattsburgh; mon compagnon lui-même s'en allait en mission; il devait célébrer la messe; le lendemain, dans une chapelle éloignée, et partait par le même bateau.

Le bateau s'appelait le *Reindeer*, le Renne. Debout sur le pont, longtemps nous vîmes les maisons et les jardins de la ville, dominés de bien haut par la toiture de l'église canadienne, nouvelle construction qu'on a trouvé moyen d'élever, malgré le peu de ressources offert dans cette petite ville de Burlington. Le pavillon national flottait sur les édifices publics, à mi-mât, en signe de deuil.

Le chancelier me raconta qu'il allait lancer l'excommunication contre un Canadien marié à une femme bigame, qui avait divorcé avec son premier mari : il fallait absolument faire un exemple.

Je suis enchanté de mon excursion, quoique je regrette de ne point avoir vu le bon évêque; mais j'ai fait connaissance avec le clergé américain, et Burlington est aussi un peu français, car M^gr^ de G... y a fait venir jusqu'à dix de ses compatriotes, Bretons comme lui ; du reste, Français, Américains, Irlandais, s'accordent admirablement ; ils sont tous non seulement de dignes prêtres, mais de vrais *gentlemen*; je m'en apercevais à la sympathie qu'on leur témoignait dans les rues et à bord du *steamboat*. Tandis qu'à Montréal le clergé, par extraordinaire, porte la soutane, mais avec le chapeau haute forme et le pardessus, dans le reste du Canada et dans tous les États, ces messieurs du clergé portent tous la redingote noire ordinaire avec un collet romain. Je demande à mon nouvel ami si ces vêtements leur reviennent cher, car on me

l'a dit ailleurs; lui prétend que si l'on sait s'arranger avec un tailleur, un chapelier et un bottier, on aura assez facilement pardessus, pantalon, redingote et gilet en beau drap noir fantaisie pour 240 francs, un chapeau pour 3 dollards 1/2, une paire de bottines pour 4 dollards; au demeurant, ce n'est pas plus cher que chez nous. Ce qui est cher en Amérique, ce sont les logements; mais il n'y pas d'église sans presbytère, et, par conséquent, point de prêtre qui ne soit logé; non seulement il est logé, mais meublé; les meubles appartiennent à la *congrégation* qui les fournit.

Dimanche 6.—Province! province! Je suis connu à Plattsburgh, et quand je sors seul, on me salue déjà; mais combien j'aime sortir! comme c'est agréable! Le presbytère est d'ailleurs situé dans un endroit charmant; pour y arriver, depuis le port, on prend *Margaret street*, *Bridge street*, *Oak street*, et l'on arrive à *Broad street*. Toutes les rues se coupent à angles droits; çà et là, une place large, aérée, une église; — dans toutes les villes américaines, les églises abondent; — des trottoirs en bois courent le long de la large rue, bordée aussi de deux rangées d'arbres. A Plattsburgh, les arbres sont énormes, superbes, répandant partout la fraîcheur. Le soleil est chaud, éclatant; on n'en souffre nullement. S'il pleuvait, la chaussée serait, je crois, un peu boueuse; mais on ne se salirait point les pieds pour cela: à tous les carrefours, un chemin en pierres de taille ou en planches, qui traverse la rue; à tous les carrefours aussi, un bec de lumière électrique qui répand, le soir, sur les feuilles des arbres, sa clarté lunaire et laiteuse. Si donc on met le pied au dehors, on se trouve immédiatement en pleine promenade, quoiqu'on soit simplement dans la rue; et pas une mai-

son qui ne soit séparée de la voisine et entourée d'arbres et de fleurs.

Assisté à la grand'messe ; un millier de fidèles environ, c'est-à-dire la totalité de la paroisse, sont venus ce matin faire leurs dévotions. On a ici, en guise de sonnette, un triple timbre sur lequel on frappe avec un maillet, au moment de l'élévation ; l'effet n'est pas du tout désagréable.

— Dans l'après-midi, nous accompagnons le vicaire dans sa visite aux malades ; dans une des maisons où nous entrons, nous trouvons une charmante enfant de quatorze ans, très douce et très intelligente ; Ketty, c'est son nom. Quand sa mère la prie de se mettre au piano et de chanter une romance, sans se le faire dire deux fois, elle chante avec une voix d'ange une délicieuse mélodie américaine ; je l'entends encore commencer, sans embarras comme sans hardiesse :

Kiss the little curly tress
Cut from her bright golden hair :
Do the angels kiss our darling
In the realm so bright and fair !
Oh ! we pray to meet our darling
For a long, long sweet embrase,
When the little feet are waiting
And we meet her face to face.

(*Song by Webster, transcription by Wyman.*)

Cette romance, où il n'est question que d'anges, de paradis, d'enfants et d'escaliers aux degrés d'or, convient à ravir à la céleste voix de la petite Ketty, que nous félicitons vivement. — « *Come again, revenez encore,* » nous dit-elle quand nous partons. — Hélas ! petite Ketty, quand reviendrons-nous ?

— Autre visite au couvent des Sœurs grises : la supérieure et toutes les religieuses sont Canadiennes, à l'exception de deux qui sont Irlandaises ; ici c'est un gracieux

baby de sept ans qui nous tient sous le charme pendant une demi-heure, par ses saillies amusantes. L'église canadienne de Saint-Pierre est tout proche : ce sont des Oblats qui la desservent ; ils sont au nombre de trois pour les trois mille Canadiens-Français de Plattsburgh. Les Sœurs ont 235 élèves dans leur école.

— Voici le soir ; on vient d'appeler le P.M... pour aller voir une malade en dehors de la ville ; c'est un des côtés fatigants du ministère des prêtres américains : ils sont appelés souvent le jour et la nuit. Nous accompagnons naturellement notre excellent hôte, et nous voilà bientôt en pleine campagne, sur un chemin en planches, le long d'une rivière. Au milieu des champs déserts, ce chemin en bois, cette eau qui scintille, cette voie ferrée sur pilotis qui va à une forge non loin de là, ce jet de lumière électrique placé ici, on ne sait pourquoi, ce grand calme du dimanche, c'est étrange. Nous nous taisons et hâtons le pas.

Quand nous arrivons, il est temps ; le P. M... confesse la pauvre malade, puis il l'administre ; c'est la femme d'un soldat du camp ; celui-ci entre, en petite tenue. Après le sacrement, le vicaire, s'adressant à la malade : « Voici, lui dit-il, deux prêtres du vieux pays ; voulez-vous recevoir leur bénédiction ? » Alors nous voyons les yeux de cette femme se rallumer ; elle a compris parfaitement ; elle tourne un peu la tête vers nous, et, avec un regard d'ineffable reconnaissance : « Oh ! oui ! » dit-elle. C'est qu'en effet, pour ces Irlandais, tous gens de foi, voici une consolation inouïe : trois prêtres au lit de mort de cette chrétienne ; deux qui viennent de si loin ! La France, c'est encore l'Irlande, l'amie de l'Irlande. Voilà donc un rayon du ciel qui descend sur cette couche déjà funèbre, mais un rayon qui éclaire et qui réjouit ; tous s'agenouillent,

le soldat le premier, et nous, très émus, nous nous approchons, l'un après l'autre, en étendant les mains : *Benedicat te omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus! Amen!* Quelle scène touchante, et combien nous nous en souviendrons longtemps !

Il y a quatre journaux dans ce petit Plattsburgh : *the Morning Telegram*, *the Republican Weekly*, *the Plattsburgh Sentinel* et *the Northern Mail*. Le lendemain, le premier publiait cette nouvelle : « Les Révérends D. C... et L.V..., tous deux de Paris, sont dans notre ville les hôtes du révévend P. M... ; les révérends gentlemen sont sur le chemin de Boston, d'où, de là, ils partiront bientôt pour la France. » Ceci sous la rubrique *Churchnotes*, « choses d'Église, » après avoir donné des nouvelles de deux ou trois ministres presbytériens. Oh! bien décidément, nous allons concevoir quelque orgueil; nous sommes passés à l'état de célébrités...

Le diocèse d'Ogdensburgh a été érigé en 1872 par le pape Pie IX; il comprend la partie septentrionale de l'État de New-York ; l'évêque est M^gr^ Edgar L. Wadhams consacré le 5 mai 1872 : les deux curés de Plattsburgh sont vicaires généraux.

Population totale dans le diocèse : 296.138. — Catholiques : 63.000. — Églises avec pasteurs résidents : 55. — Églises sans pasteurs résidents : 42. — Stations où l'on célèbre la messe et où l'on enseigne le catéchisme : 58. — Chapelles : 9. — Prêtres séculiers : 53. — Religieux : 13. — Séminaristes : 5. — Communautés religieuses, hommes : 5. — Communautés religieuses, femmes : 11. — 15 écoles paroissiales fréquentées par 1.890 enfants, garçons et filles. — Religieuses engagées dans l'enseignement : 70. — Baptêmes en 1884 : 2.976. — Décès : 953. — Confirmations : 2.936. — Mariages : 549.

Lundi 7. — Navigation sur le lac Champlain, entre les Adirondacks aux pics bizarres et à l'aspect sauvage, d'un côté, et les montagnes boisées du Vermont, de l'autre ; deux lignes de chemins de fer sur les bords du lac : la *Delavare and Hudson C°* et le *Central Vermont*. A Ticonderoga, on quitte le lac pour prendre un petit tronçon de ligne ferrée qui vous amène à Baldwin, sur le lac George. On voit à Ticonderoga les ruines d'un fort qui sont précieusement conservées par les Américains ; ça donne l'illusion des bords du Rhin. Ce fort a l'air d'avoir trois ou quatre cents ans; il a été construit il y a cent cinquante ans, je suppose ; c'est encore un souvenir français, car nos compatriotes soutinrent là des luttes fameuses contre les Anglo-Américains. Le lac George, découvert, en 1645, par un missionnaire français, illustré par les combats de Montcalm contre les Anglais, long de cinq lieues, large de deux à quatre kilomètres, parsemé d'îles sur lesquelles on a élevé une foule d'hôtels et de maisons de plaisance, est bien gracieux. Mais ce n'est pas encore tout à fait le moment des villégiatures ; dans dix ou quinze jours seulement, la *fashion* envahira ces régions enchanteresses ; alors ce ne seront plus que pique-niques et parties de canotage ; on s'amusera à outrance sur la terre et sur l'eau, et les jeunes *boys* et les belles *misses* répéteront à l'envi :

> Il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde
> Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

A l'extrémité du lac George, nous remarquons le beau couvent de Sainte-Marié-du-Lac; il sert de résidence d'été aux PP. Paulistes. On nous dit aussi qu'il y a, non loin, un grand couvent de religieuses de Saint-Vincent de Paul, qui renferme jusqu'à neuf cents Sœurs ou novices.

Nous reprenons le chemin de fer à Caldwell et nous arrivons à Saratoga, je ne dirai pas rapidement : devant nous,

nous avons longtemps un train de marchandises qui va cahin-caha. A certain moment notre machine le pousse pour aller plus vite ; baste ! tout ceci n'est pas très régulier ; mais qu'est-ce que cela fait ? il faut bien qu'on s'entr'aide et qu'on se donne un coup de main. Aussi nous pourrions presque descendre du wagon et nous promener derrière notre train, les mains dans les poches. Je m'amuse à regarder les réclames le long de la voie ; on en a mis partout : sur les palissades, sur les rochers, sur les maisons, sur les arbres, sur les buissons, sur les piles d'un pont sous lequel nous passons. Rien d'aussi amusant : « Achetez les pilules de la pharmacie Mac Farland ! — Gardez-vous en bien ! Prenez celles de l'apothicaire Davis ; elles n'ont pas d'égales (1) ! »

— Saratoga ! que nous brûlons, bien malgré moi ; — mais mon compagnon est pressé ; — nous laissons à gauche l'embranchement qui va à Troy, et nous arrivons à Albany, vers huit heures du soir. Maintenant, mon ami C... veut aller à Boston ; je le laisse aller par le *Boston and Albany railroad*, sur lequel il va passer toute une nuit blanche, et, après lui avoir donné rendez-vous à New-York pour le surlendemain, je m'achemine vers *Brunswick hotel*, situé dans une grande rue tout proche.

Un grand vestibule, un *bar* à droite, un restaurant à gauche ; au fond du vestibule, tout tapissé d'affiches de théâtres et de chemins de fer, le bureau où se tient le *clerk*, chargé d'enregistrer votre nom et de vous procurer une chambre ; tout près de lui, une table où vous avez tout ce qu'il faut pour écrire, du papier et des enveloppes avec un entête représentant la maison.

(1) A New-York, Davis a fait mieux, il a utilisé les légendes de l'Armée du Salut ; c'est ainsi qu'au-dessous de : « *Prepare to meet thy God :* Prépare-toi à paraître devant ton Dieu, » il a écrit : « *And use Davis, etc. :* Et à avaler les pilules de Davis ! » C'est le dernier mot du genre.

Ma chambre au second : un lit immense, large et bas, une table de toilette spacieuse, un lustre à gaz à quatre becs, tapis partout, *rocking-chairs*, chaise longue, deux fenêtres à guillotine : je ne sais trop pourquoi je n'aperçois aucune lumière de la rue ; je vais à la fenêtre, et je constate qu'il y a bien deux cents fils télégraphiques, qui passent là à ma hauteur et forment devant la chambre et la façade de l'hôtel comme un épais rideau ; de jour, on n'y verra certainement pas.

Mercredi 9. — Hier, je me suis reposé, j'en avais grand besoin ; j'ai pourtant voulu jeter un coup d'œil sur la capitale de l'État de New-York.

Belle ville, très belle ville, commerçante surtout ; beaucoup de magasins de meubles, toujours exécutés dans le genre simple ou se rapprochant du style Henri II ; des boutiques pleines de fruits ; des bananes en quantité énorme ; — on dirait qu'on est à Rio-de-Janeiro ou tout au moins à la Nouvelle-Orléans. — La merveille d'Albany, c'est son Capitole, immense édifice Renaissance rappelant l'Hôtel de ville de Paris, mais pourtant moins grand, moins développé en largeur et non situé sur une de ces larges places qui font la beauté de la capitale française ; il contient les deux salles affectées au Sénat et à la Chambre des députés, très luxueusement ornées.

Albany, fondée en 1612, devenue capitale de l'État de New-York en 1798, a 40.000 habitants environ ; des rues larges, plantées d'arbres, bordées de riches maisons, et qui montent des rives de l'Hudson, sur un terrain accidenté, vers le Capitole et le parc Washington, — qu'il faut aussi voir, et où les *misses* et les *young men* se livrent en bons camarades à d'interminables parties de *cricket* ; — des églises partout. Sur l'Hudson, dans le port, de splen-

dides bateaux avec lesquels nous ferons bientôt connaissance ; ceux de *People's line*, qui font le service de nuit d'Albany à New-York ; ceux de l'*Hudson River Company*, qui font le service de jour : c'est cette ligne que je prendrai.

Beau *Post-Office*, employés obligeants : il en est autrement de ceux qui exercent leur sacerdoce bureaucratique à la gare du *Del and Hudson C°*. Moi, pauvre hère, je crois avoir le temps d'aller à Saratoga et de revenir pour le soir ; je demande donc un billet d'aller et retour pour cette localité. Après, je consulte l'horaire, et je vois qu'il me faut partir à quatre heures et seulement revenir à deux heures du matin : je prie alors humblement les employés de reprendre le ticket et de me rendre mes deux dollars ; ils sont inflexibles comme la justice. Ah ! baste ! allez donc redemander de l'argent versé dans une poche yankee !

Le soir, tout le monde est dans la rue ou au théâtre. Le grand passe-temps des citoyens d'Albany, c'est de se tenir sur le seuil des magasins fermés et sur le bord des trottoirs, et de regarder les passants ; un autre passe-temps est d'aller voir représenter les émouvantes péripéties de l'histoire de l'*Uncle Tom*. Brave oncle Tom ! j'eusse voulu voir cela afin de retrouver les attendrissements de mon enfance. Qui n'a lu le roman américain ? Moi, je l'ai bien lu dix fois, quand j'étais au collège...

Outre l'*Uncle Tom*, il y avait bien d'autres divertissements alléchants : lecteurs, que diriez-vous, par exemple, de cette famille éthiopienne qu'on vous montrera et qui a une peau de léopard ? Sa peau naturelle, comprenez bien ! on vous fera voir le père, le fils et deux filles ; c'est bien surprenant !

Après cela, des chiens et des chiennes en habits noirs et en robes à traînes qui dansent la polka, comme des *gentlemen* et des *ladies* ; si vous n'êtes pas satisfaits, vous

le serez certainement à l'exhibition de la dame électrique ou femme torpille, et Barnum a bien autre chose à sortir de son sac !

Il y a quatorze églises catholiques à Albany, sans compter les chapelles de couvents ; le diocèse du même nom, fondé en 1847, et dont le cardinal Mac Closkey fut le premier évêque, a pour chef, présentement, Mgr Francis Mac Neirny et possède cent quatre-vingt-quatre églises, trente chapelles, cent vingt et une stations de missions, cent quatre-vingt-treize prêtres, quarante-huit séminaristes qui étudient au séminaire provincial Saint-Joseph établi à Troy, huit académies, neuf écoles spéciales, onze asiles, trois hospices, quatre hôpitaux, six couvents de religieux et douze de religieuses.

— Embarquement le matin à bord du grand steamer *Albany*, qui m'emmène à New-York par l'Hudson ; les points d'arrêt sur le parcours sont : Hudson, Catskill, Rhinebeck, Po'Keepsie, Newburgh, West-Point, Nyack-Ferry, puis New-York, où l'on s'arrête, soit à la station de la 22e rue pour aller directement dans les quartiers élégants, soit à la station de Vestry-Street pour le bas de la ville. On part à 8 h. 30 ; on est à West-Point à 2 h. 50 ; on arrive à la 22e rue à 6 heures ; une demi-heure après, à la 2e station. On peut être à Brooklyn à 6 h. 20. *Time is money !*

Ces bateaux et ceux de Boston sont les plus beaux du monde : trois étages à galeries, une belle salle à manger, un splendide salon garni de sièges en velours de toutes les formes et disposés pour la plus grande commodité du public. « *Please keep feet off the furniture !* » lit-on sur une pancarte dans le salon ; oui ! ce serait vraiment dommage d'étendre ses pieds, à la mode américaine, sur ces élégants fauteuils !

Inexprimable joie ! bonheur délirant ! voici derechef

mon Allemand, le propriétaire du yacht. Je le fuis ; mais il me poursuit pour me saluer et me donner des explications que je ne lui demande pas et dont il me gratifie libéralement, avec cet air de léger dédain à mon sujet et au sujet de l'Amérique et des Américains, qui mériterait vraiment une paire de gifles : « Vous avez ici le grand pont tournant ; voilà à droite et à gauche de grandes constructions en planches qui sont des magasins à glace ; jusqu'à New-York il y en a une cinquantaine... Nous arrivons à West-Point. » Je le vois certes bien ! les montagnes de la rive se rapprochent de nous, le lit du fleuve devient moins large, l'eau plus rapide, et les bosquets de l'École militaire offrent, sur les hautes falaises, un joli coup d'œil. En bas, des batteries de canon qui commandent le fleuve ; dans les massifs, sur les rochers, les cadets assis ou debout qui nous saluent ; au-dessus des arbres, le pavillon américain qui flotte au vent.

Quand nous arrivons au pied du débarcadère, parmi les passagers qui montent à bord, j'ai le plaisir d'apercevoir Ch..., qui a eu le temps, depuis Boston, de venir me rejoindre ici. Quelle chance ! Je vais échapper au Teuton ; mais avant de me quitter, il a encore le toupet de me donner un dernier renseignement : « Vous savez, il n'y a qu'un hôtel à New-York où vous pourrez loger : c'est *Hoffman house*. Moi, je connais Delmonico ; il me cède une chambre chez lui. » — Mais va-t'en donc, monstre !

En arrivant à New-York, pluie battante. Comme l'*Imperial City* est laide quand il pleut ! comme les rues sont détestables ! et pas de portefaix, ni de commissionnaires, ni d'*express-man*, ni personne pour porter la lourde valise. Nous finissons par trouver un pauvre diable qui s'en charge, mais ce n'est pas sans peine.

Jeudi 10. — Tout exprès pour ne point suivre les conseils de l'Allemand, propriétaire du yacht, et aussi un peu parce qu'il pleut et que je suis las, je me suis décidé très facilement à m'installer à *Astor house,* que je connaissais déjà un peu. Ch..., lui, a été logé à Brooklyn, au presbytère de Saint-Patrick.

Au bureau de l'hôtel, où trônent trois clerks très distingués, en arrivant, on me donne le numéro de ma chambre : 202, *two hundred two ;* et l'on confie ma valise à un négrillon qui est là, sans plus s'occuper de moi ; chacun se débrouille comme il peut. Ch..., qui s'y connaît très bien, me conduit à l'ascenseur ; en deux secondes, nous sommes hissés jusqu'au cinquième, presque à la porte de ma cellule. Le négrillon y arrive en même temps ; il s'est insinué dans un réduit qui se trouve sous le *saloon* de l'ascenseur et qui est réservé aux domestiques. Ma chambre est très convenable : c'est la reproduction de celle que j'avais à Albany ; j'ai, en plus, devant la fenêtre, l'espace et la lumière, un grand jardin et une belle église. Sous mes yeux, les bureaux de la *Tribune* et du *New-York Herald ;* à gauche, Broadway et le flot des passants qui ressemble à une mer houleuse ; une ligne de tramways qui s'arrête juste en bas, sous moi ; à droite, un *elevated railroad.*

Jusqu'ici, je n'avais guère vu d'*Astor house* que le *bar* et le *coat-room ;* en descendant, je trouve successivement à ma disposition :

Le fumoir et le salon de lecture pour les journaux ;

La salle du déjeuner ;

Le *dining-room,* pour les repas plus complets ;

Le *boot-room,* où l'on monte sur un immense fauteuil et où l'on se fait cirer les souliers, moyennant 50 centimes. (Dans la rue, même prix. Des gamins courent incessamment après vous en criant : *Shine ! shine !*)

Le *wash-room* ou salon de toilette et de coiffure ;

Le *writing-room*, ou salon pour la correspondance. — Vous y avez le papier à lettres et les enveloppes gratis ;

Le *ladies-room*, où les dames peuvent recevoir leurs familles et leurs amis ;

La rotonde ou *bar*, que nous avons vue ;

La *library* ou bibliothèque ;

L'office du télégraphe ;

L'office des tickets de chemin de fer, etc., etc.

— Dans l'après-midi, je fais plusieurs visites. Je cherche inutilement à trouver une dame à qui je suis recommandé dans la 11e rue. Ce n'est pas si commode qu'on le dit de tomber juste sur une adresse. Les rues sont coupées par Broadway ; il y a la partie est et la partie ouest ; on peut se tromper parfaitement avec la meilleure volonté du monde. Je sacrifie un banquier, que j'ai pourtant bien accueilli et reçu à Paris, et je me dirige vers la 24e rue ouest, 120, entre la 6e et la 7e avenue, où je veux voir la mission française et le T. R. P. A. Aigueperse, de la Société des Prêtres de la Miséricorde, qui la dirige. Il est assistant du supérieur général (1) ; jeune encore, de quarante à quarante-cinq ans, la figure éminemment sympathique. Je suis accueilli avec une rondeur et une cordialité toutes françaises. Mon Dieu ! qu'il fait bon rencontrer de pareils hommes ! Ils ne se doutent pas du soulagement qu'ils apportent au pauvre voyageur fatigué, du plaisir qu'ils lui procurent et du sentiment profond de reconnaissance qu'ils excitent !

Le P. Aigueperse me fait visiter la jolie résidence de la Miséricorde, les deux écoles de garçons et de filles ; mais, en ce moment, les élèves sont absents. Je remarque ici

(1) Le T. R. P. Aigueperse a été nommé supérieur général de sa congrégation en août 1887.

ce que j'avais déjà observé à Brunswick hôtel, à Albany : les précautions minutieuses prises contre les incendies ; à l'extérieur, les grandes échelles en fer fixes, qui permettent de monter et de descendre rapidement le long de la maison ; à l'intérieur, dans les corridors et sur les paliers, les bouteilles remplies de liquides extincteurs, que l'on projette sur le foyer en cas d'accident.

Je dois rester à dîner avec la petite communauté, et je fais connaissance avec le P. Septier, curé de la paroisse française de Saint-Vincent de Paul, une belle figure, un prêtre distingué, et le P. Humbert, l'économe de la maison, qui à la plus grande bienveillance joint une autre qualité que je prise beaucoup : il est Lorrain, comme moi, et nous pouvons parler du pauvre et cher pays !

Excessivement remarquable, le jardin de la résidence des Pères ! On sait qu'à New-York, il n'y a guère en fait de jardins que le parc central ; la mission française, elle, a son parc particulier. En sortant de table, le charmant supérieur de la Miséricorde me demande si je veux faire un tour de promenade dans le jardin de la communauté ; j'accepte joyeusement, et aussitôt on me prie de monter au premier, puis au second, puis au troisième. Dans mon ébahissement, je hasarde une question. — « Montez toujours ! » — Enfin, nous arrivons à une échelle dans un grenier. — « Montez encore ! » Le haut de l'échelle aboutissait à une terrasse qui couronnait la maison et d'où l'on avait une vue superbe sur les cheminées et les toits voisins. Dans cette moderne Babylone qui s'appelle New-York, on trouve donc les jardins suspendus qu'on trouvait dans l'antique capitale de l'Assyrie ; six lauriers-roses en caisse peuvent parfaitement donner là l'illusion d'un parc et pendant les atroces chaleurs qu'il fait la nuit, on couche tout simplement ici, sous le ciel !

Le soir, en revenant à mon hôtel, je passe à *Madison square*, éclairé par une lampe électrique à six globes lumineux, attachés à une grande hauteur. Une guirlande humaine, composée de vestons et de jupes roses ou blanches, couvre les bancs du square. Tous ces gens-là, assis les uns près des autres, causent fort tranquillement. S'il y a *flirtation*, cela me paraît bien innocent. De même à *Union square*, un peu plus bas.

Un incendie a éclaté quelque part; voici les pompes et les pompiers qui passent avec grand fracas. Je m'aventure un instant dans les 17e, 18e et 19e rues. Tout le monde est dehors, se promenant, prenant le frais. Il n'y a pas de jardins ni de parcs privés à New-York; aussi les servantes irlandaises viennent respirer un peu d'air à la grille, devant les sous-sols. Les maîtres eux-mêmes sortent sans vergogne, et l'on aperçoit, en haut des escaliers de ces aristocratiques demeures bordant la rue, des messieurs en habit qui fument et des dames en robe claire qui s'éventent en causant. Nous ne sommes plus à Paris, on le voit; causer devant la porte, chez nous, est réservé aux concierges.

CHAPITRE VII

DE BROOKLYN A PHILADELPHIE

A Brooklyn. — La chambre du vicaire de Saint-Patrick. — Faits américains. — Le diocèse de Brooklyn et ses institutions charitables. — Arrivée à Philadelphie. — *Great Victory Gettysburg !* — Messe pontificale à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul de la 18e rue. — Le diocèse de Philadelphie. — Les 623 églises de la ville. — Statistique générale des diocèses des États-Unis et mouvement catholique. — La proclamation du président Grover Cleveland pour le *Thanksgiving day*. — Principales sectes protestantes en Amérique. — Le P. Hecker des Paulistes. — Dans *Fairmount Park*. — *Temperance Societies* et amateurs de wiskey. — La vigne en Amérique.

Vendredi 11. — « Vous viendrez me trouver à Brooklyn, m'avait dit Ch..., et voici la route à suivre : en sortant d'Astor house, prendre *Fulton street* qui vous amène au *Fulton-ferry* ; le *ferry* vous fait débarquer à Brooklyn, dans *Fulton street* toujours. Là, prendre le *car* de *Myrtle avenue*. Ne descendre qu'à la première station de l'*elevated* que vous rencontrerez dans cette avenue ; là, demander *Willougby avenue* 285, et *Saint-Patrick's church*. »

Malgré ces indications limpides et tous ces moyens rapides de locomotion, je trouve la route horriblement longue ; aussi je descends, avant de rencontrer l'*elevated*, devant un des deux splendides parcs de la ville et je me perds. Ce n'est qu'à force de demander mon chemin à des gens fort complaisants que j'arrive enfin. Çà et là de beaux hôtels ou des habitations ouvrières ; dans Willougby avenue, à gauche, un grand couvent de Sœurs de la Mercy ; puis le presbytère et l'église. Je sonne au presbytère et suis reçu par mon ami et un des vicaires, le R.

P. Jas. T..., à qui, du reste, j'étais recommandé de Paris.

La chambre du vicaire : tapis partout, suivant la mode américaine, jour tamisé qui passe à travers les petites lamelles des persiennes, large lit, *rocking-chairs* en osier, cheminée tendue en velours bleu, bonnes gravures allemandes, bibliothèque en trois ou quatre langues. Chose curieuse ! ailleurs j'avais vu dans une bibliothèque ecclésiastique beaucoup de sermonnaires protestants mêlés aux livres orthodoxes ; j'avais lu des titres comme ceux-ci :

Sermons of the Jesuits, 2 volumes.
Sermons of Fred. Farrar, 4 volumes.
Sermons of Wiseman, 2 volumes.
Sermons of Meynell, 1 volume.
Sermons of Robertson, 3 volumes.
Sermons of Kingsbey, 7 ou 8 volumes.
Sermons of Dean Stanley, 5 ou 6 volumes.
On some influence of christianity upon national character Church, 1 volume.
The Gospel and modern life. Davies, 1 volume.
The Gospel of saint John. Maurice, 1 volume.
Sermons preached in the Chapel of Temple Rugby, 1 volume.
Sermons by Trench, 1 volume.

Le plus recommandé est Kingsbey. On trouve tout cela chez Burns and Oates, 28, Orchard street, à Londres. Ce sont des discours de morale ; ôtez les quelques erreurs dogmatiques qui s'y glissent, vous avez un excellent et un éloquent sermon. Que Satan se tienne bien ! Après Constantin, on lui enlevait ses temples pour en faire des basiliques et des églises ; on pourrait bien lui enlever ses beaux sermons et, en les purifiant, les donner dans la chaire catholique...

Comme apéritif, le P. T... nous distribue un grand verre de wiskey brûlant, et nous voilà partis pour la salle à manger, où il nous présente à son frère, le Rév. Thos. T..., curé de Saint-Patrick, un homme de belle et haute mine,

et à ses collègues, les PP. Mac G... et Mac C... Tous ces messieurs sont en redingote noire ; le curé, seul, porte la soutane et la barrette. On ne parle qu'anglais à table. Nous nous en tirons le mieux que nous pouvons, et, pour nous récompenser de nos efforts, on nous fait goûter à une soupe aux *clams*, qui a bien la plus étrange saveur qu'on puisse rêver. Heureusement, un excellent poisson, pêché dans l'East River, vient corriger l'effet déplorable de ce potage. Hum ! La salle à manger est pourtant bien confortable ; il y a des vins de France, et les convives sont fort aimables; mais je me souviendrai longtemps de la soupe aux coquillages de Saint-Patrick !

Après le déjeuner, on va à l'église dire les grâces. Elle serait bien, cette église, si, comme on me le dit, les braves Irlandais de Brooklyn s'étaient moins pressés. Ils veulent avoir une église vite et vite ; on construit rapidement et défectueusement. Le transept n'existe pas : il est simulé : l'effet est heureusement corrigé par de beaux vitraux. Je demande ce que c'est que ce chemin de fer qui court le long de la table de communion : il sert à rouler sans bruit la chaire à prêcher, jusque devant l'autel, afin que l'orateur puisse avoir son auditoire bien en face de lui. La moitié des confessionnaux sont à la sacristie.

« L'avenir de l'Église est ici, me dit le P. T..., de retour dans sa chambre. Nous sommes un clergé de mœurs sévères. On doit être rentré à dix heures au presbytère ; si l'on n'est pas rentré, on trouve la porte impitoyablement close, et l'on couche où l'on peut. Nous recevons les visites des femmes dans le *ladies-room*, devant tout le monde...

«... Une seule chose est défectueuse dans notre pays de liberté : le système des écoles. Comme je vous le ferai voir, nous avons des écoles magnifiques, que nous entre-

tenons à grands frais avec les cotisations des fidèles ; eh bien ! nous sommes obligés quand même de payer la taxe des écoles publiques ; ce qui est une criante injustice !

«... Nos paroissiens nous adorent et nous donnent tout ce que nous voulons. Si l'un de nous s'en va en Europe, sans même qu'il le demande, une liste de souscription est dressée, et on lui apporte en quelques jours 10 ou 12.000 francs, de quoi le mettre plus qu'à l'aise pour son voyage...

«... Il y a une bien grande différence entre votre caractère et le nôtre. Chez vous, un homme est quelque chose à cause de sa famille et de son éducation ; ici, il n'en va pas de même. On veut prendre la mesure d'un homme ; on lui adresse deux questions : 1° Combien avez-vous de dollars ? — 2° Qu'avez-vous fait ?...

«... Voyez nos journaux, comme ils sont bien informés : voici un numéro du *Herald* avec le compte rendu de la séance d'hier de votre Chambre des députés. Le compte rendu, adressé télégraphiquement, est très long, et l'on y relate une foule d'incidents, comme vous pouvez le voir : l'attitude de M. Floquet, le président, au fauteuil ; la physionomie du nonce dans la tribune diplomatique ; il ressemble à Napoléon Ier... Lisez le discours virulent de M. Madier de Montjau, pour l'expulsion des princes d'Orléans...

« — Hélas ! non ; excusez-moi, j'ai le temps de retrouver là-bas, chez moi, toutes ces choses si intéressantes et si récréatives qui embellissent notre existence quotidienne, à nous autres Français. » Ainsi répondis-je, mais en admirant intérieurement cette prodigieuse activité américaine qui permet de vivre à New-York et à Brooklyn, et d'assister à tout ce qui se passe à Paris dans le même moment. C'est le don d'ubiquité.

En sortant, le P. Jas. T... me fait admirer chez son

frère un bahut-lit-bibliothèque; c'est un meuble qui peut servir à tous ces usages ; c'est vraiment original. Je m'en vais content et promets de revenir. Pour le retour, je suis bien renseigné; aussi, je prends, à *Myrtle avenue*, l'*elevated railroad* de Brooklyn, qui s'arrête à cinq stations : Washington street, Cumberland street, Navy street, Bridge street, et encore une autre Washington street. J'arrive ainsi rapidement au pont suspendu, où je change de train pour le passer, et suis ainsi en quelques minutes déposé devant l'Hôtel de ville de New-York. Je reconnais une fois de plus que les omnibus et les tramways ont fait leur temps ; entendez-vous, Parisiens ?

Je regrette de n'avoir pu visiter le grand cimetière de Brooklyn et la nouvelle cathédrale, mais je possède des renseignements précis sur le vaste diocèse qui est aux portes de New-York et comprend l'île de Long-Island, tout simplement. Il a été fondé en 1853 ; l'évêque actuel, qui est le premier depuis l'érection, se nomme John Loughlin (1). Il n'y a que 47 églises paroissiales dans la ville même. 47 paroisses dans une ville d'un million d'habitants qui n'est, après tout, qu'un faubourg new-yorkais ! 11 de ces paroisses sont allemandes, administrées par des prêtres allemands ; 1 église française, 1 italienne, 1 polonaise, 164 prêtres pour tout le diocèse, 95 églises, 29 chapelles et stations, 1 séminaire théologique, 2 collèges, 15 académies pour jeunes filles, 2 écoles industrielles, 45 écoles paroissiales (nous reviendrons sur les écoles de Saint-Patrick que je dois visiter plus tard), 8 asiles, 4 hôpitaux, 4 hospices.

L'Église s'est montrée bonne mère à Brooklyn plus encore que partout ailleurs, et, dans cette grande agglo-

(1) Monseigneur Loughlin est mort en 1891, à 80 ans.

mération ouvrière, les œuvres d'assistance publique religieuse sont nombreuses. On peut énumérer ici :

L'asile Saint-Jean pour les orphelins (garçons), dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph (27 religieuses) ; 690 enfants, dont 100 reçoivent l'instruction dans un *Kindergarten*, jardin pour les enfants, ou école maternelle.

L'asile Saint-Joseph, pour les orphelines : 26 Sœurs de Charité ; 586 enfants.

L'orphelinat de la paroisse de la Trinité, dirigé par les Sœurs de Saint-Dominique : 100 enfants.

L'asile Saint-Paul, pour les orphelines, dirigé par les Sœurs de Charité.

L'asile Saint-François d'Assise, dirigé par les Sœurs de la Merci : 380 orphelines.

L'asile Saint-Joseph, — des orphelins allemands, — dirigé par les Sœurs de Saint-Dominique : 35 enfants.

L'asile Saint-Léonard, dirigé par les Sœurs de Saint-Dominique : 73 enfants.

L'asile Saint-Fidèle, dirigé par les religieuses de la même congrégation : 50 enfants.

L'hôpital et le dispensaire Sainte-Catherine, dirigé par les Sœurs de Saint-Dominique. 1.853 malades ont été traités dans cet hôpital dans le courant de l'année 1885, et 9.500 indigents y ont reçu des médicaments.

La maison Saint-Malachie, pour les enfants délaissés, dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph (174 enfants, 14 religieuses).

L'hôpital et le dispensaire Sainte-Marie, pour les femmes, dirigés par les Sœurs de Charité. 3.250 malades y ont été traités ou ont reçu des médicaments pendant l'année 1885.

La crèche (*nursery*) Sainte-Marie, dirigée par les Sœurs

de Charité. 170 enfants, âgés de deux à six ans, y ont été soignés en 1885.

L'hôpital Saint-Pierre, dirigé par les Sœurs des pauvres de Saint-François : 1.362 malades traités, 4.498 secourus.

La maison d'invalides, attachée à cet hôpital Saint-Pierre.

L'hôpital général Sainte-Marie : 9 Sœurs de Charité; malades secourus, 570 ; à demeure, 105.

La maison du Bon-Pasteur, dirigée par les religieuses de Notre-Dame du Bon-Pasteur : 51 religieuses, 180 repenties, 75 enfants.

La maison des vieillards des Petites-Sœurs des pauvres, où réside la Mère provinciale de toutes les maisons de la même congrégation aux États-Unis : 16 Petites-Sœurs, 260 vieillards.

Une deuxième maison de Petites-Sœurs dans le midi de la ville : 11 religieuses, 125 vieillards.

Dix-neuf conférences de Saint-Vincent de Paul fonctionnent dans le diocèse et viennent en aide au clergé et aux religieuses.

Samedi 12. — Hier, dîné chez les Pères de la Miséricorde, et aujourd'hui invité de nouveau à déjeuner là, avec Ch... La bonté de ces excellents religieux est inépuisable. Pour nous rendre chez eux, nous avons pris un *car*, devant Astor house, et nous avons mis environ une heure; nous serions arrivés avec le chemin de fer aérien en moitié moins de temps. C'est fini ! je ne prendrai plus de *cars*. Les vins de France coulent pour souhaiter bon voyage à Ch..., qui part à deux heures, par un bateau de l'*Inman-Line*, pour Liverpool et Paris. Je le conduis au *wharf*, et ça me fait de la peine de le voir s'installer sur

un aussi pauvre bâtiment, petit, encombré et pas très propre. Vivent les transatlantiques! Je vois la *Normandie* qui descend l'Hudson, s'en allant aussi vers l'Europe et la France, et je la salue. A la bonne heure! voilà un bateau! Je regrette de quitter un bon compagnon, à qui j'en voudrai pourtant toujours un peu de m'avoir fait manquer Québec et Saratoga!

... Il est parti... Je reviens à *Astor house*, je solde ma note et je m'en vais, une simple sacoche à la main, prendre le train de Philadelphie, au *Pennsylvania railroad Depot*, à Jersey-City, en traversant l'Hudson, sur le *ferry* de Courtland street.

J'ai mon ticket, aller et retour: coût, 10 dollars, pris à l'*office* de mon hôtel; rien de plus commode, rien d'aussi bon marché, car, avec ce petit bout de papier, je vais à Philadelphie, puis à Baltimore, puis à Washington, et je reviens: très charmante excursion. Parti à quatre heures trente du soir, j'étais à Philadelphie à six heures quarante-sept; on ne s'était même pas arrêté à Trenton. Il y avait du monde plein les wagons; négociants endimanchés, emmenant des régiments d'enfants en congé pour deux ou trois jours, car nous sommes à la veille de la Pentecôte, et tout le monde semble comprendre que c'est une joyeuse fête!

Dimanche 13.— Deux beaux monuments entrevus hier en arrivant et revus aujourd'hui: la gare du Pennsylvania railroad, une puissante compagnie, du reste, et l'hôtel Lafayette, où je suis venu m'installer comme un boyard. L'hôtel Lafayette a bien huit étages, — ce dont je me soucie peu; — ils m'ont mis, je crois, au cinquième; mais j'y accède en deux secondes par l'ascenseur. Ce vaste caravansérail est situé dans *Broad* et *Chestnut streets*,

c'est-à-dire dans le plus bel endroit de la ville, tout près de la gare : il a trois cents chambres, dont cent cinquante sont munies de salles de bains.

Après avoir fait une toilette sommaire, hier soir, j'étais déjà sur le trottoir tournant autour de l'Hôtel de ville. Des lampes électriques inondent de lumière un coin de la place ; je me dirige de ce côté, et je lis sur un mur, en lettres gigantesques : *Great victory, Gettysburg, 3 july 1863 !!! the most desperately fought Battle !!! Battle of Gettysburg by the celebrated French artist, Paul Philippoteaux !!!* Mais c'est très bien, cela ! Cette journée de la guerre de Sécession a servi à quelque chose : 1° à mettre sur le pavé tous les nègres que je croise à tout instant ; 2° à enrichir le directeur de ce panorama. Le moyen de ne pas entrer au panorama de la bataille de Gettysburgh, peint par le célèbre artiste français P. Philippoteaux ! Aussi, j'y vais de mon demi-dollar et j'entre. Celui-ci ressemble à tous les autres ; pourtant il se dégage une impression pénible de la vue de ces furieuses mêlées : les malheureux se battaient avec acharnement, et ils étaient tous Américains, frères, enfants du même pays. Oh ! la vilaine bête que l'homme, parfois !...

C'est dimanche, saint jour de la Pentecôte. Irai-je à la grand'messe à la cathédrale, 18e rue, ou à Saint-Pierre, *Girard avenue*, ou à Sainte-Thérèse, dans *Broad et Catherine streets ?* Je n'ai que l'embarras du choix, les églises ne manquent pas : nous dirons combien il y en a, tout à l'heure. Finalement, je traverse de nouveau la place de l'Hôtel de ville, où courent des *cars* sans chevaux, à traction électrique. Que de nègres ! que de nègres ! hommes et femmes, garçons, petites filles, nègres de toutes les couleurs, allant du blanc jaunâtre au pur ébène ; nègres richement habillés, nègres en loques ; je me crois en Afri-

que ou dans le Sud-Américain, et pour conserver absolument la couleur locale, j'achète deux ou trois bananes à un étalage qui en regorge, et je déjeune en plein air; jamais je n'ai si bien déjeuné! Je vais me perdre derrière Girard college et ses grands murs; je tombe sur la Faculté de médecine des femmes *(sic)*, spécialement et uniquement affectée aux femmes, et sur la clinique qui y est annexée, toujours exclusivement à l'usage des docteurs du sexe. Quelle ville, grand Dieu! que celle qui trouve moyen de fonder de pareilles institutions et de les faire vivre et prospérer! Je suis ahuri, fatigué, ébloui par la grandeur des monuments et l'immensité de la longueur des rues et des avenues; cela ne finit pas, littéralement, et l'on marche, on marche sans cesse.

Tout à coup, au moment où je vais me réfugier dans un des nombreux tramways qui passent, n'importe lequel, je vois venir à moi, dans le sens inverse, une foule nombreuse; je vais toujours, et je m'aperçois qu'elle sort d'une vaste église romane où j'entre: c'est la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul de la 18e rue; ces gens sortent de la messe de neuf heures. Il est neuf heures et demie; on va commencer la grand'messe pontificale, et la grande église se remplit de nouveau entièrement.

Je restai, et depuis le *pew* ou banc fermé où je m'étais placé, je vis bientôt s'avancer l'archevêque de Philadelphie, le Très-Révérend Patrick John Ryan, qu'on a surnommé le Monsabré de l'Amérique; c'est un bel homme, bien carré d'allures, peut-être un peu brusque dans ses mouvements, à la figure noble et distinguée; il me parut ressembler au cardinal Borromeo que j'avais vu autrefois à Saint-Pierre de Rome. Le clergé était rare dans le chœur; on reconnaît un pays nouveau et une jeune église, quoique celle-ci date de 1808; mais les nombreux clergés et les pom-

peux chapitres qui entourent les évêques comme une couronne vivante n'appartiennent qu'à notre vieille Europe. Les enfants de chœur étaient pieux et les cérémonies bien faites. Après l'évangile, le prêtre qui assistait l'archevêque à l'autel quitta la chape, et, après que le pontife lui eut passé l'étole au cou et donné la bénédiction, il monta en chaire, en surplis de dentelle, et fit un long sermon. Dans cette grande cathédrale, à la haute coupole italienne, regorgeant de monde, on eût entendu voler une mouche, tant le peuple était attaché aux lèvres de l'orateur: je fus profondément édifié. A l'élévation, l'autel apparut, en un clin d'œil, entouré de buissons ardents, où flambaient des langues de gaz allumé. Ce fut le sacristain qui quêta, et les pièces d'argent tombèrent dans sa bourse; dans tous les *pews* on avait répandu à profusion de petits billets indiquant que la collecte était destinée aux écoles paroissiales: *The collection at all the masses and Vespers on this Sunday will be done at the expenses of the parochial-schools.*

On sent une large vie chrétienne circulant dans les veines de ce peuple; du reste, la population catholique totale s'élève, dans tout le diocèse, à 300.000 âmes. Pour ces 300.000 catholiques, il y a 132 églises, 10 autres en cours d'érection, 58 chapelles, 280 prêtres, 97 étudiants au séminaire Saint-Charles Borromée, 4 séminaristes au Collège américain de Rome, 6 collèges ecclésiastiques, 58 Frères des Écoles chrétiennes ou Frères Franciscains, 1.053 religieuses, 26 académies pour 2.408 jeunes personnes, 61 écoles paroissiales fréquentées par 20.000 enfants, 7 asiles avec 1.132 orphelins, 9 hôpitaux ou hospices, 26 Conférences de Saint-Vincent de Paul. Durant l'année 1884-1885, 18 séminaristes ont été ordonnés pour Philadelphie; voilà un diocèse qui se recrute de prêtres

dans son propre sein; chose rare encore aux États-Unis.

Pour avoir une idée complète du mouvement religieux général dans l'Amérique du Nord et particulièrement comprendre bien Philadelphie, il sera utile aussi de parcourir la statistique suivante. Je dirais que dans cette ville j'ai compté plus de 600 églises, qu'on pourrait me taxer d'exagération: on en jugera par ce tableau copié dans le *Strangers Guide to the city of Philadelphia*. Il commence par énumérer les 15 théâtres, les 42 banques, les 7 compagnies d'assurance, les 25 bibliothèques publiques ou de sociétés comme l'Association Franklin, l'Association des amis, la Société homœopathique, etc., puis il arrive aux différentes congrégations religieuses:

Église des Frères de l'Avent (*Advent christian church*) : 3. — Baptistes : 77 (dont 6 pour les *coloreds* ou noirs). — Baptistes réformés : 1. — Baptistes libres : 1. — Chrétiens de la Bible : 1. — Frères du Christ (unis) : 3. — Enfants de Sion : 1. — Frères du Christ (*Christiadelphians*) : 1. — Chrétiens indépendants : 3. — Église des Frères (*Dunkards*) : 3. — Église de Dieu : 2. — Congrégationalistes : 1. — Congrégationalistes indépendants : 1. — Disciples du Christ : 4. — Association évangélique : 8. — Évangélistes réformés : 1. — Libre Évangile : 1. — Presbytériens indépendants : 1. — Amis (orthodoxes) : 5. — Amis primitifs : 1. — Amis : 11. — Juifs : 10. — Saints du dernier jour ou Mormons (branche antipolygame) : 1. — Luthériens (*English, general council*) : 11. — Allemands (*general council*) : 11. — Suédois (*Augustana synod*) : 2. — Allemands (*Missouri synode*) : 1. — Anglais (*general synod*) : 6. — Luthériens indépendants : 1. — Mennonites : 2. — Méthodistes : 9. — Méthodistes indépendants : 4. — Église méthodiste épiscopale : 104 (dont 4 pour les noirs). — Église méthodiste épiscopale

(Sion africain) : 3. — Libres méthodistes : 2. — Église morave : 5. — Église de la nouvelle Jérusalem (*Swedenborgian*) : 3. — Presbytériens : 88. — Église réformée en Amérique : 5. — Église réformée aux États-Unis : 15. — Presbytériens réformés (synode général) : 8. — Presbytériens réformés (*synod*) : 3. — Presbytériens réformés (*original*) : 1. — Presbytériens unis : 11. — Épiscopaliens : 98. — Protestants évangéliques : 1. — Épiscopaliens réformés : 9. — *Catholiques romains :* 47. — Associations spirituelles : 6. — Missions sans dénominations : 15. — Frères unis dans le Christ : 5. — Unitariens : 3. — Universalistes : 2. — 78 cimetières, dont 10 catholiques. — 43 hôpitaux. — 43 dispensaires et asiles.

Il y aurait donc 623 églises à Philadelphie !

— Quelques réflexions sur la situation religieuse aux États-Unis. Si nous consultons l'histoire des États-Unis, nous y voyons que les lords Baltimore fondent le Maryland, — le pays de Marie, quel beau nom ! — et y offrent un refuge aux catholiques anglais persécutés dans leur pays en 1634; voilà l'origine du catholicisme aux États-Unis. Les puritains renversent le gouvernement des Baltimore ; mais au moment de l'Indépendance, lors de la lutte contre l'Angleterre, les catholiques français, qui offrent leur concours aux Américains, et les Canadiens, exilés et dispersés, ravivent le mouvement catholique. En 1790, M^gr^ John Carroll, d'une illustre famille du Maryland, est sacré premier évêque, le 15 août; c'est l'Église constituée. Ici, la France intervient encore : les prêtres exilés fuient leur malheureuse patrie ; les Sulpiciens offrent leurs services à l'éminent évêque, qui s'empresse de les accueillir. Au commencement du siècle, il n'y a qu'un évêque, 1 diocèse, 50 prêtres, et 90.000 fidèles; et maintenant !

Maintenant, ils sont légion ; en 1870, ils forment pres-

que le cinquième de la population totale ; en 1875, ils sont 8.000.000 sur 40.000.000 d'habitants, et l'on compte 4.000.000 ou 5.000.000 d'Irlandais devenus Américains. En 1900, les catholiques seront le tiers. Merveilleuse extension de l'Église! Le tableau de sa hiérarchie dans le pays est beau à voir (1).

— D'abord la province de Baltimore qui comprend les États de Maryland, Delaware, Virginie, Virginie occidentale, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie et Floride.

7 diocèses et 1 vicariat apostolique : les diocèses de Baltimore (Maryland), Charleston (Caroline du Sud), Richmond (Virginie), Savannah (Géorgie), Saint-Augustin (Floride), Wheeling (Virginie occidentale), Wilmington (Delaware), le vicariat de la Caroline du Nord.

— La province de Boston comprenant les États de la Nouvelle-Angleterre.

7 diocèses : ceux de Boston (Massachusetts), Burlington (Vermont), Hartford (Connecticut), Manchester (New-Hampshire), Portland (Maine), Providence (Rhode Island), Springfield (Massachusetts).

— La province de Chicago comprenant l'État de l'Illinois.

3 diocèses : ceux de Chicago, Alton et Peoria.

— La province de Cincinnati comprenant les États de Ohio, Indiana, Michigan inférieur, Kentucky et Tennessee.

10 diocèses : ceux de Cincinnati (Ohio), Cleveland (Ohio), Columbus (Ohio), Covington (Kentucky), Détroit (Michigan), Fort-Wayne (Indiana), Grands Rapids (Michigan),

(1) Le *Sadlier's catholic directory* de 1891 accuse 10 millions de catholiques ; d'aucuns pensent qu'il y en a 18 millions actuellement sur 62 millions d'habitants.

Louisville (Kentucky), Nashville (Tennessee), Vincennes (Indiana).

— La province de Milwaukee comprenant les États de Wisconsin, de Minnesota, Michigan septentrional et le territoire de Dakota.

5 diocèses et 2 vicariats apostoliques : les diocèses de Milwaukee (Wisconsin), Green Bay (Wisconsin), La Crosse (Wisconsin), Marquette et Saut-Sainte-Marie (Michigan), Saint-Paul (1) (Minnesota) ; les vicariats du Minnesota septentrional et du Dakota.

— La province de la Nouvelle-Orléans comprenant les États de la Louisiane, Alabama, Mississipi, Texas et Arkansas.

7 diocèses, 1 vicariat et une préfecture apostolique : les diocèses de la Nouvelle-Orléans (Louisiane), Galveston (Texas), Little-Rock (Arkansas), Mobile (Alabama), Natchez (Mississipi), Natchitoches (Louisiane), San-Antonio (Texas), le vicariat de Brownsville au Texas et la préfecture apostolique du territoire indien.

— La province de New-York comprenant les États de New-York et New-Jersey.

8 diocèses : New-York, Albany (N.-Y.), Brooklyn (N.-Y.), Buffalo (N.-Y.), Newark (New-Jersey), Ogdensburg (N.-Y.), Rochester (N.-Y.), Trenton (New-Jersey).

— La province d'Orégon comprenant l'Orégon, le territoire de Washington, l'Idaho, l'île de Vancouver et le Montana.

4 diocèses et 1 vicariat apostolique : les diocèses d'Orégon, Helena (Montana), Nesqualy (territoire de Washington), île de Vancouver, le vicariat apostolique d'Idaho.

(1) Saint-Paul est maintenant un archevêché.

— La province de Philadelphie comprenant l'État de Pennsylvanie.

6 diocèses : Philadelphie, Alleghany, Érié, Harrisburg, Pittsburgh et Scranton.

— La province de Saint-Louis comprenant les États de Missouri, Kansas, Nebraska et Iowa.

6 diocèses : Saint-Louis (Missouri), Davenport (Iowa), Dubuque (Iowa), Kansas City et Saint-Joseph (Missouri), Leavenworth (Kansas) et Omaha (Nebraska).

— La province de San-Francisco comprenant la Californie, le Nevada et tous les territoires à l'est du Rio Colorado.

3 diocèses : San-Francisco (Californie), Grass Valley, Los Angeles et Monterey (Californie).

— La province de Santa-Fé, comprenant le Nouveau-Mexique, le Colorado et l'Arizona.

1 diocèse et 2 vicariats apostoliques : le diocèse de Santa-Fé (Nouveau-Mexique) et les vicariats de l'Arizona et du Colorado.

En tout : 67 diocèses, 7 vicariats apostoliques, une préfecture apostolique, soit 75 centres catholiques unis strictement au Pontife romain. Il n'y a que des ultramontains en Amérique, et Grégoire XVI, déjà, pouvait dire : « Je ne suis pape nulle part comme aux États-Unis ; » de là, la tendresse du Pape pour cette jeune Église qui lui donne tant de consolations, sa Fille cadette qu'il aime et à laquelle il a voulu tout récemment encore témoigner son affection en choisissant chez elle deux membres du Sacré Collège.

Pour la totalité (1) du territoire, on compte, aux États-Unis, 12 archevêques, 62 évêques, 7.296 prêtres, 1.621 étu-

(1) En 1850 : 102 collèges; 635 académies de jeunes filles; 3.194 écoles paroissiales.

diants ecclésiastiques, 6.755 églises, 1.701 chapelles, 1.733 stations de missions, 36 séminaires diocésains ou scolasticats religieux, 85 collèges ecclésiastiques, 618 académies de jeunes filles, 2.621 écoles paroissiales fréquentées par 492.949 enfants, 449 institutions de bienfaisance.

Les Américains ne comprennent pas dans les recensements les dénominations religieuses; aussi l'estimation de la population catholique totale est seulement probable; on peut dire, pourtant, qu'il y a environ 2.000 fidèles pour un prêtre; ce qui donne un chiffre d'environ 13 à 14 millions de catholiques romains.

Comme l'a si bien dit M. Claudio Jannet (*les États-Unis contemporains*), le christianisme est véritablement ici la religion nationale. Les 13 États primitifs, après que l'Indépendance fut proclamée, conservèrent leurs établissements religieux et leurs lois religieuses. La lutte contre les Mormons, malgré le principe du *self government*, est essentiellement religieuse et chrétienne; ce ne peut être une objection, et si les Mormons n'érigeaient pas l'abomination en principe, ils n'eussent jamais été tourmentés en aucune façon.

Le système adopté s'appelle volontaire; chaque confession religieuse est soutenue par la libre contribution des adhérents.

La législation de tous les États prescrit le repos du dimanche, et agissant de la sorte, elle oblige chaque citoyen à faire un retour sur soi-même; elle le force en quelque sorte à penser à d'autres intérêts que ceux qui l'absorbent pendant six jours de la semaine. L'Américain mis dans l'impossibilité de travailler à son bureau ou dans son atelier, ira au temple de sa congrégation et accordera quelque attention aux idées religieuses. Dieu,

la vie future, le devoir, voilà ce qui lui sera rappelé pour son plus grand profit, s'il le veut.

La personnalité civile est accordée aux paroisses et aux congrégations quelles qu'elles soient, et la discipline des Églises sanctionnée et soutenue par les tribunaux :

M. Cleveland, président des Etats Unis

ainsi, quand il y a des taxes à percevoir pour les frais du culte, l'entretien des édifices religieux ou des ministres, on ne peut s'y soustraire, le voudrait-on. Vous êtes inscrits sur les registres de la paroisse, il faut payer ; libre à vous, l'année suivante, de vous faire rayer des listes et de porter votre nom et votre argent ailleurs.

Les lois de tous les États reconnaissent la validité du mariage contracté devant tous les ministres de tous les cultes; il n'y a, du reste, rien de civil dans le mariage.

L'immixtion du clergé dans les affaires politiques est une chose toute simple et qui n'étonne pas; on admet parfaitement qu'un ministre quelconque désigne un candidat aux élections à ses ouailles.

Oui, le peuple est foncièrement religieux aujourd'hui, comme il l'était vers le milieu du dix-septième siècle, quand les Puritains quittèrent l'Angleterre, pour venir fonder les établissements appelés Massachusetts, Connecticut, New-Haven, Rhode-Island, Providence et New-Hampshire. Plus tard, en 1790 et 1820, on détacha de ces premiers établissements le Maine et le Vermont, et là, dans cette nouvelle Angleterre, quelle belle vie on menait, dès les commencements mêmes de la colonie! Sans doute l'austérité des mœurs actuelles vient de l'austérité primitive. On ne sait pas assez que les premiers Américains vivaient pour ainsi dire en religieux ou, tout au moins, menaient l'existence patriarcale. « La vie présente, disaient-ils, est une préparation à la vie future ; » or, les membres de la colonie devront agir en vertu de ce principe et avoir constamment devant les yeux les préceptes du Décalogue ; leurs lois civiles reproduisent les versets du Deutéronome et les prescriptions bibliques de Moïse. L'idolâtrie, le blasphème, le viol sont punis de mort ; si l'on n'assiste point au service divin, on est frappé d'amende ; la Bible est la grande charte, et si l'assemblée du peuple délibère, elle ne le fera qu'après des jeûnes et des prières.

Les Américains modernes n'ont point oublié ces grands exemples : on en jugera par la lecture de la proclamation que le président actuel des États-Unis vient de lancer, l'année dernière, au mois de novembre, au sujet du *Thanksgiving day* ou jour d'actions de grâces à Dieu :

« Le peuple américain a toujours de bonnes raisons

pour remercier le Dieu tout-puissant, dont la vigilance et la protection se sont toujours manifestées dans chaque période de la vie nationale, en écartant de lui le péril et en le conduisant au port aux heures d'obscurité et de danger. Il est donc convenable qu'une nation aussi favorisée consacre, chaque année, un jour spécialement désigné à cet effet, pour reconnaître la bienveillance de Dieu et le remercier de ses bontés.

« En conséquence, moi, Grover Cleveland, président des États-Unis d'Amérique, fixe par les présentes le jeudi 26 novembre courant comme jour d'actions de grâces et de prières publiques, et j'invite tout le monde dans le pays à célébrer ce jour. Que ce jour-là toutes les affaires soient suspendues ; que le peuple s'assemble dans ses rendez-vous ordinaires du culte; que, par des prières et des cantiques, il témoigne de sa gratitude envers le Dispensateur de tous les biens qui nous ont été donnés pendant l'année écoulée. Qu'on le remercie d'avoir conservé l'unité de notre nation et de nous avoir préservés du danger d'une convulsion politique; de la paix, de la sécurité et du calme qu'il nous a accordés, tandis que les guerres et les bruits de guerre ont affligé d'autres nations de la terre ; de nous avoir préservés des malheurs de l'épidémie qui a semé des morts par milliers dans d'autres contrées et a rempli les rues de personnes en deuil; des récoltes abondantes dont il a récompensé les travaux des cultivateurs et a enrichi la nation, et pour la joie que causent dans tout le pays cette abondance et cette prospérité.

« Que ce jour-là soit aussi consacré aux réunions de famille, à la célébration et à la sanctification des tendres souvenirs, aux douces relations d'amitié, au resserrement des liens de l'affection et de la bienveillance. Mais n'ou-

blions pas non plus ce jour-là, où nous rendons grâces et où nous nous réjouissons des biens qui ont orné nos existences, que des cœurs réellement reconnaissants doivent être portés aux actes de charité ; qu'un souvenir bienveillant pour les pauvres doublera notre plaisir, et rendra nos actions de grâces plus agréables à Dieu. — *Signé :* Grover Cleveland. Par le président, T. F. Bayard, secrétaire d'État. »

Je le demande : quelle différence y a-t-il entre cette belle proclamation d'un chef d'État et le mandement d'un évêque catholique ?

— Sans contredit, l'épiscopalisme est la religion des classes aristocratiques et de la riche bourgeoisie aux États-Unis ; les épiscopaliens sont tous gens de bonne compagnie; ils se rencontrent le dimanche dans des églises superbes qu'ils ont élevées à grands frais, sans marchander. Bien entendu, ils ont rompu toutes relations avec l'Église épiscopale anglicane ; il y a unité de doctrine avec elle peut-être, mais non unité de chefs et de hiérarchie.

Le congrégationalisme est une religion de *sélection*, où l'on trouve des profanes et aussi des *saints* qui participent seuls à la communion.

Les unitariens nient la Trinité et la Rédemption ; leur religion n'est qu'un déisme socinien : on l'a appelée aussi la « religion des gens qui n'en ont pas » ; son origine date de 1825.

Les universalistes n'admettent pas le péché originel ; selon eux, tous les hommes seront sauvés ; on le voit, c'est une religion commode, qui permet de tout faire, puisque le salut est quand même au bout de tout.

Les baptistes et les méthodistes ont une forte organisation hiérarchique : les nominations des ministres sont

faites par les chefs du rang le plus élevé. Ces deux congrégations possèdent de grands biens et ont organisé partout des centres de missions importants; ils s'occupent beaucoup des noirs, et l'on peut dire que tout nègre est ou baptiste ou méthodiste. On a vu, dans le tableau des églises de Philadelphie, que pour 2 congrégations universalistes et 3 unitariennes, nous rencontrons 98 églises épiscopaliennes, 77 de baptistes et 104 de méthodistes épiscopaliens. Il y a aussi 88 églises de presbytériens ; c'est que ceux-ci sont les descendants des premiers Américains qui ont fondé la grande nation et qui avaient jeté pour l'avenir, dans le terrain politique et religieux, une semence si fertile et si vivace.

Beaucoup de ces protestants sont évidemment de bonne foi et très tolérants ; on trouve même chez eux des chrétiens humbles et pieux, surtout chez les presbytériens. Il y a des abus par contre : dans les *revivals* et les *meetings* de certaines sectes qui ont lieu au milieu des bois, il se produit des extravagances de langage, des faits de spiritisme, des exaltations qui confondent. Souvent ces assemblées ridicules ou fanatiques ont amené des scènes regrettables; il y a eu des batailles et des mêlées d'où s'ensuivait mort d'homme. D'autres congrégations ont professé de telles opinions ou pris des noms si baroques, qu'on hausse toujours les épaules en entendant parler d'elles : comment ne point rire devant les baptistes à l'*écorce molle* ou les baptistes à l'*écorce rude*, ou encore les baptistes appelés *wiskey*, par dérision, parce qu'ils ne veulent point de sociétés de tempérance ?

Voilà la conséquence du libre examen, principe fondamental du protestantisme : la multiplication des sectes et des opinions; *quot capita tot sensus*, et, au bout, la confusion et le ridicule.

Mais prenez ces protestants de bonne foi : entendent-ils un bon sermon catholique, ils se convertissent souvent, ou tout au moins sont ébranlés dans leurs convictions ; aussi quelle belle mission ont les prêtres catholiques aux États-Unis, au milieu de ces pauvres égarés ! S'ils ramènent à la vérité un de ceux-ci, généralement ils peuvent être assurés que le converti sera un parfait, un robuste catholique. Voyez les Paulistes, ces ministres convertis ; voyez le P. Hecker, de New-York, qui, au milieu des préoccupations industrielles et commerciales de la première partie de sa vie, revenait sans cesse à la recherche de la vérité religieuse. Son nom est synonyme de propagande hardie, de zèle apostolique et d'accord de la science avec la foi ; ses accents ressemblent à ceux de son patron et modèle, le grand Paul, l'Apôtre des nations, et n'est-ce point lui qui s'écriait, avec une fierté et une noblesse qui subjuguent : « La raison et la volonté font de l'homme un être responsable ; il n'a pas le droit, quand même il le voudrait, d'abdiquer son indépendance ; » et, dans une autre circonstance : « C'est seulement depuis que j'appartiens à la grande communion catholique que j'ai appris à remplir les devoirs de citoyen d'un État libre ! » L'Amérique peut s'enorgueillir à bon droit de posséder de pareils hommes et de pareils chrétiens !

— Dans l'après-midi de ce dimanche, je me rends à *Fairmount-Park*, le plus grand parc des États-Unis ; il a 11 kilomètres de long. Pour y arriver en tramway, il faut traverser la ville et les faubourgs : cela demande une heure ; pour traverser le parc, il faut deux heures ; je n'en pouvais plus de fatigue et ne montai point, même avec l'ascenseur, au sommet de la tour de l'Exposition de 1876, élevée à soixante-dix-huit mètres, et du haut de laquelle on jouit du magnifique panorama de la ville et

des alentours. J'admirais pourtant ce parc — tel que je conçois les parcs — : la prairie, le bois, les collines, les buissons champêtres, de vastes espaces libres où l'on peut s'étendre et se rouler à l'aise, sans crainte de rien salir ni briser, sans peur du policeman ou du gardien ; enfin la campagne, et la campagne à vous et pour vous. Vous prenez les bancs mobiles, vous les transportez où bon vous semble, à l'abri des regards indiscrets du promeneur, perdu, du reste, dans cette immensité, et vous êtes chez vous. Les couples nègres s'en donnent à cœur joie : les hommes en vestons et en faux-cols corrects, les femmes vêtues de blanc et coiffées de rose : c'est délicieusement affreux, mais ils se trouvent beaux ! Rien à dire !

En revenant, je fais deux ou trois découvertes : je remarque un tabernacle baptiste d'architecture hébraïque vraiment original. Beaucoup d'églises sont ouvertes à sept heures du soir : « le peuple saint en foule inonde les portiques. » Oh ! le dimanche est bien observé aux États-Unis. Voici un grand marché fermé ; peu ou pas de voitures dans les rues : c'est bien ! Les *bars* et les débits de liqueurs sont fermés aussi ; à travers les grandes vitres de la devanture d'un de ces débits très luxueux, j'aperçois un tableau connu des Parisiens : le *Five o'clock*, qui a été si remarqué dans un des derniers Salons ; ils ont acheté cela cher, et ils l'ont installé ici dans un beau cadre et au milieu de splendides draperies ; l'acquéreur est un marchand de vin, tout simplement.

Mais qu'est-ce que j'aperçois ? Déjà depuis le matin, je suis mis en éveil par les allures mystérieuses de bon nombre de citoyens qui vont et viennent comme des gens qui qui n'ont point la conscience nette ; hum ! je finis par comprendre ce que ces bons Yankees font plus ou moins clandestinement ; ils entrent dans le *bar* par une porte

de côté et vont absorber force *wiskey*, force *gin* et force *brandy* ! Malheureux !

Je ne m'étonne plus, en entrant dans la salle d'attente de la gare, de trouver partout de petits papiers intitulés : « *Diseases of intemperance*. Maux et désordres produits par l'intempérance, » et commençant ainsi : « Les boissons fortes produiront, dans un certain nombre de personnes, le *delirium tremens*... » Puis : « La goutte est le plus souvent le résultat des excès produits par le vin, la bière et les spiritueux... L'influence héréditaire de l'alcoolisme a malheureusement une grande importance... Les enfants des ivrognes meurent jeunes, au milieu d'atroces convulsions ; ceux qui survivent deviennent idiots, épileptiques ; ils sont enclins à l'intempérance... »

Brrr ! quelle tableau ! quelles perspectives ! Maintenant. Yankees, mes amis, voici un autre tableau, celui des probabilités d'existence pour les buveurs et les gens sobres : *Probability of life.*

A 20 ans, un homme sobre a des chances pour vivre encore 44 ans, un ivrogne 15 ans.

A 30 ans, un homme sobre a des chances pour vivre encore 36 ans, un ivrogne 13 ans.

A 40 ans, un homme sobre a des chances pour vivre encore 28 ans, un ivrogne 11 ans.

A 50 ans, un homme sobre a des chances pour vivre encore 21 ans, un ivrogne 10 ans.

A 60 ans, un homme sobre a des chances pour vivre encore 14 ans, un ivrogne 8 ans.

Je ne m'étonne plus aussi si le fameux avocat Samuel Jones, du Missouri, prononce souvent des discours comme celui-ci : « Si vous plantez des pommes de terre, vous ne récolterez pas des petits pois ou de la laitue. Donc si vous semez le wiskey, vous ne récolterez pas des hommes sobres, des citoyens industrieux, de bons ouvriers, d'ha-

biles avocats, mais des ivrognes, des batteurs de femmes, ou des fous.

« J'entends quelqu'un me dire : Si nous ne laissons pas vendre de wiskey ici, notre ville diminuera et nos taxes augmenteront. Bel argument d'égoïstes et de vieux démons ! Vous avez reçu de Dieu le plus magnifique site des États-Unis, et vous le noyez sous l'alcool. Honte sur vous ! Vous n'êtes pas dignes d'un pareil présent. Vous feriez bien mieux d'émigrer et de laisser ce beau comté aux gens qui se respectent !

« Ce n'est pas d'une question de taxes qu'il s'agit, c'est d'une question de sang, de mort et d'enfer. Vos mères, vos sœurs sont lasses de vous voir courir à des tombes prématurées. Vos femmes sont lasses d'avoir des ivrognes pour maris. Beaucoup trop sont mariées à de vieux gallons à deux anses et à deux pieds ! (*Rires indescriptibles.*) Elles sont lasses de voir leurs fils s'abrutir dans vos cabarets. Et quiconque va trouver le maire pour en obtenir une licence de cabaretier va en réalité lui demander le droit de ruiner la constitution et l'âme des maris, des fils de ces nobles femmes. (*Sensation.*)

« Et ce n'est pas non plus une question de politique. Je ne serais pas venu ici pour 1.000 dollars, si ce meeting avait quelque chose à faire avec la politique. Je suis un homme qui se respecte, moi. (*Rires.*) Un homme qui se respecte peut évidemment entrer dans la politique ; mais qu'est-il lorsqu'il en sort? Un porc peut être propre au moment où il entre dans une mare ; mais quelle espèce de porc est-il quand il en sort? Je connais un démocrate de cet État qui aimerait mieux voir le wiskey couler partout à flots, que de voir périr son parti. Au diable de pareils politiciens! Ils sont la ruine de notre République. Ils me font rire, vraiment, ces vieux juges qui me disent

en tremblotant : — Mais, mon cher Sam, votre système de prohibition est inconstitutionnel. — Ah ! affreux gorets, vous avez sur le nez quelque chose de constitutionnel, et il vous a plus coûté pour le peindre que pour entretenir dix prêcheurs de tempérance ! »

Il paraît, hélas ! que Sam Jones se fait 150.000 fr. par an avec ce genre de rhétorique, et que personne n'absorbe plus de wiskey que lui. Un malin, Sam Jones, et qui connaît son Yankee ! (Correspondance du *Soleil*, 6 août 1886.)

Quelle plaie que celle-ci aux États-Unis ! La quantité de wiskey distillé en 1886 est de 1.600.000 gallons (le gallon vaut quatre litres et demi) plus forte qu'en 1885. La consommation totale de l'affreuse drogue a été, de juin 1885 à juin 1886, de 70.700.000 gallons, c'est-à-dire de 353.500.000 litres, soit cinq litres et demi pour chaque citoyen, y compris les femmes et les enfants. On a bu aussi 1.500.000 gallons de bière de plus que l'année passée : en tout 3 milliards de quartes.

Le tabac suit une marche proportionnelle : on a prisé 200.000 livres de moins qu'en 84-85, mais on a fumé 1.310.000.000 cigarettes, 191.000.000 de livres de tabac, et 3 milliards et demi de cigares (il faut dépenser, me dit-on, 5 ou 10 cents pour avoir un cigare passable). Tabac et spiritueux coûtent, aux Américains du Nord, 7 milliards de francs par année !

Il est temps qu'ils se mettent au vin, d'une façon modérée, s'entend, comme nous autres du vieux pays ; mais ici, attention !... devons-nous le souhaiter pour nous ? Ils vont bientôt nous ruiner. Les vins de Californie s'améliorent tous les jours : à Los Angeles, on fait même d'excellent champagne qui peut soutenir la comparaison avec le nôtre. Un mauvais vin de France fabri-

qué, Dieu sait comme, coûte aux États-Unis 12 fr. 50 le gallon ; un bon vin californien coûtera 3 francs. Depuis 1870, 75 pour 100 du vin venait de chez nous ; en 1880, nous voyons que c'est seulement 17 pour 100. Alarme ! alarme ! Dans toute l'Union, il y a maintenant 200.000 acres de terrain (l'acre représente 51 ares 29 centiares), soit 100 hectares de vignes ; cela rapporte plus de 50 millions de gallons et 160 millions de francs. En France, depuis longtemps, la récolte annuelle est de 486.787 gallons par hectare ; en Californie, de 988.400. Nous avons 2.000 hectares de vignes en France ; ils en auront ici bientôt autant, s'ils vont du même train progressif. Ils nous envoient leurs blés du Far-West ; s'ils nous envoient encore leurs vins, hélas ! nous n'en enverrons plus, nous ! et que deviendra cette branche importante du grand commerce français ? Il y a là matière à de sérieuses réflexions.

CHAPITRE VIII

L'ARCHIDIOCÈSE DE BALTIMORE

Sur le *Pennsylvania railroad.* — Aspect de Baltimore. — Le supérieur du séminaire Saint-Sulpice. — Les nègres. — La *locuste.* — Le troisième concile national. — *Acta et decreta.* — Les acclamations dans la dernière session solennelle. — État du premier diocèse des Etats-Unis. — Dans la campagne du Maryland, aux environs d'*Ellicott City.* — Visite au collège sulpicien de Saint-Charles. — Programme des cours. — Nous sommes reçus au manoir de la famille Carroll par l'intéressant majordome nègre Patrick O'Connor. — Washington, capitale fédérale ; ville de monuments et de jardins. — Service du roi d'Espagne à Saint-Matthieu. — Au Capitole. — La grave question sociale. — J'assiste à une séance au *Congress.* — La constitution fédérale de 1787. — Ce qu'on voit du haut du *buggy* du docteur Ch...

Lundi 13 juin. — Un train du Pennsylvania R. R. part de New-York à 6 h. 20 du matin, arrive à Philadelphie à 8 h. 51, en part à 9 h. 10, et arrive à Baltimore à midi 25, à *Union Station*, première gare de la ville ; c'est ce train que je pris.

Rien à voir de New-York à Philadelphie ; mais de Philadelphie à Baltimore, il en est tout autrement. La route est belle, le pays pittoresque, grâce à la baie du Delaware, au golfe de Chesapeake, à la rivière Susquehanna. Les navires à voile voyagent tout à côté de vous ; le long du train, en étendant la main, on pourrait prendre un ris dans la mâture ; çà et là, de beaux ponts métalliques, bien solides ceux-là ; une ligne de poteaux télégraphiques qu'on a plantés dans l'eau, faute de place sur la voie, qui court comme une étroite presqu'île au milieu du golfe.

Le soleil apparaît, après une matinée pluvieuse, et vient réjouir la belle nature. Le conducteur du train demande les billets; il a une montre et une chaîne en or, qui valent bien 100 dollars : les conducteurs ici sont des gentlemen fort respectables, et je gagerais que celui-ci, dans une procession maçonnique, tiendrait sa place tout comme un autre, sous les habits de général des chevaliers de Pythias. Il nous annonce que nous arrivons : en effet, des faubourgs, un magnifique pont de pierre, orné de splendides lampadaires, une gare toute neuve ; c'est celle d'*Union station;* je descends.

Tout pour les dames ; ici comme à Philadelphie, elles ont un *ladies-room*, un *dining-room* spécial, un office de tickets pour leur usage particulier. Les messieurs sont sacrifiés, et si bien que, cherchant une bibliothèque et un plan de la ville de Baltimore, je ne trouve rien du tout, et j'erre comme une âme en peine aux alentours de la gare.

Il fait une chaleur lourde, écrasante ; je suis mal à l'aise et j'enrage, parce qu'autour de moi tous vont et viennent sans souci de cette température, que je trouve vraiment anormale ; ô Yankees ! vous êtes donc taillés dans le fer et le bronze? Mais non ! ils sont six nègres sur dix passants ; voilà l'explication du mystère : les nègres, là, sont dans leur élément ; il ferait plus chaud qu'ils s'en soucieraient peu.

Pas de guide, pas de plan ! Il faut toute l'expérience des voyages que j'ai pour m'y retrouver. D'abord, je sais que les rues américaines se coupent à angle droit ; que les principales rues sont au centre de la ville ; puis, que la résidence de l'archevêque catholique est située près de la cathédrale, 106, *N. Charles street;* que le séminaire Saint-Sulpice, qui s'appelle aussi université Sainte-Marie,

est *Paca street et N. of Franklin street*. En marchant toujours comme un galérien qui traîne son boulet et fait avec cela des kilomètres, j'arrive dans un joli square ; au milieu, une grande colonne élevée à la mémoire du général Washington : cela s'appelle le *Monument* ; devant, en contrebas, un grand vase en marbre d'un joli effet artistique : il supporte un jet d'eau ; à droite et à gauche, des balustrades de pierre sculptée qui disparaissent sous le chèvrefeuille odorant ; puis de belles églises, des maisons princières. Cela me réconcilie un peu avec l'existence et les villes américaines si neuves, si neuves qu'elles sont désespérantes. On sent ici le cachet de l'antiquité, et l'autel et le foyer et l'histoire sacrée de la patrie si chère. Sans doute les Américains du Maryland doivent aimer leur Baltimore *pro aris et focis* ; leurs pères et leurs aïeux ont vécu ici ; ils y ont souffert, ils y ont prié ; ils ont préparé et fondé la forte race qui vit et travaille dans l'enceinte de la cité et les limites de l'État.

Je demande, je questionne, et au moment où je n'en puis véritablement plus, je me trouve devant la cathédrale catholique, *Cathedral and Mulberry streets;* elle n'est point jolie et ne vaut pas celle de Philadelphie, surtout celle de New-York. Des jeunes filles ornent l'autel de la Vierge : ce sont elles qui me mettent sur le chemin du séminaire, et je respire vraiment à l'aise, je sens sur ma poitrine un grand poids qu'on enlève, quand j'arrive devant une belle et sévère façade en briques brunes, au fronton de laquelle je lis en grandes lettres de pierre en relief : *Seminarium sancti Sulpitii.* Au parloir, un séminariste s'occupe de moi et court avertir le supérieur, le vénérable M. M..., qui ne tarde pas à venir me recevoir lui-même. Je souhaite à tous les Français qui iront à Baltimore de venir au séminaire et de pouvoir aborder le supérieur ; ne

l'eussent-ils vu et entretenu que peu de temps, ils partiront la joie au cœur.

M. M... (qu'il me pardonne, s'il lit jamais ces lignes !) est l'incarnation de la société qu'il représente si dignement, et parmi tous ses éminents confrères il tient peut-être le premier rang. Sa réputation scientifique est faite ; le récent concile l'a mis en relief, et il fut là l'homme nécessaire ; mais c'est encore le cœur qui se fait le plus sentir dans cet homme-là, dans ce prêtre excellent ; pour moi, j'ai été si complètement sous le charme, et j'ai si bien subi sa bénigne influence que, présentement, l'impression subsiste encore, aussi pénétrante. Ce prêtre me traita non comme un père, mais comme une mère ; quand j'eus causé avec lui pendant une demi-heure, je n'étais plus fatigué et je me sentais meilleur ; il me fit du bien au corps et à l'âme.

C'est l'ami du cardinal-archevêque de Baltimore, qui est en relation constante et quotidienne avec lui. « Nos séminaristes, me dit-il, l'appellent « *the meek and humble James of Baltimore* », littéralement « le doux et humble Jacques de Baltimore ». Mgr James Gibbons, consacré évêque le 16 août 1868, transféré au siège de Richmond le 30 juillet 1872, promu au siège de Baltimore le 3 octobre 1877, président du concile, créé cardinal cette année, est, lui aussi, le maître des cœurs ; ses prêtres et ses enfants lui ont donné un beau titre (1). Je ne pensais pas venir en Amérique pour m'y attendrir, et voilà comment, dans ce pays de l'industrie et du commerce par excellence, on s'aperçoit quelquefois qu'on a les yeux mouillés ; n'en rougissons pas !

(1) Depuis ce voyage, nous avons été présenté au cardinal à Saint-Sulpice de Paris, et nous avons pu juger qu'il n'en coûtait nullement à ce qui est très grand de se rapprocher de ce qui est très petit.

Après le dîner au grand réfectoire, où j'admirai la bonne tenue de 220 séminaristes qui sont venus ici de tous les coins de l'Union, je fis connaissance avec ces messieurs les directeurs, qui sont au nombre de sept, et je retrouvai là mon séminariste de *la Champagne*. On me présenta aussi un Parisien et un Lyonnais, tout heureux de pouvoir causer un peu dans leur langue maternelle.

Le cours des études, au séminaire de Baltimore, comprend la théologie dogmatique et morale, le droit canon, l'Écriture sainte, l'histoire de l'Église, la philosophie, les sciences naturelles, l'éloquence sacrée, la liturgie, les cérémonies et le chant grégorien, l'hébreu et le français.

Le séminaire, élevé par le Saint-Siège au rang d'université catholique(1), a le pouvoir de conférer les différents grades universitaires aux étudiants et aux membres du révérend clergé après les examens suffisants. Le programme des examens est communiqué sur demande par le supérieur du séminaire, président de l'université Sainte-Marie.

... Nous nous promenions le soir sous les arbres du jardin, et j'interrogeais le bon M. M... sur les nègres, qui semblent former une partie importante de la population. Le Maryland est un État à nègres; c'est déjà le Sud. Il y a 50,000 nègres à Philadelphie, qui est encore une ville du Nord; il y en a autant à Baltimore sur 400.000 habitants; à Washington, sur 180.000 âmes, 30.000 nègres; à Richmond, la moitié de la population est nègre.

(1) Depuis que ceci a été écrit, l'Université catholique de Washington a été fondée et inaugurée le 13 février 1889. Les misses Caldwell ont souscrit les premières, un million et demi de francs pour la grande œuvre; un curé de New-York, M. James Mac-Mahon, a donné sur sa fortune personnelle deux millions et demi de fr. Mgr Ireland, archevêque de St-Paul, projette déjà la fondation d'une autre université dans le haut Missouri. Un *protestant* lui offre deux millions et demi pour commencer et s'engage pour autant quand le projet commencera a être exécuté.

Parc Fairmount à Philadelphie

Comme il fait chaud, les blancs sortent le moins possible ; les nègres, eux, remplissent les rues, vivent au dehors, et se montrent tellement qu'on serait tenté de croire qu'ils sont en majorité partout ; du reste, dans les familles là où il y aurait trois enfants blancs, on trouvera cinq enfants nègres. Pas de moralité chez eux ; le vol, surtout le vol des volailles dont ils sont très friands, le désordre des mœurs ne sont pas regardés comme des fautes ; leur conscience se tait là-dessus. Ils servent parfois aux plaisirs des blancs, trop souvent ; mais jamais un blanc n'épousera une négresse ; il serait dans ce cas réputé infâme et mis au ban de l'opinion.

Les noirs ont leurs églises et leurs prêtres attachés spécialement à eux, sans pourtant que les prêtres soient nègres eux-mêmes. M. M... me disait qu'il n'y avait aucun séminariste qui appartînt à la race noire ; un candidat nègre se présenterait, que la moitié des séminaristes ne voudraient pas le regarder, tant le préjugé est grand ! Il y a à Baltimore un couvent de religieuses négresses, qui sont d'excellentes femmes et qui tiennent une école de petites filles. L'intelligence des nègres semble s'obscurcir vers l'âge de dix-huit ans ; ils ne font plus alors aucun progrès dans les études, et ils sont pour ainsi dire condamnés à se maintenir dans les emplois inférieurs ou secondaires. En résumé, le nègre est resté un enfant gai, débonnaire, insouciant ; il est libre citoyen de la grande république ; mais ceux qui lui ont donné la liberté afin de servir leurs intérêts commerciaux et leurs passions politiques considèrent les noirs comme des gens de rien et de peu de valeur ; il n'y a pas longtemps encore que ceux-ci ne pouvaient monter dans les omnibus, dans les *cars* où il y avait des blancs ; ce n'est que depuis 1870 qu'ils y ont accès ; aussi, ils en usent et en abusent.

On me donne des détails intéressants sur un insecte qu'on appelle *locuste*, sorte de cigale bourdonnante qui sort de terre tous les dix-sept ans et rend le sol semblable à une écumoire par la quantité des trous d'où elle s'échappe; elle remplit tout; on voudrait s'opposer à son envahissement par des dallages, du ciment et des briques: elle sort par les interstices, monte sur les arbres, y creuse les feuilles à l'aide de son dard et y dépose ses œufs. C'est une plaie : rien à faire pour s'en délivrer; la pluie la tue cependant; au bout de quinze jours la locuste rentre sous terre, comme elle est venue; elle reviendra dans dix-sept ans.

M. M... ne tarit pas en éloges sur ses séminaristes. Ce sont les jeunes gens du monde les plus faciles à conduire, à diriger; les qualités sérieuses de leur race leur font accepter tous les avis, tous les conseils, toutes les remontrances. « *All right!* C'est bien ! » disent-ils, et, comme le soldat rompu à la discipline, ils se conforment à l'ordre donné. Le vénérable supérieur me montre l'endroit où fut élevée la première église des Sulpiciens et la première école qu'ils ouvrirent, et où les protestants eux-mêmes accouraient en foule jusqu'au commencement de ce siècle. Malheureusement la chapelle du séminaire est séparée du principal corps de logis : on demandait récemment aux Sulpiciens 15.000 francs pour *rouler* cette église très ancienne et la transporter près des nouvelles bâtisses; la question des fondations arrêta tout.

On me montre aussi la salle du concile, qui est la salle des exercices du séminaire. C'est là incontestablement, le dimanche 9 novembre 1884, que s'est accompli le plus grand événement de l'histoire de l'Église aux États-Unis, et ce fut un beau spectacle que les Américains purent contempler, que celui qui se déroula sous leurs yeux le

matin de cette mémorable journée. Environ 25.000 personnes se pressaient pour voir la grande procession du troisième concile se rendant de l'église des Rédemptoristes, située dans *Park et Saratoga streets*, à l'archevêché et à la cathédrale.

En tête marchait un sous-diacre avec la croix processionnelle ;

Puis les élèves du séminaire Sainte-Marie, au nombre de 200 ;

Le clergé régulier, chacun avec l'habit de son ordre ;

Le clergé séculier, en soutane et en surplis ;

Le chœur des chantres du concile ;

Les théologiens des Pères, au nombre de 88, vêtus de l'aube, de l'étole et de la chasuble ;

Les notaires et les secrétaires ;

Les supérieurs des Ordres religieux, au nombre de 31, vêtus du surplis et de la chape ;

Les supérieurs des grands séminaires, au nombre de 11, vêtus du surplis et de la chape ;

Les camériers secrets de Sa Sainteté, au nombre de 3, et les prélats domestiques, au nombre de 7, vêtus de la *mantelletta* violette et de la chape, et qui pour la première fois prenaient leur costume en Amérique ;

Les procureurs des évêques absents ;

Les abbés mitrés, au nombre de 7, vêtus de l'habit de leur Ordre et de la chape ;

Les évêques, au nombre de 57, vêtus de leur costume et de la chape, et coiffés de la mitre ;

Les archevêques au nombre de 13, avec leur costume ;

Le thuriféraire ;

Un sous-diacre avec la croix archiépiscopale ;

Le prêtre assistant du délégué apostolique ;

Mgr Gibbons, délégué apostolique, au milieu des diacres assistants ;

Les ministres du délégué.

Tous s'avançaient à travers la foule en chantant le *Veni Creator*, l'*Ave maris stella* et les psaumes LXXX, LXXXIII et LXXXVI. La messe du Saint-Esprit fut célébrée à la cathédrale par l'archevêque de Saint-Louis, devant le délégué, assistant au trône ; après la messe, l'archevêque de Philadelphie, Mgr Ryan, prononça le sermon devant le clergé et le peuple.

Quand il eut terminé, les fidèles se retirèrent, et les portes de l'église ayant été fermées, le délégué du Saint-Siège lut le décret du Pape concernant le concile. La profession de foi fut faite aux pieds du délégué, et l'on distribua aux évêques et aux théologiens le *schema* ou sommaire des questions à examiner.

Ceux-ci se divisèrent en douze commissions, et chaque commission eut à traiter le douzième d'une question ; les votes avaient lieu par assis et levé, après débat. Les questions revenaient devant le comité privé des évêques, qui statuaient par un vote définitif, et dans les séances générales, deux fois par semaine, on donnait le résultat des travaux et des décisions.

Les décrets du troisième concile comprennent onze titres : le 1er traitant de la Foi catholique, avec un chapitre unique ; le 2e, des personnes ecclésiastiques : — 9 chapitres concernant les évêques, les curés, les examens, la discipline des clercs ; le 3e, du culte divin : — 4 chapitres sur les binages, l'observation dominicale, la musique sacrée ; le 4e, des sacrements : — 2 chapitres sur le baptême des néophytes et le mariage ; le 5e, de l'éducation et de l'instruction des clercs, avec 5 chapitres ; le 6e, de l'instruction de la jeunesse : — 2 chapitres concernant les

écoles paroissiales et les écoles supérieures; le 7e, de la doctrine chrétienne : — 4 chapitres concernant la prédication, le catéchisme et les livres de prières ; le 8e, du zèle des âmes : — 3 chapitres concernant les émigrants et les étrangers, les noirs et les sociétés secrètes ; le 9e, des biens ecclésiastiques, avec 5 chapitres ; le 10e, des jugements ecclésiastiques : — 3 chapitres sur les officialités ; le 11e, de la sépulture ecclésiastique, avec un chapitre unique.

Les Pères tinrent cinq cessions solennelles : dans la dernière, après qu'on eut lu le décret de clôture, le diacre entonna différentes acclamations, et d'abord celle à la très sainte Trinité, puis à la bienheureuse Vierge Marie ; le chœur répondant en ces termes :

« Bénie soit la Vierge, qui est comme une tour d'ivoire ou pendent mille boucliers pour défendre ses enfants ! »

— Le chantre : « Au bienheureux Pontife le Pape Léon XIII, heureusement régnant, chef de l'Église, Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, prospérité sans tache, éternelle mémoire ! »

— Le chœur : « Que le Seigneur l'exauce dans ses prières... que ses ennemis soient devant lui comme une eau qui coule, et qu'ils s'évanouissent comme une fumée qui ne dure pas ! »

— Le chantre : « A l'illustre archevêque de Baltimore, etc... »

— Le chœur : « Que le Seigneur le récompense, qu'il lui accorde une couronne de gloire impérissable ! »

— Le chantre : « Aux archevêques et évêques... heureux retour vers leurs troupeaux, vie et félicité ! »

— Le chœur : « Paix éternelle et bénédiction abondante du Très-Haut ! »

— Le chantre : « Aux révérends abbés, aux supérieurs des Ordres et aux théologiens.

— Le chœur : « Que Dieu, source inépuisable de la science et de la vraie lumière, leur donne la lumière, la grâce et la force ! »

— Le chantre : « Au clergé de ces provinces et à tout le peuple chrétien. »

— Le chœur : « Montre-leur tes voies, ô Seigneur, et dirige-les dans ta vérité, afin qu'ils n'oublient jamais tes œuvres et accomplissent ta loi ! »

— Le chantre : « A notre belle république, paix profonde, pleine prospérité et bénédiction abondante du Très-Haut !

« A tout le peuple de ces provinces unies. A tous les fidèles défunts. Obéissons à nos pasteurs ! »

— Le chœur : *Fiat ! fiat ! Amen ! amen !* »

« J'ai vu bien des assemblées, s'écrie en terminant l'illustrissime et révérendissime archevêque de Baltimore, j'ai assisté à un grand nombre de conciles généraux et provinciaux, au concile œcuménique, à nos Chambres nationales, aux séances des Parlements de la France et de l'Angleterre ; mais jamais je n'ai vu nulle part d'exemples de paix, de concorde et de charité fraternelle comme ceux qui ont été donnés par les Pères de ce concile. Ils n'étaient point tous de la même race, ils ne parlaient point la même langue, ils avaient des caractères opposés et des idées différentes ; ils n'ont jamais eu qu'un cœur et qu'une âme, et si le Souverain Pontife, dont l'image suspendue au milieu de nous dans la salle conciliaire semblait veiller sur nos délibérations, avait été non seulement en représentation, mais en réalité parmi nous, il se fût écrié joyeusement : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Au dernier concile plénier de Baltimore, en 1866, il y a dix-huit ans, il n'y avait que 7 archevêques et 37

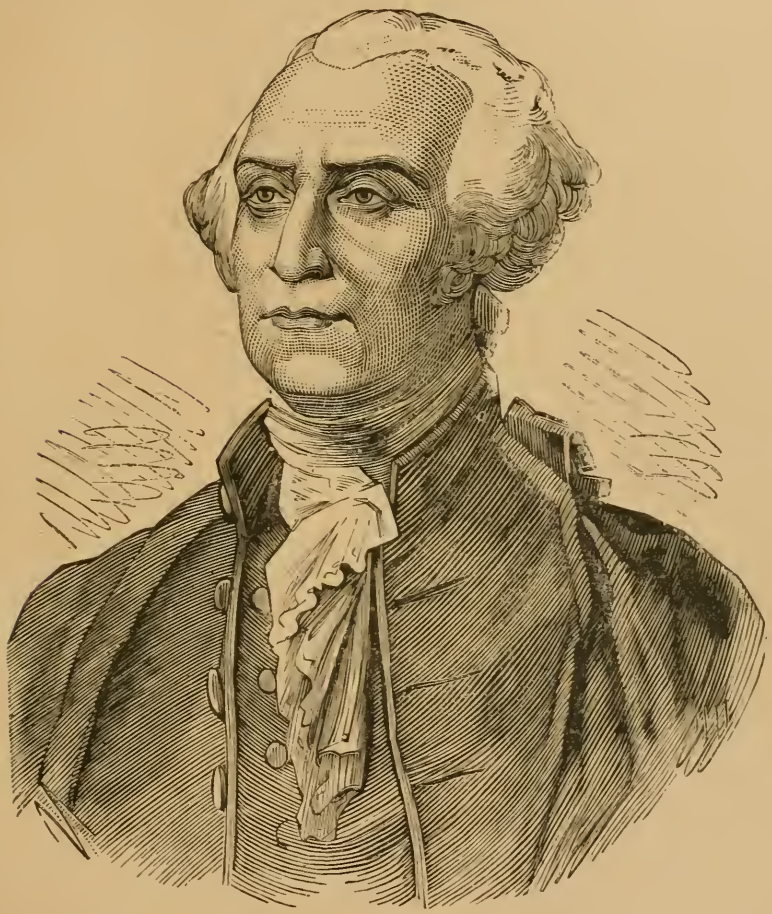
évêques : en 1884, il y en avait le double ; en 1866, il n'y avait qu'un abbé mitré ; en 1884, il y en avait 7 ; en 1866, 19 provinciaux et 7 supérieurs de grands séminaires : dix-huit ans après, 33 provinciaux, 2 supérieurs généraux et 13 supérieurs de séminaires ; le double partout.

La France était représentée par 3 archevêques : NN. SS. Lamy, archevêque de Santa-Fé (Nouveau-Mexique) ; Salpointe, archevêque d'Anarzabat, coadjuteur de Santa-Fé, et Leray, archevêque de la Nouvelle-Orléans ; — par 3 évêques : NN. SS. Machebeuf, évêque du Colorado ; de Goesbriant, évêque de Burlington, et Néraz, évêque de Saint-Antoine (Texas) ; — par un abbé mitré : le T. R. P. Benoît, supérieur de la Trappe de Gethsémani (Kentucky) ; — par un supérieur général : le R. P. Sorin, supérieur de Sainte-Croix ; — par 3 provinciaux : le R. P. Aigueperse, provincial des PP. de la Miséricorde ; le R. P. Bigot, provincial des PP. Maristes ; le R. P. Strub, provincial des PP. du Saint-Esprit ; — par le supérieur du grand séminaire de Baltimore, le R. P. Magnien, prêtre de Saint-Sulpice ; — par M. l'abbé Chapelle, curé de Saint-Matthieu, de Washington, docteur en théologie, notaire du concile.

Le plus grand nombre des évêques et des prêtres américains sont nés en Irlande ou issus de parents irlandais émigrés en Amérique ; mais si l'on consulte les nationalités diverses dont parlait M^gr^ Gibbons dans son discours de clôture, on trouverait aussi parmi les membres de l'épiscopat américain des Anglais, des Allemands, des Français, des Belges ; il y a même un Écossais, un Suisse, un Hollandais et un Esclavon.

— Du haut de ma fenêtre, le soir, en me couchant, je distingue nettement quatorze clochers d'églises, dont

trois au moins sont catholiques. C'est encore un beau diocèse que celui de Baltimore, qu'on peut appeler la tête et la mère, *caput et mater*, comme Saint-Jean de



Portrait de Washington, le Président des États-Unis

Latran pour les églises romaines. Depuis le temps où Pie VI, par sa bulle du 6 octobre 1789, nommait le premier évêque des États-Unis et de Baltimore, en la personne du Rév. Jean Carroll, quel progrès ! 29 églises dans la ville seulement et 8 chapelles ; 139 églises et 35

chapelles en tout ; 119 prêtres séculiers ; 167 religieux : 28 maisons religieuses d'hommes ; 30 couvents de femme ; 8 collèges ; 19 académies de jeunes filles ; 87 écoles paroissiales, dont 27 pour la ville de Baltimore ; 17 asiles ; 6 hôpitaux. Il y a 14.000 enfants dans les écoles primaires paroissiales ; 3.000 dans les collèges et les académies. On a fait en 1884 dans tout le diocèse 8.181 baptêmes, 1.583 mariages 4.300 enterrements.

Les congrégations religieuses du diocèse de Baltimore sont, pour les hommes : Saint-Sulpice, les RR. PP. de la Compagnie de Jésus, qui ont le collège de Woodstock, de Georgetown, près de Washington, de Washington et de Baltimore ; les Passionnistes, les Capucins, les Frères des Écoles chrétiennes et les Rédemptoristes qui, à eux seuls, possèdent sept maisons ; pour les femmes : les Carmélites, les Visitandines (cinq maisons), les Sœurs de Notre-Dame de la Merci, les Bénédictines, etc.

Mardi 15. — Le bon supérieur veut me faire voir le collège de Saint-Charles, petit séminaire dirigé par les prêtres de Saint-Sulpice, situé à quinze milles de Baltimore, et il me donne pour compagnon d'excursion un directeur du séminaire, le charmant M. D..., professeur de philosophie. Nous partons ce matin par la gare *Baltimore and Ohio R.R.*, la ligne rivale du *Pennsylvania ;* en vingt minutes nous sommes déjà à *Ellicott City*, dans le comté de Howard, et nous nous trouvons dans la montagne ; ce qu'on appelle la petite Suisse du Maryland. Nous louons un cheval et une voiture, sorte de petit *buggy*, assez primitif ; nous en avons pour cinq milles seulement. Le quadrupède sent qu'il a affaire à des gens pacifiques ; il prend une allure de philosophe, qui pour l'instant est tout à fait de circonstance ; mais nous pour-

rons au moins admirer le pays tout à notre aise.

Dans les cases, des deux côtés de la route ; sur la route même, dans les jardins et les champs, ce ne sont que nègres, négresses et négrillons ; je ne vois pas un blanc. Inutile d'aller plus au sud ; je suis dans le Sud, c'est évident ; je ne verrai pas plus de têtes crépues dans la Virginie ou la Louisiane, et comme toutes ces têtes sourient béatement en nous regardant passer ! Que peuvent-ils faire, ces braves gens-là, toute la journée ? Ils mangent peu, s'habillent de rien, n'ont pas de grands besoins : ils passent certainement leur existence à fainéantiser. Les trous noirs et puants qui servent de portes à leur logis laissent entrevoir un désordre lamentable à l'intérieur : des casseroles qui traînent, des pelures d'oranges et de bananes par terre, des loques accrochées, des chats qui miaulent... Pouah ! une vue du Congo !

L'aspect de la campagne est plus agréable : quels beaux blés dans le Maryland ! on va les récolter vers le 15 juillet, un mois avant l'époque de notre moisson à nous. D'immenses champs de maïs alternent avec les froments ; tout cela est jaune d'or, mûr, appétissant et gai. Des barrières primitives pour clôturer les propriétés : c'est-à-dire des perches entre-croisées, sans ligature, en zigzag, formant des angles rentrants et sortants.

Le P. D... me désigne au loin un couvent de Rédemptoristes ; plus loin encore. il y a un scolasticat de la Compagnie de Jésus. A côté de nous passent des fermiers à cheval ; ils ont de grandes bottes, des étriers en cuir en forme de sabot, un large *sombrero* sur la tête ; j'entrevois ainsi le costume des prairies du Far-West ; c'est absolument cela.

Nous sommes sortis des pays accidentés en arrivant au haut du plateau qui domine Ellicott City ; autour de nous

des bois, des clairières et encore des bouquets d'arbres çà et là, puis des maisons à vérandah ; — la maison créole vue déjà dans le Nord. — Au-dessus de la porte d'une de ces maisons, je lis l'enseigne : *Doctor's office* ; toujours *office !* Un cabinet de consultations, ici c'est un bureau ; conçoit-on cela ? le bureau d'un médecin ! De beaux arbres encore, des chênes et des saules pleureurs magnifiques ; de grosses cailles et un autre oiseau inconnu de moi, gris et blanc sous le ventre, sont placés en travers de la route et nous regardent passer avec une placidité, un calme qui dénotent la plus parfaite ignorance du permis de chasse. Un cocher négrillon conduit une blanche miss, tout fier de la mission qui lui est confiée ; il nous amuse beaucoup avec les efforts qu'il fait pour paraître grave et sérieux ; enfin nous apercevons dans le lointain un beau parc, une grande façade, deux hautes tours pointues flanquant un corps de bâtiment central à trois galeries superposées ; c'est *Saint-Charles' s College.*

Toujours admirablement accueilli par ces messieurs de Saint-Sulpice ; ici, par le R. P. Dênis, président du collège. « Je suis en Amérique, me dit-il, depuis soixante ans ! » Je le crois bien, il y est né ; il n'en est jamais sorti ; c'est un des rares Sulpiciens qui ne soient pas venus à Paris et qui n'aient pas fait leur année de noviciat à la Solitude d'Issy.

Visite de la maison : au réfectoire d'abord, où nous déjeunons en compagnie des cent quatre-vingts élèves ; puis nous allons à la salle de récréation, où l'on trouve des jeux variés, des billards, et, sur les tables, des dictionnaires de toute sorte à la disposition des étudiants. Cela m'a paru laisser bien loin nos Bouillet et nos Bachelet ; et puis l'idée est excellente d'offrir à ces jeunes gens le moyen de s'instruire tout en s'amusant. On me montre

aussi devant la maison l'endroit réservé au jeu du palet et le jeu de balles. Le cardinal, qui affectionne tant les jeunes séminaristes, ne dédaigne pas de venir faire avec eux, paraît-il, une partie de palet ; tantôt vainqueur, tantôt battu. Au jeu, les distances s'effacent, même quand on porte la pourpre, ce qui n'est pas peu dire.

Visite à la buanderie à vapeur, *steam laundry*, où l'on nous montre le mécanisme de la machine à laver, de la machine à sécher avec un système rotateur, et aussi la machine pour repasser. C'est une installation complète. De même à la laiterie, où l'on fait de la crème et du beurre avec des instruments perfectionnés et tout nouveaux. Après tout, ils ne seraient pas Américains, ces excellents Sulpiciens, s'ils faisaïent modestement comme on fait dans le vieux pays routinier !

Le collège Saint-Charles forme le département classique (*classical department*) de l'université Sainte-Marie ; il est ouvert aux étudiants de tous les diocèses, comme l'université de Baltimore. C'est un séminaire ecclésiastique et une école préparatoire pour les jeunes gens qui aspirent au sacerdoce, et où ils reçoivent une éducation qui les dispose à l'étude de la philosophie et de la théologie. Aussi le plan des études, la discipline et les exercices spirituels sont-ils organisés d'après l'esprit et les règlements laissés par saint Charles Borromée et le saint fondateur de Saint-Sulpice, M. Olier, qui tous deux avaient reçu une mission spéciale pour la formation du clergé. Ce collège, situé si près de Baltimore et pourtant au milieu de la tranquille campagne, des prairies et des bois, offre toutes les conditions désirables de salubrité et de confortable ; il a été fondé en 1830 par M. Charles Carroll de Carrollton ; le premier président fut le Rév. Olivier Jenkins, qui consacra à la prospérité

de cette belle œuvre sa vie et sa fortune. En 1859 et 1876, deux bâtiments nouveaux furent ajoutés au bâtiment central ; on pourrait maintenant y recevoir 250 élèves.

14 directeurs forment le personnel enseignant; l'année scolaire commence le second mardi de septembre pour finir le dernier mardi de juin, c'est-à-dire à l'époque des grandes chaleurs ; ce qui est bien mieux conçu et ordonné que chez nous, où les élèves ne font plus rien durant l'été.

Voici une idée des cours suivis à *Saint-Charles's College :*

Six années d'études seulement :

Première année :

Latin (Grammaire et exercices de Schultz ; *Epitome Historiæ sacræ*, *Viri Romæ*). — Anglais. — Français. — Arithmétique. — Géographie. — Lecture. — Histoire sainte. — Doctrine chrétienne.

Seconde année :

Latin (Grammaire ; *Viri Romæ*, Phèdre, Cornélius Nepos, Lactance). — Grec. — Anglais. — Français (Recueil choisi, Catéchisme historique de Fleury). — Arithmétique. — Géographie. — Lecture et élocution. — Histoire sainte. — Doctrine chrétienne.

Troisième année :

Latin (Grammaire ; César, Ovide, Cicéron *Pro Sexto Roscio* et *Selectæ historiæ*, Eglogues et Géorgiques de Virgile). — Grec (Anthologie de Maunoury, Évangile de saint Luc). — Anglais. — Français (Fables de Fénelon). — Algèbre. — Histoire profane. — Lecture. — Histoire de l'Église. — Doctrine chrétienne.

Quatrième année :

Latin (Salluste, Catilinaires de Cicéron, *Enéide* de Virgile, *Selecta ex Patribus*). — Grec (Lucien, Xénophon). —Anglais. —Français (*Télémaque*). — Algèbre. — Tenue des livres. — Histoire profane, etc.

Cinquième année :

Latin (Cicéron : *de Signis*, *de Suppliciis*, *de Amicitia*, *de Senectute ;* Térence, Horace : Satires, Odes, Art poétique). —Grec (*Iliade* d'Homère, Plutarque, saint Chrysostome, Démosthène, Sophocle). — Anglais (Shakespeare : le *Roi Lear*). — Français (*Histoire universelle* de Bossuet). — Géométrie, etc.

Sixième année :

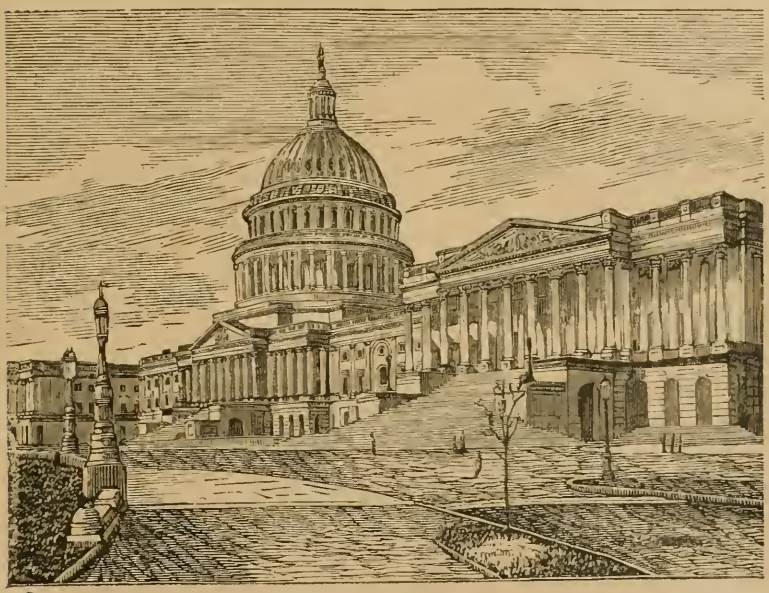
Latin (Cicéron : *Pro Murena, Pro Milone*, *Pro lege Manilia*, *Pro Marcello*, *Pro Ligario*. — Tacite, *Épitres* d'Horace). — Grec (Démosthène, Eschyle, Sophocle, Euripide, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze). — Anglais. — Français (*Oraisons funèbres* de Bossuet. *Esther* et *Athalie* de Racine, *Fables* de la Fontaine). — Géométrie et trigonométrie. — Physiologie, etc.

A côté de *S. Charles's College* il y a *Carroll's Manor*, le manoir de la famille Carroll. Nous ne pouvions pas faire autrement que d'aller visiter cette vieille et historique habitation ; on attelle au *buggy* notre philosophique coursier, qui se laisse faire sagement comme un platonicien, et nous arrivons en deux minutes devant le petit château par l'allée d'un joli parc. La maison est simple, les meubles sont fanés; quelques lithographies, quelques tableaux accrochés aux murs ; dans la chapelle, où l'on dit la messe tous les dimanches, une assez bonne copie de l'*Assomption* de Murillo. Des livres traînent sur

les canapés et les guéridons : ce sont des romans anglais où les enfants ont mis leurs noms ; sur la première page de l'un d'eux nous lisons: *Mary Carroll*. Voilà la maison de l'illustre famille du signataire de l'acte d'Indépendance en 1776, Charles Carroll, — né en 1737, mort en 1832, — famille qui a donné aux États-Unis son premier évêque, un gouverneur de l'État de Maryland, plusieurs hommes célèbres.

Nous sommes guidés dans notre visite par un vieux nègre majordome, qui est l'être le plus amusant du monde ; il s'appelle Patrick O' Connor, — nom qu'il s'est donné ; — il pontifie, le plumeau à la main, avec sa bonne figure d'oncle Tom. C'est lui le maître ici, incontestablement ; il en est, du reste, persuadé ; il est de la maison, né sur la terre, ne connaît rien au delà ; c'est un Carroll ; il a le culte de la gloire des Carroll. C'est un savant, il sait l'histoire : « Messieurs, s'écrie-t-il d'un ton suffisant, en nous montrant les tableaux de famille, celui-ci, c'est le général Washington ; celui-là, c'est le général Robert-Edmond Lee, le défenseur de Richmond, l'adversaire du général Grant, que Dieu confonde ! Il était originaire de la Virginie, descendait du grand Washington. Voici maintenant le gouverneur Carroll, puis le père du gouverneur ! » Il est certain que tous les petits négrillons qui sont là devant la porte doivent regarder Patrick O'Connor comme un demi-dieu. Lui s'attendrit en regardant les jouets d'enfants qui ont servi à plusieurs générations de Carroll, et je crois bien lui voir essuyer une larme. Quand je lui donne un demi-dollar pour sa peine, il le reçoit avec une évidente satisfaction et me serre la main chaleureusement. Bon Patrick ! tu es heureux, ton plumeau à la main, dans cette légendaire demeure ; tant mieux ! vis et meurs en paix !

Pour sûr, nous sommes dans le Sud ; en nous retournant, nous longeons le quartier des noirs attachés au domaine ; ils sont restés là depuis l'émancipation ; où seraient-ils mieux ? Les anciens esclaves et les fils d'anciens esclaves travaillent paresseusement, maintenant comme autrefois : j'en vois une dizaine courbés sur un sillon dans un champ de maïs, sous la surveillance d'un



Le Capitole (Palais) à Washington

blanc, coiffé d'un grand chapeau de paille. Voilà la plantation louisianaise : mettez un fouet dans la main de ce *commandeur*, le tableau sera complet. « Mais ils n'ont plus de fouets, me dit le P. D..., et soyez persuadé, du reste, que les esclaves n'ont jamais été aussi maltraités qu'on voulait bien le dire : ils étaient de la famille vraiment. Pour mon compte, moi qui vous parle, je suis de ce pays, de Washington même ; j'ai été élevé et nourri par une vieille négresse que j'aime comme une mère, et je ne

vais jamais dans ma famille sans lui sauter au cou. Il eût mieux valu peut-être garder l'esclavage et restreindre seulement les droits abusifs des maîtres ; les nègres seraient probablement plus heureux présentement qu'ils ne le seront jamais. » Le Maryland, il faut le dire, était bien un État à esclaves, le dernier du côté du Nord ; mais ce fut toujours le paradis des nègres : pendant la guerre de sécession, « *pendant notre guerre civile*, » comme disent les Américains, les nègres de l'État furent émancipés les premiers et constamment protégés par les troupes fédérales.

Retour à Baltimore par une voie encombrée de trains de marchandises ; aussi nous mettons le double du temps nécessaire ; en traversant un marché dans la ville, nous n'y rencontrons absolument que des nègres.

— Je suis parti pour Washington à 6 h. 50 soir, dans un train express, qui allait d'une façon désordonnée ; j'ai cru dérailler à tout moment. J'eusse bien voulu voir les deux beaux parcs de Baltimore : *Druid Hill park* et *Paterson park* ; je n'en eus pas le loisir ; je regrettais encore davantage d'être obligé de quitter le bon supérieur et mon intelligent compagnon de route. Arrivé vers 8 heures, je me logeai à *St-James hotel*, un hôtel de second ordre, mais convenable, tout près de la gare, en face du *National* et du *Metropolitan*, dont je suis séparé par une immense et large avenue qui va droit à Georgetown, le faubourg de Washington, et au *Capitole* ou palais du Congrès.

C'est que Washington est une superbe capitale, toute en monuments, larges voies et vastes jardins publics. Je m'en aperçois en prenant un tramway au hasard, qui me conduit si loin, si loin, que je crois être perdu ; je le dis au conducteur, qui me rassure et, voyant que je me suis trompé

sur la longueur de la route, me propose de me ramener pour rien au point de départ ; on n'est pas plus aimable ! Ils ont dans les tramways un singulier système de payement : le conducteur et le cocher ne font qu'un ; aussi celui-ci ne reçoit pas l'argent ; on met ses 5 *cents* dans une boîte vitrée tout à côté de lui. Vous n'avez pas de monnaie, vous placez, par exemple, sur une tablette près du cocher votre pièce d'argent de 25 *cents*, et il vous remet immédiatement une petite enveloppe contenant la monnaie et sur laquelle on lit : « *Open this and put the fare in the box :* Ouvrez ceci et mettez le prix de votre place dans la boîte. » C'est clair ! Après tout, il y a tant de nègres et de négresses, de mulâtres et de mulâtresses, de quarterons et de quarteronnes dans les voitures et partout ; ils ouvrent des yeux si blancs et si naïfs, qu'il faut leur mettre les points sur les *i*, afin qu'ils saisissent plus vite et mieux.

Mercredi 16. — D'abord, visité la gare du chemin de fer voisine : c'est là, dans la salle d'attente, qu'on voit l'endroit où le président Garfield, qui a une si bonne figure sur les billets de banque de cinq dollards, a été assassiné le 2 juillet 1881 par Guiteau. La place est marquée par une étoile de bronze, encastrée dans le plancher ; contre le mur, on a élevé un petit mausolée, en marbre blanc avec une plaque commémorative. C'est égal ! quand le président Cleveland vient prendre le train ici pour aller à Buffalo, dans son pays, il a de quoi réfléchir.

Puis, je vais respirer l'air frais dans les jardins : autant d'endroits délicieux. Il y a des bancs partout, où l'on peut s'étendre et rêver, et, au-dessus des dômes de verdure, toujours cette immense coupole du Congrès, haute de 120 mètres, qui domine au loin tout le paysage

et dont l'effet est grandiose, avec les rangées d'escaliers qui y conduisent et les grands bâtiments qui la flanquent à droite et à gauche sur un développement de 500 mètres. Chose curieuse ! depuis la ville et depuis les jardins, on ne voit que la façade de derrière ; celle de devant est de l'autre côté, et il faut faire un long chemin pour y parvenir; quand j'y arrive, je trouve qu'il fait une chaleur atroce.

On avait d'abord tracé autour du Capitole treize grandes avenues en mémoire des treize États primitifs ; aujourd'hui l'Union compte trente-sept États et dix-neuf territoires. Washington aussi s'est agrandie, et ses rues, qui s'étendent aux quatre points cardinaux, ne portent point de noms, mais sont désignées au moyen de numéros et au moyen des lettres de l'alphabet. On aura beau dire, le système n'est pas absolument commode, surtout dans une ville où les terrains vagues abondent et où les distances sont énormes. Il y a la première rue ou la dixième, et la rue *E* ou la rue *J* au nord ou à l'ouest ; qu'une indication fasse défaut, cela occasionne des marches et des contre-marches sans fin. Grâce à un obligeant gentleman à qui j'ai recours, je puis cependant, après avoir erré tout juste à l'opposé, prendre un tramway qui m'amène *H*, *15e street*, à l'église et au presbytère Saint-Matthieu, où je veux voir le curé, le Révérend M. Ch..., pour qui j'ai une lettre. Je vois arriver un prêtre respectable, vêtu de la soutane, dont la figure révèle un caractère calme et tranquille et une intelligence hors ligne. On ne m'a pas trompé quand on m'a dit que le docteur Ch..., d'origine française, était un des prêtres les plus éminents du clergé américain : je suis en présence d'un homme destiné aux plus hautes situations et qui est à la tête de la principale paroisse de la capitale, le Saint-Philippe du Roule ou la

Madeleine de Washington (1); — nous sommes ici dans le quartier de la présidence et des ministères. — Après avoir causé un instant, M. Ch... me fait ses offres de service, et, après s'être enquis de mon hôtel, il me dit qu'il viendra me prendre avec son *buggy*, vers deux heures, chez moi.

Il y a dix églises catholiques à Washington et une population catholique de 30.000 âmes, dont 4.000 pour Saint-Matthieu. Cette dernière église n'est point un monument, mais elle est pourtant très bien tenue et digne du quartier aristocratique qui l'entoure. Le 10 décembre dernier, le ministre d'Espagne, M. Valera, en grand uniforme, recevait à l'entrée, sous le péristyle, le président des États-Unis, les secrétaires Bayard et Endicott, les membres du corps diplomatique et les sommités sociales de la capitale fédérale, au nombre de six cents, qu'il avait invités par lettres personnelles à venir assister à une messe solennelle de *Requiem* pour le repos de l'âme de don Alphonse, roi d'Espagne. L'église était tendue de tentures noires du plus riche effet; dans l'allée du milieu se dressait un immense catafalque, sur lequel apparaissait un cercueil orné de velours noir et de broderies d'argent; une croix faite de fleurs blanches et de deux palmes vertes entre-croisées avait été placée sur le cercueil par l'ambassadrice espagnole. On avait rarement vu à Washington tant de brillants uniformes. Les ministres de Chine et du Japon avaient revêtu, l'un la robe éclatante de son pays, l'autre un habit de cour très riche, à l'européenne. M. Cleveland était en habit de ville. Le colonel Jérôme Bonaparte, fils du roi Jérôme de Westphalie, qui épousa miss Paterson, à New-York, en 1803, était aussi

(1) Le docteur Ch... est aujourd'hui archevêque de Santa-Fé.

à la cérémonie. Les Américains, républicains comme les Français, aiment, comme ces derniers, la représentation et l'apparat. On a conservé la mémoire de ce service funèbre, et l'on dit que ce fut un beau spectacle.

A deux heures, le docteur Ch... arrivait exactement, ayant revêtu son costume de ville : veston noir et chapeau gris. En quelques minutes, grâce à son fougueux cheval de Virginie qu'il conduisait lui-même très habilement, nous étions devant le grand escalier du Capitole ; il jetait les rênes à un nègre qui était là, et nous montions vers les portes de bronze venues de Florence, qui ressemblent beaucoup aux portes du baptistère de Ghiberti. Sur ces portes sont représentés divers sujets de l'histoire d'Amérique : on y voit les nobles figures de Christophe Colomb, des premiers explorateurs, et des statuettes de moines et de religieux qui sont très florentines et pas du tout puritaines ; mais l'art fait oublier tout, et ici l'art est exquis, comme souvent tout ce qui vient d'Italie. Les grandes fresques sous la coupole retracent encore d'autres scènes historiques, et sur l'une d'elles je vois le modèle exact des billets de banque que j'ai dans mes poches : Colomb prenant possession du Nouveau Monde au nom de Dieu et du Roi. Tout ceci est très grand et très beau.

Nous nous dirigeons vers le fond et entrons à la bibliothèque du Congrès, encombrée de volumes et de travailleurs ; le docteur Ch... remet au conservateur quelques volumes et demande *l'Émile* et *le Contrat social*. « Les questions sociales sont à l'ordre du jour, me dit-il ; cependant nous n'avons rien à craindre encore, vu l'esprit raisonnable des populations, l'esprit anglo-saxon et conservateur qui domine toujours. »

La question sociale ! Au commencement de l'année

1885, un ministre protestant, le docteur Newton, dans son église de Tous les Saints, à New-York, poussait, lui, ce cri de détresse :

« Les signes sont certains d'une révolution prochaine. D'après *Bradstreet*, le journal commercial le plus digne de foi de New-York, 300.000 hommes et femmes sont sans emploi *rien que dans notre ville!* Le temps n'est-il pas venu de s'écrier : Prenez garde, un nouvel ordre de choses doit forcément s'imposer à nous ? Le temps n'est-il pas venu de dire que les lois naturelles vont de nouveau s'affirmer, en dépit de ce que nous avons fait de la société moderne ? Aujourd'hui, tous les signes des temps indiquent l'approche de ce nouvel ordre de choses, qui sera inauguré par un système de coopération et de coalition générale des travailleurs. Il serait imprudent de se laisser aveugler plus longtemps. Des lois nouvelles faites au profit de certaines classes n'entraveront pas ce mouvement, mais ne feront que rendre les masses moins traitables. Quiconque a lu les professions de foi blasphématoires du grand Congrès socialiste qui a eu lieu à Chicago, le 29 novembre dernier, y a vu clairement les avant-coureurs de la terrible tempête qui s'avance sur notre pays. Si nous avons jusqu'ici emmagasiné sans explosion une surabondance de vapeur, il n'est que temps d'ouvrir la soupape de sûreté. Et cette soupape n'est autre que le christianisme bien compris et surtout bien obéi ! »

Voilà ce que les hommes éclairés aux États-Unis entrevoient : un avenir peu brillant. L'Amérique du Nord traverse en ce moment une crise des plus aiguës dans les relations du capital avec le travail ; les nombreuses organisations d'ouvriers, surtout celle des chevaliers du travail, *Knights of labour*,— qui est toute puissante, — deviennent de jour en jour plus démonstratives, et la réac-

tion du capital contre elles se manifeste avec un aigreur et une détermination qui ne peuvent qu'envenimer le conflit. Des actes de violence ont été commis à Saint-Louis (Missouri), à la suite d'une grève gigantesque qui a paralysé le trafic et les affaires sur tout le réseau des voies ferrées connu sous le nom *Missouri Pacific* ; il y a eu du sang versé, des incendies, des menaces de mort contre les classes aisées ; tous les symptômes d'une révolution. A New-York, les employés de la compagnie de tramways de la 3e avenue se sont mis en grève, et l'on a vu les *cars* précédés et suivis de policemen armés ; à Brooklyn, six mille ouvriers des raffineries en sont venus aux mains avec la police ; à Chicago, il y a eu deux mille grévistes ; de nombreuses manufactures ont fermé leurs portes et jeté sur le pavé des milliers d'ouvriers, qu'elles soupçonnaient devoir se mettre en grève.

Les associations ouvrières veulent la réduction des heures de travail : huit heures au lieu de dix ; il va sans dire qu'elles ne veulent pas la réduction du salaire. Le but est d'obliger ainsi les patrons des usines à employer plus de bras. Le résultat sera l'augmentation du prix de vente ou la faillite. Partout des *meetings* menaçants : à New-York, à Baltimore, à Milwaukee (Wisconsin), à Saint-Louis, à Chicago. Le journal *Bradstreet* annonce que le nombre des grévistes va atteindre deux cent cinquante mille ouvriers. L'horizon se rembrunit ; c'est un malaise général, la misère commence à montrer les dents pour mordre parce qu'elle ne peut manger !... (Correspondances du *Soleil*, 13 janvier 1885, 15 mai 1886)(1).

(1) Hélas? oui, les questions sociales sont à l'ordre du jour présentement plus que jamais et en Amérique autant qu'ailleurs. A l'heure où j'écris cette note les plus graves nouvelles nous arrivent de Chicago où les *Chevaliers* du Travail commandent en maîtres.

Qu'est-il arrivé? Une nouvelle grève plus grave, plus redoutable que la

Tout en philosophant, nous voici à la porte de la salle du Sénat, après avoir admiré un beau tableau de bataille,

grève des mineurs américains qui l'a précédée et qui menace, cette fois, d'arrêter l'industrie nationale dans sa production quotidienne. Les employés de plus d'une trentaine de Compagnies de chemins de fer viennent de suspendre leur service et refusent de reprendre tout travail, avant d'avoir reçu complète satisfaction. Les compagnies ne pouvant transporter leurs bestiaux, on en a vu, comme celle de Rock-Island, obligées de faire pâturer aux abords des lignes, des millions de bêtes à cornes. A Chicago, le centre de la grève, les grands abattoirs et les fabriques de conserves ont presque fermé leurs portes.

Mais pourquoi les ouvriers des compagnies de chemins de fer se sont-ils mis en grève? Par *sympathie ouvrière*, pour soutenir les revendications de camarades travaillant chez M. Pullman, le grand et riche constructeur des wagons-lits-salons (*palace cars*).

M. Pullman ayant refusé d'augmenter les salaires de ses 4.000 ouvriers, ceux-ci se sont mis en grève et ont su intéresser à leur cause l'*Union des employés de chemins de fer*. L'*Union* a pris une mesure radicale et a mis en interdit toutes les compagnies faisant usage des *palace cars* de la maison Pullman. Comme toutes les compagnies s'en servent, l'interdit est devenu général.

Les trains ont été attaqués à main armée, les wagons jetés hors des rails, pillés, brisés, incendiés. Le 7 juillet 1894 un télégramme venu de Chicago racontait que les autorités avaient réussi à préparer le départ d'un convoi important. Debs, le chef des grévistes, a eu alors une inspiration terrible ; il a fait partir une locomotive d'une gare de Chicago en donnant au mécanicien l'ordre de la lancer seule et à toute vitesse sur les convois alignés en gare. Le mécanicien exécuta fidèlement sa consigne; la locomotive arriva bientôt avec une effrayante rapidité et une collision épouvantable se produisit au milieu d'un sauve-qui-peut général.

La locomotive et les wagons ont été réduits en miettes. Rien de plus américain! On a fait sauter des ponts à l'aide de la dynamite, on a incendié Chicago sur plusieurs points, on a affamé une ville de plus de un million d'habitants, et on a vu les habitants accueillir avec des hurrahs les auteurs de ces désordres.

La police était impuissante : il n'y a que 1.625 policemen à Chicago sans compter la garde nationale qu'on peut suspecter (Statistique de 1890); faible barrière à opposer au torrent populaire. Le gouvernement fédéral s'est alors décidé à recourir à la force, non sans quelque hésitation, car il appartient à chaque Etat de pourvoir à sa propre sécurité. En effet, ne voilà-t-il pas le gouverneur de l'Illinois qui envoie au président Cleveland un télégramme protestant contre l'envoi de troupes fédérales dans cet Etat et demandant le rappel immédiat de ces troupes, leur présence étant inutile et injustifiable ! — Le président a répondu que cet envoi avait été décidé conformément à la constitution et à la loi, sur la requête de l'administration des postes, sur les représentations des magistrats de la cour fédérale et enfin sur d'abondantes preuves de tentatives faites en vue d'entraver le commerce entre les différents Etats. C'est qu'il faut s'expliquer, aux Etats-Unis!

C'est le président Cleveland qui a eu raison : sa proclamation a été très

un épisode de la guerre du Mexique avec les États-Unis, en 1846, après l'annexion du Texas : un joli effet de soleil

ferme, il a fait appel au bon sens de la population, il a envoyé 3.000 hommes de troupes (on sait que l'armée régulière et permanente ne dépasse pas 24.000 hommes dans toute l'étendue du territoire) ; Debs a été arrêté avec les principaux meneurs ; le calme s'est peu à peu rétabli et les troupes fédérales ont reconstitué le trafic et rouvert les lignes du *Northern* et de l'*Union Pacific*, vers Livingstone, Omaha et Ogden.

Dans un télégramme du 11 juillet 1894 nous voyons que M. Sovereign, grand maître des Chevaliers du travail, adresse, lui aussi, une proclamation à tous les membres de l'Ordre, les invitant à cesser tout travail, jusqu'à ce que le conflit occasionné par la grève de la Compagnie Pullman ait été réglé ; il constate que, bien que le salaire ait été réduit à la dernière limite, la Cie Pullman prétend qu'il n'y a pas motif à arbitrage, que le capital de celle-ci a été accru trois fois, et que, malgré ces augmentations, ses actions font encore prime sur le marché. « La dignité des travailleurs est en jeu dans ce conflit, dit M. Sovereign, et je vous supplie de ne point faillir à votre devoir. »

Cette association des Chevaliers du Travail (*Knights of labour*), qui compte actuellement peut-être un million d'adhérents, ne date que de 1869 et a été fondée à Philadelphie par un petit tailleur nommé Uriah. S. Stephens. Celui-ci s'adjoignit six associés qui voulurent que leur œuvre s'appelât le *Noble* et *saint Ordre des Chevaliers du Travail* et déclarèrent que « le travail est noble et saint », que « c'est une œuvre digne des hommes les plus nobles et les meilleurs que de le préserver de l'avilissement, de l'affranchir des maux de toutes sortes que l'ignorance et la rapacité lui ont imposés et de délivrer les travailleurs de la tyrannie des égoïstes ».

La 1re assemblée générale eut lieu à Philadelphie en 1877. Stephens y fut proclamé grand maître ouvrier. En 1879, il eut pour successeur un homme très intelligent, très énergique et modéré, M. Powderly. La déclaration de principes de l'ordre en 1886 est nettement socialiste. Elle dit notamment :

« Le progrès alarmant et l'esprit agressif des grands capitalistes et des Compagnies nous conduiront inévitablement, si l'on n'y met un terme, à l'appauvrissement et à l'abaissement moral des travailleurs.

« Si nous désirons jouir des bienfaits de la vie, nous devons empêcher le cumul injuste et l'influence pernicieuse de la richesse.

« Ce but désiré ne peut être atteint que par les efforts réunis de ceux qui obéissent à la loi divine : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

« Nous avons, par conséquent, institué l'Ordre des Chevaliers du Travail pour organiser et diriger les forces des masses industrielles, et non dans l'intérêt d'un parti politique, car notre Ordre est au-dessus des partis et il représente les principes et les mesures qui conviennent au peuple entier. »

Une autre déclaration de l'Ordre dit :

« La doctrine du droit égal à l'existence et à la liberté implique également le droit à l'usage des éléments nécessaires à l'existence. Le système qui oblige les citoyens à acheter à d'autres citoyens le droit de cultiver le sol qu'ils n'occupent pas, ou qui permet à des Compagnies de s'attribuer la propriété des mines, des dépôts d'huile, des usines à gaz, etc., constitue une violation de la justice naturelle. »

sur les cactus et les plantes grasses; un autre beau tableau à côté, dans l'escalier des députés, représentant le président Lincoln au milieu des ministres.

Il y a peu de monde au Sénat : trente membres environ dans la petite salle rectangulaire; il fait si chaud ! C'est M. Sherman, frère du général de ce nom et vice-président des États-Unis, qui siège au fauteuil; on salue le docteur Ch... de l'hémicycle ; c'est qu'il a là, me dit-il, des paroissiens : *il en a deux et demi ;* deux d'abord et un troisième protestant, mais qui accompagne toujours à l'église sa femme, qui est catholique. Cette façon de compter par demies est originale ; n'ai-je pas vu une rue de Washington portant cette dénomination : 4e 1/2 !

Un peu plus de monde chez les députés ; il est vrai qu'ils sont plus nombreux en totalité. Au Sénat, les membres se tiennent bien; ici, c'est autre chose : j'en vois qui fument sans vergogne; d'autres croisent leurs jambes sur les pupitres. *Proh pudor !* La plus grande liberté partout ; le public entre et sort à volonté. On discute sur le salaire des officiers de marine : le député démocrate, qui appartient à la majorité, explique que, présentement, l'argent a moins de valeur qu'autrefois ; il demande un supplément de solde : un député républicain lui répond. On vote par assis et levé : l'épreuve est douteuse, et le député de la

L'association des *Chevaliers du Travail* faillit être condamnée à Rome, il y a quelques années. C'est grâce à l'intervention personnelle de S. E. le cardinal Gibbons qu'elle a pu échapper à ce déshonneur; le cardinal fit surtout valoir cette raison que la société n'était pas secrète et qu'elle renfermait nombre d'Irlandais catholiques, de bonne foi. M. Sovereign, grand maître actuel, est beaucoup plus radical que son prédécesseur. L'avenir montrera si la clémence du vénérable archevêque de Baltimore était justifiée.

Quoi qu'il en soit, la société américaine souffre comme la nôtre; une autre crise plus grave viendra peut-être après celle-ci ; et nous entrevoyons que nul ne saura conjurer des dangers redoutables si ce n'est encore et toujours l'Eglise catholique au nom du Maître qui a dit : « Venez à moi, vous qui êtes chargés et fatigués, je vous soulagerai. »

majorité semble battu ; mais il ne se tient pas pour tel et réclame une épreuve contradictoire ; il s'en va alors dans les couloirs et à la buvette rassembler ses amis et revient ; l'autre, pendant ce temps, en fait autant. Avec une simplicité tout américaine, les deux adversaires se placent debout, au pied du bureau, et font défiler entre eux tous les membres présents, en les comptant ; le démocrate est finalement battu, mais il serre la main au républicain. *All right!*

M. Ch... me dit : « Les deux partis sont presque aussi forts l'un que l'autre : vous l'avez vu ; cela vaut mieux ainsi et les force à travailler les questions. Pourtant j'aime mieux les démocrates, qui sont les vrais représentants des travailleurs ; les républicains, qui représentent les capitalistes et les grandes compagnies de chemins de fer, ont des tendances autoritaires ; peut-être bien empiéteraient-ils sur les droits de l'Église, s'ils étaient plus forts. »

C'est M. Carlisle, député du Kentucky, qui est *speaker* ou président de la Chambre. On ne voit point ici de ministres responsables : on cite le président de l'Union à comparaître s'il le faut. Ce qu'il y a d'amusant, c'est de voir circuler au milieu de ces têtes de Yankees un vieux nègre à lunettes d'or, le seul député de couleur, et de tout petits bonshommes de dix à douze ans, les pages de la Chambre, qui portent les lettres, font les commissions, causent gravement avec les membres, fouillent dans les pupitres et prennent les postures les plus drôlatiques : gentils bambins de bonne mine, payés par l'État, fils de députés ou des amis de ceux-ci, et qui font leur apprentissage de politiciens pour l'avenir.

Somme toute, je ne me retire pas avec une mauvaise impression ; j'aime cette rondeur et cette simplicité ; je comprends bien leur république, à ces gens-là, parce que je me rappelle son origine. Les treize colonies veulent dé-

fendre leurs droits traditionnels contre les tendances injustes du Parlement anglais et le commerce de la métropole : de là l'indépendance après la lutte ; et Washington disait même en 1774 : « Nous ne voulons pas l'indépendance ! » Cette république n'est pas venue au monde, comme d'autres, dans la boue et dans le sang. « Toute chose demeura dans le même état que devant, a dit l'historien Bancroft ; ce ne fut pas une révolution sociale. » (*Histoire des États-Unis.*)

Les pouvoirs ici sont mieux pondérés que chez nous; la constitution fédérale de 1787 établit que les pouvoirs de l'Union ont pour attributions ce qui a trait à la défense du pays, aux relations extérieures et internationales, aux douanes, aux monnaies, etc. En dehors de ces attributions, les États demeurent souverains en fait de législation civile et criminelle, d'administration et de justice, de gouvernement local, d'instruction et de travaux publics, d'impôts et de milice locale.

Le Sénat est la négation de la loi du nombre, cette sottise qui met en action les ignorants et les passionnés, car chaque État nomme deux sénateurs : ainsi le Nevada, qui a 42.000 habitants, nommera autant de sénateurs que le New-York, qui en a 4.300.000; or, le Sénat est puissant, il légifère, il ratifie les traités avec les puissances et les nominations des hauts fonctionnaires. Dans la chambre des députés, chaque État a une représentation proportionnelle. Le Sénat compte 74 membres environ ; la Chambre des représentants, 300 à 320 (1).

L'élection du président est votée au double degré ; chaque État nomme autant d'électeurs présidentiels qu'il envoie de sénateurs et de députés ; le président a un droit

(1) Claudio Jannet, *les États-Unis.*

de *veto* suspensif sur les *bills* ou actes du Parlement ; enfin la cour suprême peut juger l'inconstitutionnalité de certaines lois ; voilà des garanties qu'on ne trouve pas partout. Les Américains sont des gens positifs et pratiques, et ils réfléchissent ordinairement autant qu'il le faut, avant d'accomplir quelque action de haute gravité. Un de mes grands étonnements a été encore de découvrir ce qu'ils ont fait contre les entraînements populaires : j'avoue n'y avoir jamais pris garde avant mon voyage en Amérique. Je veux parler du choix de la capitale : ce n'est jamais une grande ville, et c'est toujours une ville de l'intérieur ; pour la même raison, ils n'ont pas mis la résidence du chef de l'État près du palais du Congrès ; entre les deux, il y a toute la ville.

Qu'est-ce que peut bien gagner le chef d'un État comme celui-ci, l'homme qui commande à cinquante millions d'âmes? Il a 50.000 dollars ; les deux *speakers* ont 50.000 francs chacun ; les ministres, qui sont plutôt les secrétaires du président que de véritables ministres, ont 15.000 dollars ; mais ils possèdent presque toujours une fortune personnelle.

— Par privilège spécial, le docteur Ch... me fait entrer dans le parc de M. Cleveland, et nous passons en voiture devant la porte de sa résidence de *White-House* (la Maison-Blanche) : un bel hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, voilà tout. Mon compagnon me conte qu'hier il a été nommément invité, et qu'il s'est rendu à la grande réception présidentielle donnée en l'honneur de la jeune épouse de M. Cleveland ; une soirée qui a été très brillante.

Le *buggy* et le bon cheval de Virginie courent toujours le long des rues et des avenues de cette grande ville de 180.000 habitants, qui a été pour ainsi dire construite et

embellie par les nègres pendant le temps de la guerre, alors qu'il fallait utiliser leurs bras. Je m'arrête devant le musée, où l'on voit le *Régiment qui passe*, de Detaille ; la *Charlotte Corday*, de Muller; les *Derniers Jours de Napoléon Ier*, de Vela; devant la Monnaie, la Trésorerie, le *General Post Office*, le triple ministère de la guerre, de la marine et des affaires étrangères ; — les ministères ressemblent tous, avec leurs colonnades, à la Madeleine de Paris ; — le *Patent's Office*, où sont déposés tous les brevets d'inventions américaines et tous les modèles de machines; le *Pension's Office*, qui a pris tant d'importance depuis la guerre ; le musée ethnographique, où l'on voit de tout : l'habit du général Washington, le tonneau qui apporta le premier tabac en Europe, la première locomotive de Stephenson et des charrettes et des tapisseries indiennes. Nous terminons par l'obélisque de Washington, construit en pierres apportées de tous les États de l'Union et situé sur les bords du Potomac. L'autre rive en face est déjà le territoire de la Virginie, un État du Sud. L'obélisque monte dans les airs à cent soixante-sept mètres, et semble attester à la face du ciel et de la terre la gloire de la grande République.

CHAPITRE IX

DE NEW-YORK AU HAVRE

Parlor-car. — Je vais faire mon marché en compagnie d'un ministre plénipotentiaire. — *Hoffman-House*, 5e avenue, N. Y. — Les écoles de Saint-Patrick de Brooklyn. — L'instruction publique aux États-Unis. — Classification des écoles. — Instituteurs et institutrices. — L'auteur médit de la prison où il a fait ses études. — L'église française de Saint-Vincent de Paul, à New-York. — Comptes de fabrique. — A l'Hôpital français. — Le premier cardinal américain. — Funérailles de Mgr Mac Closkey à la cathédrale Saint-Patrick. — A *High-Bridge*. — Retour. — Je monte à bord du *Saint-Laurent*, un joyeux navire. — Chansons américaines. — Mon dernier mot sur l'Amérique après beaucoup d'autres.

Jeudi 17 juin. — Sur les chemins de fer américains, il n'y a plus que le wagon-salon qui m'est inconnu ; aussi, en revenant de Washington à New-York, ai-je soin de retenir ma place dans un *parlor-car*. On a supprimé ici les banquettes plates de chaque côté du wagon avec un couloir central, et on les a remplacées par une double rangée de larges fauteuils pivotant sur un axe et pouvant se mouvoir dans tous les sens ; il y a un de ces confortables sièges en face de chaque glace du wagon. Impossible, par exemple, d'étendre les jambes sur le fauteuil du voisin : il est trop éloigné ; pour prendre cette position nonchalante, il faut se servir d'un coussin ou tabouret mobile qui est là, placé devant vous ; en outre, vous pouvez faire établir devant votre place une petite table en acajou qu'on trouve contre la paroi du wagon et qui sert à manger, à lire, écrire ou jouer.

Un monsieur qui est venu s'installer non loin de moi, et

qui a des allures respectables: figure avenante, larges favoris, mise très digne, lit *le Figaro*, et sans que je lui aie adressé la parole m'interpelle en français et m'offre son journal ; la conversation s'établit, et nous sommes bientôt liés : c'est M. Antonio Flores, ministre plénipotentiaire de la république de l'Équateur (1). Il habite New-York et revient de Washington, où il a été assister à la réception du président. La faim se fait sentir vers l'heure du déjeuner, et je m'adresse au mulâtre pour avoir de quoi mettre sous la dent. Il me regarde d'un air hébété : « L'imbécile, dit l'ambassadeur ; vous lui parlez très correctement ; mais il a mis dans sa tête de nègre qu'en votre qualité d'étranger vous ne pouvez parler anglais, et qu'il ne pouvait vous comprendre ; il ne me comprend pas plus que vous, et pour la même raison. »

Cependant, nous arrivons à Philadelphie; munis d'un panier et suivis du mulâtre, nous allons au buffet du *dépôt* faire nous-mêmes notre marché ; nous achetons un demi-poulet, des fraises et des bananes : nous demandons du lait glacépour boisson, et nous venons nous installer à notre petite table quand le train se remet en marche. « J'ai rarement mieux *lunché*, » me dit M. Flores : de fait, ce petit repas, assaisonné de beaucoup de gaieté, nous aida à attendre le dîner de New-York, où nous arrivâmes vers cinq heures.

Pluie battante : quand il pleut dans ces gares en papier ou en carton, les malheureuses stations de chemin de fer prennent un aspect lamentable : elles ressemblent à une multitude de petits Staubach ou de petits Niagara versant en cascades des eaux sales et noirâtres : aussi, on n'y chôme pas. On s'engouffre avec une véritable furie à

(1) Depuis, Président de la République de l'Équateur.

bord des *ferry-boats,* et l'on court vers New-York : arrivé là, vite on prend d'assaut les tramways et l'on cherche l'hôtel. J'allai auparavant à la Poste chercher mes lettres : premier régal, le meilleur celui-là. On dévore les

Intérieur d'un wagon-salon

lettres de ses amis avec un appétit dont ils ne se douteront jamais : on rit, on pleure, on rit encore, on relit cent fois la même page : ah ! chers amis de France, soyez bénis pour ne m'avoir pas oublié ce jour-là ! Néanmoins, j'arrivai à *Hoffman-House*, 5e avenue, un peu tard : six heures et demie.

Hoffman-House est la propriété du millionnaire John W. Mackay et a pour directeur M. É. Stokes, qui, il y a environ dix ans, tua d'un coup de revolver le spéculateur James Fisk ; on dit qu'il a été, pour ce fait, condamné trois fois à être pendu : or, Édouard Stokes se porte

à merveille et circule dans l'hôtel qui, sous son habile direction, jouit d'une prospérité sans égale. Un monde, Hoffman-House ! Quand on vient à New-York, il faut au moins y passer un jour, comme je l'ai fait, pour avoir une idée de la manière d'agir des Yankees modernes et contemporains. Allez au *bar* surtout ; il est plein d'objets d'art, étincelant de dorures ; ici, des statues de cuivre, de bronze, de marbre, achetées aux grands artistes des prix fous ; là, une splendide tapisserie des Gobelins qui a été faite pour Napoléon III ; plus loin, des nymphes de Bouguereau. Les salles à manger sont d'un luxe inouï ; quant aux salons du premier étage, — j'en ai compté quatre, — ils sont grandioses. Jusqu'aux trois fauteuils des cireurs de bottes, tout attire l'œil et sollicite l'attention : j'allai m'asseoir gravement dans un de ces fauteuils ; un nègre costumé comme un milord vint donner un coup de brosse à mes bottines, qui en avaient grand besoin. J'osais à peine offrir 10 *cents* à ce noble cireur ; mais doivent-ils en gagner par jour, des 10 *cents !* et quel bon métier ! Plusieurs lignes télégraphiques qui ont leurs bureaux dans l'hôtel sollicitent les clients ; la nouvelle ligne Mackay-Benett envoie des dépêches au rabais. Je gagnai ma superbe chambre du cinquième au moyen de l'ascenseur, et je redescendis bientôt pour aller dîner chez les Pères de la Miséricorde.

Vendredi 18. — A Brooklyn, chez le Révérend James T... de Saint-Patrik, où je dois manger de nouveau l'inévitable soupe aux *clams ;* aussi, pourquoi suis-je toujours en visite ici le vendredi ? L'excellent Père T... me fait raconter mon voyage ; il me félicite d'avoir vu l'archevêque de Philadelphie, le Monsabré américain ; mais il eût fallu l'entendre parler ! L'épiscopat américain compte encore d'autres illustrations, parmi lesquelles on remar-

que surtout Mgr Spalding, évêque de Peoria (Illinois); Mgr Fitz-Gerald, évêque de Little-Rock (Arkansas), et Mgr Thos. Becker, évêque de Wilmington (Delaware).

Tout en causant, nous arrivons aux écoles, qu'on me fait visiter : la paroisse de Saint-Patrick a deux écoles, l'une de garçons, dirigée par 4 Frères Franciscains, assistés de 10 maîtres laïques, et qui compte 14 classes, 820 enfants ; l'autre de filles, dirigée par 9 sœurs de la Merci et 2 maîtresses laïques, et qui compte 11 classes et 725 enfants. Ces écoles sont admirablement aménagées : de l'air, de la lumière, de l'espace ; des séparations vitrées qui permettent d'entrevoir d'un seul coup d'œil toutes les classes, un mobilier scolaire complet, avec un système de tables qui se replient ingénieusement.

C'est le moment où l'on prépare la distribution des prix ; l'année scolaire finit, les chaleurs vont rendre l'étude intolérable : j'arrive donc à l'école des garçons en pleine répétition de la future solennité. Sur notre prière, on continue, et je puis d'abord entendre les enfants chanter en chœur : c'est la *Marche du général Sheridan à travers la Géorgie*, noble chant national d'une grande beauté ; puis un petit bonhomme, âgé d'environ douze ans, monte sur une estrade, et, avec une grande simplicité, il se met à déclamer un morceau de poésie qu'on me dit être l'épisode de saint Jean Gualbert rencontrant le meurtrier de son frère. J'ai rarement vu un enfant arriver à cette perfection : organe, diction, geste, tout m'a semblé parfait. Dans le petit auditoire, pendant ce temps-là, aucun bruit, pas le moindre chuchotement, mais une attention soutenue, bienveillante, et tout à fait sympathique pour le petit orateur. Ceci ne se rencontre guère non plus chez nous.

Même bonne impression dans ma visite aux petites

filles ; dans une des classes, l'idée me vient de demander à titre de renseignement quelle peut être la signification de l'*s* barrée de deux traits avec laquelle on désigne ici l'unité de monnaie ou le dollar. Sur un signe de la maîtresse, une enfant va au tableau noir, prend la craie et trace d'abord le signe, puis la signification à côté. S. veut dire *Stat es*, États, les deux traits représentent un U, *United*, Unis : *United States*, États-Unis, sous-entendu *dollar*, U. S., avec les chiffres 1, 5, 10 : 1, 5, 10 dollars des États-Unis.

Cette petite fille de l'école Saint-Patrick fut ce jour-là mon professeur.

M. Hippeau, dans son rapport adressé au ministre de l'instruction publique en 1871 (1), nous dit déjà qu'il n'a jamais entendu mieux lire et mieux réciter la prose et les vers que dans les écoles des États-Unis. « L'élève qui, en récitant son Virgile et son Boileau, continue-t-il, s'aviserait d'y mettre le ton et l'accent nécessaires, semblerait, aux yeux de ses camarades, faire quelque chose de prétentieux et de ridicule. » Cela chez nous, mais il n'en va pas de même ici, témoin le fait que j'ai cité. M. Laboulaye, dans son amusant roman *Paris en Amérique*, nous montre son fils déclamant un discours dans une réunion électorale ; ce fils n'a pas vingt ans, mais qu'importe ! il parle comme un Démosthène ; à Paris, en France, il dirait des sottises ou paraîtrait un petit maître.

« Justement fiers de leurs écoles publiques, dit encore M. Hippeau, les Américains consacrent à leur fondation et à leur entretien des sommes considérables, et il est certain qu'aucune nation dans le monde ne possède un système d'études plus fortement constitué et plus large-

(1) *L'Instruction publique aux États-Unis.*

ment rétribué. » Nous parlons ici des études au point de vue civil et de l'instruction laïque, gratuite, obligatoire. Qui soutient les écoles ? Un fonds spécial qui provient de la vente de certains territoires affectés à l'instruction publique, des taxes imposées aux citoyens et des dons de quelques riches particuliers.

Dans les différents États, les affaires générales relatives à l'instruction publique sont administrées par un comité central appelé bureau d'éducation, *board of education*, à la tête duquel est le surintendant choisi par la législature. Le comité central de chaque État est directement élu par les citoyens et touche une rétribution affectée aux fonctions qu'il exerce et qui sont l'inspection des écoles, la surveillance des dépenses, l'examen des instituteurs ; il assigne aux comités scolaires des communes la part qui leur revient dans le fonds général des écoles, il règle le montant des taxes levées pour leur entretien, choisit et achète les livres, surveille les réunions périodiques des instituteurs (1).

Les enfants et les jeunes gens des deux sexes reçoivent, de cinq à dix-huit ans, une éducation commune entièrement gratuite ; on n'établit aucune différence entre l'instruction que l'on donne aux garçons et aux filles ; pareillement les cours sont dirigés indifféremment par des instituteurs ou des institutrices.

Voici quelle est la classification des écoles : les élèves peuvent y parcourir successivement un cercle complet d'études réparties entre les classes des différents degrés : l'école primaire, l'école de grammaire et l'école supérieure, *primary school*, *grammar* ou *secundary school*, et *high school*. La durée totale de cet enseignement, depuis

(1) *L'Instruction publique aux États-Unis.*

l'âge de cinq ans jusqu'à celui de dix-huit, est de quatre années environ pour chacun des degrés qui le composent. Les matières de chaque enseignement sont :

1° Enseignement primaire : Lecture, écriture, calcul, dessin, géographie, musique, leçons de choses.

2° Classes de grammaire : Lecture, écriture, calligraphie, grammaire pratique, définitions, étymologies, analyses, études des règnes, histoire ancienne, histoire moderne, géographie, composition littéraire, langue latine (1), arithmétique, tenue des livres, géométrie, trigonométrie, levé des plans, algèbre, physique, astronomie, physiologie, hygiène, dessin d'architecture, musique vocale, langues française et allemande (cours facultatifs), leçons de choses.

3° École supérieure : Continuation de l'enseignement donné dans le *grammar school*, mais d'une façon plus scientifique et plus complète. On distingue presque partout l'école supérieure anglaise, *english high school*, et l'école supérieure latine, *latin high school*. Dans la dernière, on étudie plus spécialement les langues anciennes, et l'on se prépare au cours des collèges et des universités ; dans la première, on reçoit l'*éducation professionnelle*, l'enseignement secondaire spécial, ce qu'on appelle en Allemagne et en Autriche-Hongrie l'instruction des *écoles réelles ;* c'est-à-dire qu'on y étudie plus particulièrement les sciences mathématiques, physiques et naturelles, la littérature, l'histoire politique et la géographie industrielle ou commerciale (2).

Quel est l'avantage de cette organisation des études en Amérique ? L'avantage est considérable ; on va le com-

(1) L'enseignement secondaire commence donc ici, et est donné indistinctement à tous les enfants.

(2) *L'Instruction publique aux Etats-Unis.*

prendre. En France, où l'on procède différemment, l'enseignement des collèges, où tout est subordonné à l'étude du grec et du latin, ne portant ses fruits que lorsqu'il a été suivi jusqu'au bout, ne saurait convenir à tous les enfants, à ceux surtout qui n'aspirent à être ni avocats, ni magistrats, ni médecins, ni professeurs; d'autre part, si les enfants sont préparés exclusivement dans les écoles professionnelles pour les professions commerciales, industrielles et agricoles, et non en vue du baccalauréat, ils se trouvent, comme le dit l'auteur déjà cité, lorsqu'ils ont achevé les études spéciales, dans l'impossibilité de se rattacher plus tard, s'ils en éprouvent le besoin, à l'enseignement classique, qui seul donne entrée aux carrières libérales.

En Amérique, rien à craindre de ce côté, car, en sortant des écoles publiques de grammaire et des écoles supérieures, où ils ont déjà reçu une partie de l'enseignement secondaire, les élèves entrent dans les collèges à dix-sept ou dix-huit ans, et s'ils veulent compléter leurs études littéraires et philosophiques, ils suivent là pendant trois ans des cours qui correspondent à ceux de nos classes de seconde, de rhétorique et de philosophie, et ils n'en sortent que pour aller suivre les cours des Universités et prendre leurs grades de docteur dans les facultés de théologie, des sciences, des lettres, de droit et de médecine.

La loi exclut les ministres des cultes de toutes les dénominations des comités des écoles, et il est expressément défendu aux instituteurs de parler de religion dans leurs cours ; au commencement de la classe, cependant, on fait la prière et on lit la Bible. C'est dans les églises que, le dimanche, on donne l'instruction religieuse aux enfants, à l'école du dimanche, *sunday school*, que nous appellerions le catéchisme. On a voulu, en prohibant l'enseigne-

ment religieux de l'école, donner satisfaction à toutes les sectes religieuses; on n'a pas satisfait tout le monde, tant s'en faut, et les catholiques, à bon droit, comme aussi plusieurs ministres protestants, voient le péril de l'indifférence et de l'athéisme au bout de cette imprudente mesure. Espérons que ce péril sera conjuré par l'esprit pratique des Américains.

En 1868, nous voyons aux États-Unis les écoles publiques donner l'instruction primaire à 7 millions d'élèves et 450 millions employés aux écoles ; il y a 200.000 écoles dirigées par 350.000 instituteurs ou institutrices, qui comptent, celles-ci, pour les deux tiers. En 1886, il y a 12 millions d'enfants instruits dans ces mêmes écoles, et par conséquent un nombre plus grand d'instituteurs et une somme plus considérable inscrite au budget de l'instruction publique. Le traitement des instituteurs varie selon les différents États ; mais on peut dire qu'il n'est pas suffisant ; en effet, à Boston, dans le Massachusetts par exemple, un instituteur touche 108 dollars ou 540 francs par mois ; une institutrice touche 44 dollars ou 220 francs ; ce qui équivaut à 60 ou 70 francs en France, vu la valeur moindre de l'argent, ici. Dans certains États, cependant, comme le Nevada, un jeune État où l'on ne trouve encore que 60 instituteurs et 170 institutrices, les premiers touchent 140 dollars par mois, les secondes 96. Les femmes choisissent volontiers la carrière de l'enseignement, et il est vrai de dire qu'elles y réussissent et tiennent très bien leur place ; on compte actuellement 43.500 femmes dans les écoles normales. Il serait intéressant de comparer les tableaux dressés par le bureau d'éducation : En 1871, nous y trouvons 124 écoles normales ; en 1886, 265 ; en 1874, 1.031 établissements d'instruction secondaire; douze ans plus tard, 1.688 ; en 1874, 209

collèges d'instruction supérieure de jeunes filles; en 1886, 240, etc., etc.

Voilà, n'est-il pas vrai ? un beau mouvement intellectuel, l'instruction répandue à flots, et aussi, ne l'oublions pas, rendue, devenue attrayante. A Albany, en me promenant dans le parc Washington, j'avais du plaisir à regarder les jeunes garçons et les jeunes filles s'en allant à une heure de l'après-midi, leurs livres sous le bras, dans les divers collèges ou écoles des environs, et si je jetais un coup d'œil du côté de ces établissements, je n'éprouvais pas moins de plaisir à contempler ces belles façades, ces larges constructions : ici, un temple grec ; là, des tourelles gothiques ; ailleurs, un château Renaissance. On a beau dire, l'enfant, lui aussi, subit l'impression des objets qui l'entourent et du milieu qu'il habite ; quand j'avais quinze ans et beaucoup d'imagination, quand je ne rêvais que vaillants chevaliers et croisés guerroyant en Terre sainte, casques à cimiers et beaux palefrois ou blanches haquenées, j'eusse mieux appris mon histoire et rédigé mes amplifications, logé et installé à mon aise dans une belle chambre à fenêtres ogivales, que dans les étroites cellules des casernes et des prisons où j'ai végété si longtemps. Vive l'Amérique ! C'est dans ce pays neuf qu'il faut venir pour retrouver les agréments et les avantages des vieilles choses du temps passé !...

— Depuis 1841, époque de la fondation de la paroisse Saint-Vincent de Paul dans *Canal street*, par M^gr^ de Forbin-Janson et le R. P. Lafont, des prêtres de la Miséricorde, la colonie française de New-York partage avec plusieurs colonies étrangères l'avantage d'avoir une église nationale catholique. Parmi les familles françaises de la ville, il en est peu qui n'aient eu quelques rapports avec cette église, soit pour les baptêmes, les mariages, l'assis-

tance aux offices, la visite des malades, soit encore pour la prédication ou l'éducation et la première communion des enfants. L'église Saint-Vincent-de-Paul, a-t-on pu dire, c'est la France rapprochée. C'est pour leurs compatriotes que les excellents religieux de la Miséricorde ont assumé la responsabilité de dettes considérables, contractées en vue de l'érection de l'église, du presbytère et des écoles. Grâce à beaucoup d'économie, grâce aussi à la générosité de quelques donateurs, une grande partie des dépenses occasionnées par les constructions a été couverte, mais il reste à payer une dette relativement importante et qui est évaluée à 31.600 dollars.

Les principales œuvres des Pères français sont les écoles, l'asile pour les orphelins des familles pauvres et l'hôpital français.

Il y a une école de jeunes filles, appelée Académie de Saint-Vincent-de-Paul, dans la 24e rue, 116, ouest, dirigée par les Sœurs Marianites de Sainte-Croix; on y compte 5 religieuses et 104 enfants. Une autre Académie, qui porte le même nom, est située dans la 23e rue, 129, ouest; elle est destinée aux jeunes garçons, dirigée par les Pères eux-mêmes, et renferme 56 élèves. L'asile des orphelins, dans la 39e rue, 215, ouest, dirigé par les Sœurs Marianites, contient 100 filles et 50 garçons; on est en train de l'agrandir, et ce sera bientôt un des beaux établissements de New-York.

Rien n'est négligé par les intelligents et zélés religieux pour rendre leurs œuvres aussi agréables qu'utiles. Selon une bonne coutume française, à cette époque de fin d'année et de vacances, on organise une fête, *dramatic exhibition*, donnée par les maîtres et maîtresses de l'école du dimanche; on a imprimé de jolis programmes sur beau papier glacé où les titres des pièces sont alléchants. Il y

a, notamment, une comédie intitulée *Atchi !* qui devra être curieuse ; puis on représentera aussi une farce. Ceci est bien un peu anglo-saxon, mais n'importe ! Et le programme se termine par un petit mot du bon curé de Saint-Vincent-de-Paul, le très distingué Père Septier : *We beg to say to our friends, not Good-bye, but* « au revoir ». Certainement ! on se reverra pendant les vacances et même le jeudi 8 juillet, où l'on organisera une superbe excursion au Bosquet oriental, — 50 *cents* le ticket, — et pour les premiers numéros donnés aux dames, il y a la perspective de gagner une belle montre en or !

Ceci est pour l'agrément et afin de se reposer après l'étude et le travail ; jetons maintenant un coup d'œil sur l'état des finances de la paroisse française : aussi bien nous verrons par là comment fonctionnent à peu près toutes les fabriques des églises catholiques américaines ; les unes avec plus de revenus, les autres avec moins. Quelques indications seulement :

Recettes pour l'année 1885 :

En caisse au 1er janvier 1885.	11	dollars
Location des bancs.	3.585	—
Location des places.	4.026	—
Quêtes ordinaires	4.273	—
Quête pour le prédicateur du carême.	311	—
Quête pour le Saint-Père . . .	131	—
Quête pour l'hôpital français	183	—
Quête pour les orphelins (Pâques)	590	—
Quête pour les orphelins (Noël)	554	—
De l'école des garçons. . . .	671	—
De l'école des filles	1.963	—
Etc., etc.		
Le total général est de . .	20.198	dollars.

Dépenses pour la même année :

Honoraires du clergé	2.600	dollars.
Organiste et chœur	1.905	—
Prédicateur du carême. . . .	300	—
Employés de l'église.	1.236	—
Frais de culte.	726	—
Éclairage	288	—
Chauffage	646	—
École des garçons (professeurs).	800	—
École des filles	1.370	—
Réparations	737	—
Impôts	345	—
Assurance contre l'incendie. .	243	dollars.
Amortissement de la dette, à compte.	3.500	—
Etc., etc.		
Le total général est de .	19.486	dollars.
Balance en caisse.	724	dollars.

Un des Pères est chargé de l'hôpital français, situé non loin de là. Cet hôpital, fondé depuis quatre ans environ, est dirigé par un conseil d'administration composé de vingt-quatre membres et a pour président M. Ch. R..., qui a la haute main sur l'établissement; le personnel résidant habituellement à l'hôpital comprend un gérant et trois religieuses Marianites de Sainte-Croix du Mans, une surveillante et deux infirmières. On sera peut-être étonné en voyant que les Français de New-York ne se sont point inspirés de certain esprit et de certains errements devenus habituels dans les administrations du même genre que celle-ci, dans la mère patrie, et notamment à Paris. On oublierait alors combien on subit l'influence du milieu où l'on vit : l'air de New-York est un air de liberté; les Français de New-York sont moins sots et moins ridicules que les Français de France; à côté d'eux, il y a les Américains avec qui ils vivent, avec qui ils sont en contact

perpétuel, et la façon de voir de ceux-ci réagit sur la manière de voir de ceux-là ; on en jugera par les extraits suivants de la proposition au conseil de la Société de bienfaisance de New-York, faite par M. Ch. R..., président, et adoptée à la séance du vendredi 4 décembre 1885 :

« Préoccupé d'avoir, pour la garde de nos malades, un service aussi bon que possible, j'ai pu me rendre compte que ce service n'a pas été jusqu'ici ce qu'il devait et pouvait être.

« La cause de l'imperfection de notre service d'infirmiers et d'infirmières est dans l'absence de dévouement du personnel, que nous pouvons trouver dans son mobile purement mercenaire, son manque de vocation et d'instruction spéciale, son instabilité, son indiscipline, et souvent pire...

« Le remède consiste à confier le soin de nos malades à des personnes qui ont voué leur vie entière à une mission, qui se sacrifient par conviction et non pour de l'argent, qui sont rompues à leurs difficiles fonctions, soumises à une discipline sévère, fidèles à la tâche qu'elles se sont elles-mêmes imposée, contentes du peu nécessaire à leur modeste entretien, et qui, tout en présentant des garanties de moralité introuvables ailleurs, n'ont d'autre but que la satisfaction du devoir accompli. Celles-là représentent le devoir et l'abnégation, et devant elles tous s'inclinent justement avec respect et admiration. Ai-je besoin de nommer les Sœurs de Charité ?

« Je n'ignore pas les objections que peut soulever une semblable mesure chez certains esprits timorés ou absolus, n'ayant aucune connaissance de la question, ou s'enfermant de parti pris dans leurs préventions. On vous fera redouter le prosélytisme amenant l'absorption à bref délai de votre indépendance et de votre laïcité, on

vous citera comme exemple la laïcisation relativement récente de quelques hôpitaux de Paris... »

Suit la réfutation de ces objections, et M. R... avoue qu'il est tenté de sourire à la pensée qu'un conseil de vingt-quatre administrateurs peut être annihilé par trois ou quatre humbles femmes dévouées à la pauvreté et au sacrifice ; il cite une lettre du directeur de l'hôpital français de Londres qui loue hautement les Sœurs chargées de cette maison ; il cite le docteur Després, membre du Conseil municipal de Paris, qui appelle la laïcisation une désorganisation et un désordre, et n'est pourtant point susceptible de partialité.

Conformément aux explications fournies par le président, les administrateurs de l'hôpital remplacèrent le surveillant laïque, l'infirmière ou la garde de nuit qui leur coûtaient 540 dollars, par trois religieuses qui leur coûtent 300 dollars en tout, et réalisent des économies nombreuses en s'acquittant de leur service avec un zèle admirable. Je les ai vues à l'œuvre aujourd'hui même, j'ai visité la salle des femmes et les deux salles destinées aux hommes ; un instant, le bon P. Humbert, qui remplit ici les fonctions d'aumônier, et qui m'accompagnait, a essayé de plaisanter en laissant croire qu'il partait pour l'Europe avec moi ; la tristesse envahit bientôt le visage de ces pauvres gens, et nous dûmes mettre fin à la plaisanterie (1).

(1) En dehors des œuvres de New-York, les Pères de la Miséricorde ont à Brooklyn une importante paroisse anglaise, Saint-François de Sales, avec deux écoles paroissiales (garçons et filles :400 élèves).

Une paroisse dans le diocèse de Newark (New-Jersey), à Paterson (française et anglaise), avec école paroissiale pour garçons et filles.

Le grand séminaire du diocèse de Trenton (New-Jersey), le collège de Vineland et la paroisse anglaise de la même localité.

Toute une mission dans le diocèse de Green-Bay (Wisconsin), comprenant 6 paroisses françaises, allemandes et anglaises.

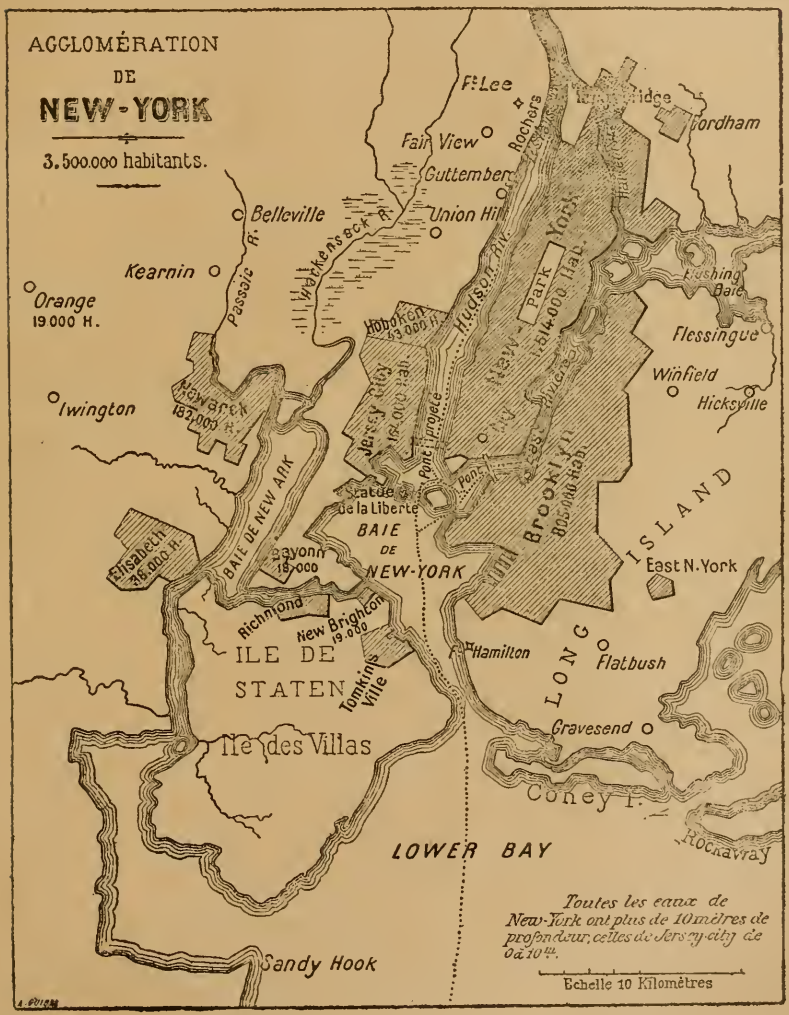
On compte 64 églises catholiques dans la ville de New-York et 176 avec 60 chapelles dans tout le diocèse qui comprend la ville et le comté de N.-Y. et les comtés de Westchester, Putnam, Putchess, Ulster, Sullivant, Orange, Rockland et Richmond. Il existe aussi 38 stations, sans églises, mais qui sont régulièrement visitées.

283 prêtres séculiers et 119 réguliers; 309 Frères religieux et 1.911 religieuses.

Le premier évêque de New-York fut Mgr Luc Concanen, sacré le 24 avril 1808, mort en 1810; ses successeurs furent Mgr Jean Connolly, sacré en 1815, mort en 1825; Mgr Jean Dubois, sacré en 1826, mort en 1842; Mgr Hughes, que nous avons déjà cité ailleurs; il mourut en 1864 et fut remplacé par Mgr Mac Closkey. Celui-ci avait été sacré évêque d'Axiere et coadjuteur de l'évêque de New-York en 1844; transféré au siège d'Albany, le 21 mai 1847, il revint à New-York, nommé second archevêque de cette ville en 1864, et fut créé cardinal-prêtre de la Sainte Église romaine le 15 mars 1875, du titre de Sainte-Marie-sur-Minerve; il est mort en octobre 1885, laissant le gouvernement de son église à son coadjuteur Mgr Michel-Auguste Corrigan. Celui-ci, sacré évêque de Newark, dans le New-Jersey, sa ville natale, avait été promu au siège archiépiscopal de Petra et fait coadjuteur du cardinal avec future succession en 1880: il n'a que quarante-six ans.

Le cardinal Mac Closkey, premier cardinal américain, est né à Brooklyn le 10 mars 1810. Ses parents étaient Irlandais; il fut baptisé dans la vieille église Saint-Pierre de *Barclay street*, l'une des deux églises de New-York; — l'autre était la cathédrale de Mgr Dubois, Saint-Patrick. — Brooklyn, qui a plus d'un million d'habitants aujourd'hui, n'était alors qu'un gros village, sans aucune

église catholique. Le dimanche, les parents du futur prince de l'Église, pauvres ouvriers irlandais, traversaient avec leur enfant la rivière de l'Est, non pas dans un



Agglomération de New-York (plan)

splendide *ferry-boat*, mais dans une petite barque, et venaient entendre la messe à Saint-Pierre. Le cardinal Mac Closkey, dans ses sermons, aimait à évoquer ces sou-

venirs qui paraissent si lointains pour les Américains de la fin du siècle. Quel changement depuis lors, et combien l'illustre archevêque contribua à ce changement ! C'est lui, en effet, qui, continuant les travaux de ses prédécesseurs à Albany comme à New-York, sut fonder tant de durables institutions ; autant d'entreprises, autant de succès ! En 1848, toujours avec l'aide des petites servantes irlandaises, il commence à bâtir la cathédrale de l'Immaculée-Conception, dans la capitale de l'État de New-York ; en 1852, l'édifice est terminé. Après, ce sont les hôpitaux, les collèges, les couvents, le séminaire de Troy ; à New-York, de nombreuses églises, des orphelinats, des refuges, des instituts de sourds-muets, des maisons de retraite pour les vieillards, desservies par nos petites Sœurs des pauvres, puis la cathédrale de Madison avenue, avec des vitraux de Chartres, un maître-autel de Paris, des marbres d'Italie. Voilà l'œuvre du cardinal.

Quel homme ! mais quel Yankee ! pourrait-on ajouter. Il était bien de son pays ! Sait-on qu'il battait monnaie avec tout ? En 1850, il avait eu le bonheur, — c'était son expression, — d'être victime d'un accident de chemin de fer : une locomotive à Tarrytown avait failli lui passer sur le corps. La Compagnie du chemin de fer lui donna 25.000 francs de dommages-intérêts ; cette somme servit à la construction de la cathédrale d'Albany ; une autre fois, il donna 50.000 francs pour commencer les travaux de Saint-Patrick de New-York ; après il ne comptait plus par mille francs, mais par millions.

Long et maigre, digne et réservé, c'était le type de l'Américain ; affable, doux, modeste, c'était le type de l'évêque catholique. On le rencontrait souvent se promenant seul dans les rues, causant aux enfants ; il était vêtu de la redingote noire, portait un col romain comme tous

les prêtres catholiques ; au lieu du plastron noir attaché au col, un petit plastron rouge ; c'était tout ce qui indiquait le membre du Sacré Collège, l'électeur des papes ! Chez lui, dans sa résidence près de la cathédrale, il portait le pantalon, le gilet et la soutane noire, celle-ci déboutonnée ; puis sur la tête, une petite calotte rouge. Il recevait tous les visiteurs qui se présentaient : catholiques et protestants, tous l'adoraient, tous étaient fiers de lui. On sait avec quel enthousiasme on reçut les envoyés du Saint-Siège, le comte Maresfoschi et monsignor Roncetti, qui lui apportaient la barrette cardinalice. On offrit au nouveau dignitaire un équipage de grand prix, on lui fit un revenu princier ; chacun était pénétré de l'honneur insigne qui rejaillissait de la personne de l'archevêque de New-York sur tout le pays. Quand le cardinal mourut, ce sentiment fit explosion, et l'on vit mieux encore comme il était aimé. Mais laissons la parole à un témoin oculaire qui va nous raconter les funérailles qui eurent lieu le 15 octobre 1885.

« A l'exception de la procession monstre qui accompagna les restes mortels du général Grant, à Riverside Park, les funérailles du cardinal Mac Closkey ont eu le même caractère de grandeur, comme d'universalité, dans les regrets. C'est le jeudi 9 octobre 1885 que s'est répandue la première nouvelle du déclin rapide du bien-aimé prélat. Aussitôt le pèlerinage commença vers la demeure épiscopale. Prêtres et ministres, généraux et riches marchands, ouvriers et humbles servantes vinrent s'inscrire et solliciter des nouvelles. Le vendredi 10, la ville apprit avec douleur que le cardinal ne passerait pas la nuit. Il mourut, en effet, entouré de ses prêtres, à une heure du matin, au milieu des gémissements et des prières de ses trois nièces et des bonnes Sœurs qui l'avaient gardé cette

nuit-là. Le cardinal Jacobini avait envoyé au mourant la bénédiction apostolique, au reçu de laquelle un angélique sourire avait un instant illuminé cette face vénérable que la mort avait déjà touchée de son doigt destructeur. Le mardi suivant, 13 octobre, le corps du défunt, embaumé avec soin, était, selon les prescriptions des rubriques, porté dans la cathédrale et exposé, revêtu des insignes pontificaux, sur un lit de parade, en plan incliné, mais très élevé, recouvert de drap d'or, et séparé des bancs de chêne disposés de chaque côté de l'allée principale par une balustrade aux noires tentures. La tête posée sur deux coussins de drap d'or et coiffée de la mitre blanche, les mains croisées sur la poitrine d'où se détachait le pallium, le cardinal semblait dormir. La mort n'avait pu détruire la bénigne expression de sa patriarcale physionomie. De sa main droite partaient des jets de feu, venant du riche diamant entouré de rubis qui surmontait la bague cardinalice, présent des paroissiens opulents de la nouvelle cathédrale de Saint-Patrick. On évalue à 300.000 le nombre des fidèles qui ont défilé du mardi au jeudi des deux côtés du lit de parade. Hier, à dix heures du matin, en présence de six à sept mille personnes, de vingt-quatre évêques et archevêques et de plus de sept cents prêtres venus de tous les points de l'archidiocèse de New-York et des diocèses environnants, M^gr^ Corrigan, ex-coadjuteur et aujourd'hui successeur du cardinal, a chanté la messe solennelle de *Requiem*, après laquelle M^gr^ Gibbons, archevêque de Baltimore et primat de l'Église catholique aux États-Unis, prononça une éloquente oraison funèbre, qui tira des larmes de bien des yeux...

« Il était près de trois heures après midi quand furent terminées les cinq absoutes solennelles données par l'archevêque Gibbons de Baltimore, l'archevêque Williams

de Boston, l'archevêque Ryan de Philadelphie, l'évêque Langhlin de Brooklyn et l'archevêque Corrigan de New-York. Vous savez combien sont imposantes ces cérémonies suprêmes. Soudain, un long frémissement, à peine contenu par la sainteté du lieu, parcourut la foule. On venait d'enlever la balustrade qui entourait le lit au drap d'or, et douze employés des pompes funèbres s'approchaient du catafalque. Doucement, maternellement pour ainsi dire, ils en firent glisser le corps du regretté pasteur et le portèrent, à travers le sanctuaire, jusqu'à la crypte creusée derrière le maître-autel pour servir de lieu de sépulture à nos archevêques. Le clergé, dont les cierges avaient été éteints, suivait en silencieuse procession. Bientôt le chœur entonna le *In Paradiso*, et le cardinal disparut à tous les regards dans un magnifique cercueil recouvert de pourpre, qui fut placé à côté de celui du fameux archevêque Hughes, son ancien professeur et ami, transféré là, il y a deux ans, pour y attendre, comme disent les Américains, « le glorieux matin de la résurrection ».

— Les Allemands ont, à New-York, une dizaine d'églises catholiques ; les Italiens, deux; les Français, une ; les Polonais, une, et les Tchèques, une.

Les écoles paroissiales sont au nombre de 118, avec 34.295 enfants ; la population catholique totale du diocèse est de 600.000 âmes (1).

Samedi 19, à bord du Saint-Laurent, *de la Compagnie transatlantique.* — J'avais envie de voir l'aspect de New-York derrière le *Central Park*. Le P. Humbert, de la Miséricorde, a eu l'amabilité de me conduire là-bas ce

(1) En 1891 : 53.296 enfants dans les écoles ; 800.000 catholiques.

matin. Nous avons pris l'*elevated* de la 9e avenue, et nous avons mis plus d'une heure encore pour arriver à *High Bridge*, tant cette ville est immense ! Je dois dire du reste que la partie qui s'étend de ce côté est loin de valoir en élégance et en beauté les parages de Madison Square ; ce n'est plus une ville, ce sont des maisons disséminées çà et là, des villas, des avenues désertes, des jardins, des parcs, des collines, des terrains vagues, des bouts d'étangs et de rivières. Le *railroad* enjambe tout cela en faisant parfois des courbes fantastiques à des hauteurs vertigineuses ; c'est tout à fait curieux. Mon cicerone m'indique à gauche le couvent du Sacré-Cœur, *Riverside Park*, au bord de l'Hudson, et le tombeau du général Grant, qui est loin d'être une merveille. *High Bridge* est un beau pont jeté sur la rivière, dans un joli site, voilà tout. On monte sur le pont par un *elevated inclined railway*, sorte de *ficelle*, dans un wagon tout détraqué. Je frémis encore en pensant à mon imprudence. On nous remit, moyennant finance, un ticket avec la mention *up-down*, pour monter et pour descendre ; je ne me servis pas du *down*, je redescendis à pied. En retournant chez les Pères, par le même chemin que nous avions pris pour venir, je lisais au coin des rues : 173e, 176e, 178e ; cela va bien plus haut...

Quelle ville ! quelle vie, là dedans ! quel cerveau ils ont, ces gens-là ! Mais aussi, comment gagner tout l'argent qu'ils ont? Comment le dépenser, s'ils ne se remuent pas beaucoup et s'ils ne font point des travaux de géant ? Quand on pense que William Vanderbilt a laissé un miliard à ses quatre fils et à ses quatre filles, et bâti un hôtel, — en face de la cathédrale catholique, — qui lui a coûté 16 millions et qui renferme certainement le musée le plus beau de l'Amérique : coût, 10 millions. Son revenu annuel était de 53.758.814 francs; il pouvait donc dépenser

147.284 francs par jour, 6.136 francs par heure, 102 francs par minute.

Avec de tels moyens d'actions, on marche, on court. Et j'ai quitté l'Amérique vers deux heures, en emportant une nouvelle idée de sa grandeur. Elle fait grand en tout et partout, l'esprit est large, les œuvres sont énormes : témoin cette île de Bedloe, devant laquelle nous passons et qui commande la rade de la ville. Là, s'élève le piédestal de la fameuse statue de la Liberté, de Bartholdi ; le 28 octobre prochain, quand la statue aura été placée et inaugurée, et qu'on voudra mesurer sa hauteur totale, y compris celle du piédestal, on trouvera qu'elle a 58 mètres ou 174 pieds de plus que la colonne Vendôme !

— *Le Saint-Laurent* est un ancien bateau de la Compagnie transatlantique, solide à la mer, mais lent, destiné du reste à être remplacé bientôt ; c'est peut-être son dernier voyage ; — commandant, Baquesne ; commissaire, Treyvoux. — Nous sommes soixante-seize passagers de cabine, dont les deux tiers de première classe. J'ai retrouvé ici cinq ingénieurs, charmants hommes qui furent déjà mes compagnons de voyage à l'aller sur *la Champagne*. J'y retrouve aussi M. Robert Mac Lane, ministre des États-Unis à Paris ; un autre ministre a pris place à bord : c'est le très sympathique baron de Struve, qui est à la tête de la légation de Russie à Washington.

Un essaim de jeunes dames et de jeunes filles est répandu sur le pont. Françaises et Américaines, souvent Franco-Américaines, ces dames s'en vont, selon la coutume, passer deux mois en Europe, pour revenir après les brûlantes chaleurs. Après le premier repas, tout le monde avait déjà fait connaissance ; jamais je n'ai vu traînée de poudre s'enflammer plus rapidement. Entre ces gens de bonne compagnie, l'entente cordiale est par-

faite; j'imagine que nous allons avoir une traversée des plus agréables, grâces à ce mélange et à cet accord des deux natures française et américaine.

Lundi 28. — Oui vraiment, accord parfait, traversée idéale... Nous avons eu, il est vrai, deux ou trois jours de grosse mer où nous ne nous sommes pas trouvés précisément à notre aise; mais, à part ce léger désagrément, du matin au soir, et le soir surtout, c'est une fête perpétuelle, une gaieté, un entrain dont s'extasient les Yankees que nous avons au milieu de nous... Nous approchons du port, et nous y avons mis le temps ! Mais avant de nous séparer, nous avons voulu faire une bonne œuvre, et voici le programme du concert donné à bord, le 28 juin, au profit de la Société centrale de sauvetage : « L'air du *Chalet.* — *Upon a raing day*, récitation. — L'*Ave Maria* de Schubert. — *Woodland whispers* (piano). — La *Scène de l'église* de *Faust.* — *Derrière l'omnibus* (chansonnette), etc. »

Un des ingénieurs, M. R..., poète à ses heures, lit les « Adieux au navire ». Avons-nous ri ! avons-nous chanté ! Le fait est constaté, consacré, imprimé sur les presses du bord. La postérité conservera le souvenir de notre voyage :

Nous sommes, personne n'en doute,
Un paquebot comme on n'en verra plus ;
Un paquebot qui, sur sa route,
N'a jamais envoyé au flot qui nous écoute
Que le bruit des chansons et des ris confondus.
Si quelquefois pourtant une plainte confuse
Ou bien de sourds bruissements
Ont pu, certains moments, effaroucher la muse,
Ces incidents sur mer ont toujours une excuse,
Et ça passe avec le beau temps...
Ils n'ont point fait obstacle à votre humeur joyeuse,
Mesdames, qui triomphe à bord ;

Ils n'ont jamais atteint la note sérieuse ;
De votre esprit mordant sur la lèvre rieuse
Ils n'ont point arrêté l'essor.
Mesdames, c'est à vous, à votre bonne grâce,
Que nous devons ces bons instants ;
C'est à votre gaieté qui jamais ne se lasse
Que nous devons d'avoir franchi l'espace
Sans nous être aperçus du temps...

Un autre poète patriote a aussi composé, ces jours derniers, une chanson sur l'affreux mal de mer. Aussitôt produite en public, au bout de la journée, tout le monde la savait, et chacun chantait joyeusement :

En quittant l'Amérique,
Le pays des fabriques (!),
Nous voguions vers la France,
Pays de la vaillance !...
Mais, chez nous, l'appétit
Bientôt se ralentit ;
Un mal épouvantable
Nous fait sortir de table..., etc.

Si la muse n'est pas contente, tant pis ! tous sont contents ici. Les sérieux ingénieurs et les graves diplomates rient aux éclats comme les jeunes *misses*. Nous avons avec nous un professeur de chant et de piano, deux artistes lyriques ; à huit heures, tout le monde chante et danse. Je crois vraiment qu'à bord on oublie tout, et qu'on fait une pause dans la vie, une trêve aux chagrins et aux cuisants souvenirs. Nous retrouverons toujours nos peines et nos ennuis assez tôt !

Ce qui a peut-être le plus de succès, ce sont les chansons américaines. Je ne parle pas du *Yankee Doodle ;* on nous le fit entendre, et il ne signifie pas grand'chose ; mais les étudiants et les étudiantes ou professeurs des deux sexes ont aux États-Unis une série de chants natio-

naux qui est véritablement originale et que nous ignorons parfaitement. Miss B..., une élégante de New-York, qui monte à cheval tous les jours au Central Park, se charge de nous initier à cette littérature et à cet art yankees, et elle déroule son répertoire avec une verve endiablée.

C'est l'*Arche de Noé*, *Noak's ark*. C'est *Vive la Compagnie !* « Que le vieil étudiant remplisse son verre et boive à la santé de sa dame ! »

Let every old bachelor fill up his glass,
Vive la Compagnie !
And drink to the health of his favorite lass.
Vive la Compagnie !

C'est le *Corps de John Brown*, *John Brown's body :* « Le corps de John Brown repose dans le tombeau, mais son âme s'avance toujours... »

John Brown's body his a mould ring sin the grave, (ter).
But his soul goes marching on ! Glory ! glory ! halleluia ! (bis)
Glory ! glory ! alleluia, but his soul goes marching on !

C'est *Upi-dee-i-dee-i-da :* « Les ombres de la nuit tombaient avec rapidité, *The shades of night were falling fast* », etc.

C'est *Les vieux parents à la maison : Old folks at home.*

L'*Arche de Noé*, me disait miss B..., — de qui je tiens tous ces renseignements donnés de la façon la plus obligeante et la plus exquise, — l'*Arche de Noé* doit avoir été, dans l'origine une chanson de planteurs en usage chez les nègres des États du Sud. On suppose qu'elle fut introduite dans les États du Nord, longtemps avant la guerre, par les jeunes gens du Sud qui fréquentaient le collège de Princeton (New-Jersey). Presque tous les collèges chantent aujourd'hui une version ou l'autre de cette chanson.

Vive la Compagnie ! est peut-être une vieille chanson française. Beaucoup de collèges chantent ce refrain de la même manière, mais chacun d'eux varie les strophes de la chanson dans lesquelles il rappelle des événements qui lui sont particuliers. Si quelque chose de mémorable arrive au collège, un étudiant, plus versé dans l'art poétique que les autres, le met aussitôt en vers, et voilà de nouveaux couplets ajoutés à la vieille chanson.

Le Corps de John Brown : cette chanson est aussi chantée dans les collèges, et ordinairement, quoique incorrectement, on la chante ainsi :

As we go marching along (ou *on*).

John Brown était un délivreur d'esclaves, c'est-à-dire qu'il les aidait à fuir dans les États où l'esclavage n'était pas admis, et là, naturellement, ils se trouvaient libres. Dans ce temps-là, c'était avant la guerre de Sécession, les esclaves étant considérés comme une propriété, suivant le Code des lois du Sud, les détourner était un vol susceptible d'être puni de mort. Si John Brown avait vécu jusqu'après la guerre, on l'eût exalté jusqu'aux nues, et proclamé héros et grand philanthrope ; malheureusement pour lui, il fut pris, condamné et mis à mort à Harpers Ferry (Virginie) avant cette époque bienheureuse. Il est enterré près de North Elba (New-York) ; sa tombe est visitée par un grand nombre de touristes ; chacun d'eux cherche à emporter, comme souvenir un morceau du monument, si bien qu'il a fallu déjà le remplacer plusieurs fois.

Upi-dee-i-dee-i-da est un des plus célèbres poèmes de Longfellow et aussi un des plus populaires : la bannière dont on y parle, et qui est portée par le voyageur des Alpes, avait l'étrange devise « *Excelsior* », écrite sur ses

plis. Cette chanson se chante dans presque tous les collèges d'Amérique, mais plus spécialement à Yale. Le chœur *Upi-dee-i-dee-i-da* est un jeu de mots sur plusieurs espèces de vivat, en usage soit dans les collèges, soit dans les sociétés, et aussi sur le vivat spécial au collège de Yale, qui est ainsi conçu : « *Rah, rah, rah !* (ter) *Yale !!!* » *Rah*, on le comprend aisément, est une abréviation de *hurrah !*

Les vieux parents à la màison : pendant bien des années on a cru cette chanson originaire du Sud ; elle était même plus populaire encore dans le Nord, alors qu'on la croyait l'expression des soupirs passionnés d'un pauvre noir vendu à un nouveau maître et désirant revoir ses parents au foyer domestique. Dernièrement, on découvrit que l'auteur de la chanson était un habitant de New-York, qui n'avait même jamais été dans le Sud, mais qui aimait fort les mélodies nègres, et en avait écrit plusieurs, parmi lesquelles celle-ci est la plus connue...

Joyeuses chansons américaines ! elles m'ont intéressé par leur nouveauté et leur étrangeté ; mais combien plus encore j'aimais entendre, le soir, au salon, l'excellent D... soupirer :

Quand nous reviendrons au temps des cerises

. . . . . .

Bien mieux sifflera le merle moqueur !

C'est que c'était l'air des vergers de France qui passait dans ce salon mouvant mêlé à la brise de mer ; ah ! mon pauvre cœur se réchauffait à la pensée du vieux père, du frère, des deux sœurs, des bons et chers amis qui m'attendaient : pour sentir comme on aime, il faut faire une longue traversée !... Mais maintenant que je suis ressaisi par l'Europe et les choses d'Europe, maintenant que je suis déjà sur un terrain français, voyons, en deux mots,

quelle est ma sincère impression sur le pays que je quitte.

Lecteur, as-tu lu ce que dit Th. Bentzon sur les nouveaux romanciers américains ? Dans le « Point de vue », *the Point of view*, ce brave Louis Leverett, un Américain, regrette le boulevard Saint-Michel, « si expressif aux soirs de printemps, » et prétend que, dans son pays, « la forme manque partout ». M. Gustave Lejaune, de l'Académie française, survient, et nous fait une description peu attrayante des États-Unis : « Des trous dans le pavé, des océans de boue, des maisons de 200 pieds de haut et des maisons petites de 10 pieds, des commis voyageurs pas gais ; à Washington, un Capitole du classique le plus faux, qu'on peut aussi appeler un labyrinthe de crachoirs », et le reste...

Survient, à son tour, Marcellus Cockerel, qui écrit à mistress Cooler, née Cockerel, à Oakland (Californie): celui-ci, comme M. Laboulaye, trouve que l'Amérique a du bon. Déjà, avant lui, M. Laboulaye y avait remarqué une foule de choses qui l'avaient enthousiasmé. Un pays où le gaz, les robinets d'eau chaude, les baignoires et les pompiers sont en si haute faveur, où les filles se marient sans dot, vont seules partout et prennent des leçons d'anatomie, où les écoles mixtes ont un résultat pratique et décent, où les épiceries valent 300.000 dollars ou 1.500.000 francs, où la liberté de la presse ne profite qu'aux honnêtes gens, où ceux qui obéissent ne sont pas faits pour ceux qui commandent, — le contraire de ce que pensent nos gendarmes, — où la religion est pratiquée par tous, où la justice est simplifiée comme forme, où la femme est protégée, où le despotisme administratif est inconnu (l'école libre, l'hôpital libre), où le droit de réunion n'est pas limité, où le droit d'expropriation n'existe que pour une route, un canal et un chemin de fer... Quel beau pays !

Si encore Marcellus Cockerel s'en tenait à l'enthousiasme de M. Laboulaye ! mais il va plus loin, il déteste l'Europe, le pays de la « science infaillible, de la solennité, de la fausse honorabilité, de la verbosité, des discussions interminables sur des sujets surannés ! — Oh ! si les Américains pouvaient crier en chœur une bonne fois : Le diable emporte l'Europe ! comme leurs affaires iraient mieux encore !... Je reviens chez moi ; je n'entendrai plus, Dieu merci ! parler de Bismark et de Gambetta, de Guillaume et du Tsar; ce Mamma Jumbo (spectre nègre) de Bismark surtout, avec ses secrets, ses surprises, ses oracles, m'exaspérait !... — Eh bien, quoi ! ils ont en Europe des cathédrales et des Titiens ! Nous aurons tous les Titiens, du droit de notre argent, un jour ou l'autre, et je ne serais pas étonné que nous fissions même passer la mer à quelque cathédrale ! »

Tout beau ! tout beau ! Yankee rugissant ! Écoutez mon opinion à moi ; je ne vais pas aussi loin que vous, quoique vous ayez raison sur plus d'un point : j'aimerais mieux ma belle France, si sa beauté morale égalait ses grâces extérieures ; j'aime beaucoup l'Amérique, parce que c'est le pays de la liberté : or, pour un homme, un chrétien et un prêtre, c'est là une des principales conditions de vie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 5

CHAPITRE PREMIER

DU HAVRE A NEW-YORK

Nostalgie. — La *Champagne*, magnifique installation. — Les passagers. — Le point de midi. — Les émigrants. — Accident. — Mon amie Edith. — Remèdes contre le mal de mer. — Nous visitons le bord dans le fin fond. — Ce que c'est que les brumes de l'Atlantique. — La province ecclésiastique de Santa-Fé. — Itinéraire de voyage. — Un grain. — Dîner d'adieu. 7

CHAPITRE II

IMPÉRIAL CITY

La rade de New-York. — Douaniers pontifes. — Le grand crocodile. — Ce que c'est qu'un *ferry-boat*. — Les *wharves*. — « Courons ! » — Les objets *dutiables*. — Mon entrée dans la ville. — *Thos. Cook and son*, pères des voyageurs. — *Excursion K. X. 27*. — Le vestibule et le *bar d'Astor-House*. — *Post-Office*. — Comment on mange en Amérique. — Le pont de Brooklyn. — La cathédrale catholique et le Parc central. — Les chemins de fer aériens de New-York. 30

CHAPITRE III

ROUTE DU NIAGARA

Le *bar d'Astor-House*. — Un train américain. — Installation dans un wagon-palais. — *Bon nègre*. — *Sonnez les matines, bim, bon, ban !* — Nuit passée dans le *sleeping car*. — Un hôtel de province. — Ville créole. — J'essaye de décrire les chutes du Niagara. — La réclame du capitaine Webb. — *Niagara Falls* catholique. 57

CHAPITRE IV

PORCOPOLIS

Nous manquons au programme du voyage. — Aspect de Chicago. — Chiffres fantastiques. — L'absence d'art. — Enorme ! Enorme ! — Justification du titre de ce chapitre : les abattoirs. — Histoire de Chicago. — Le grand incendie de 1871. — La *World's Fair* de 1893 : énumération des palais de la *Cité blanche*. — Fierté américaine. — Les Allemands à Chicago. — Leurs prétentions. — Le diocèse de Chicago. . . . 75

CHAPITRE V

EN CANADA

Nous rencontrons un délicieux compagnon de voyage. — Le lac Ontario. — Une ville canadienne. — L'archidiocèse de Toronto. — La colonie française du Canada est sortie de l'idée chrétienne. — Historique du mouvement religieux au Canada. — La *Compagnie de Montréal* et *Ville-Marie*. — Apparition des Sulpiciens. — Notre arrivée au séminaire de Montréal. — Visites dans la ville. — La statistique du diocèse. — Un curieux cimetière. — Choses canadiennes. — Le Canada est-il français ? — Le paradis des couvents. — La congrégation de Notre-Dame et la

Sœur Marguerite Bourgeois. — Réception au pensionnat de Villa-Maria. — Le catholicisme dans les possessions britanniques de l'Amérique du Nord. 86

CHAPITRE VI

DE PLATTSBURGH A NEW-YORK

Nous rencontrons un douanier bon enfant. — Au presbytère de Saint-Jean-Baptiste, à Plattsburgh. — Intérieur américain. — A l'évêché de Burlington (Vermont). — Choses ecclésiastiques. — J'assiste à l'enterrement d'un général. — Petite Ketty. — Un touchant épisode. — Diocèse d'Ogdensburg. — Le lac Champlain et le lac George. — Albany, capitale de l'État de New-York, vue de jour et de nuit. — A bord du bateau à vapeur sur l'Hudson. — Installation à *Astor-House*. — Chez les Pères de la Miséricorde dans la 24e rue. 118

CHAPITRE VII

DE BROOKLYN A PHILADELPHIE

A Brooklyn. — La chambre du vicaire de Saint-Patrick. — Faits américains. — Le diocèse de Brooklyn et ses institutions charitables. — Arrivée à Philadelphie. — *Great Victory Gettysburg !* — Messe pontificale à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul de la 18e rue. — Le diocèse de Philadelphie. — Les 623 églises de la ville. — Statistique générale des diocèses des États-Unis et mouvement catholique. — La proclamation du président Grover Cleveland pour le *Thanksgiving day*. — Principales sectes protestantes en Amérique. — Le P. Hecker des Paulistes. — Dans *Fairmount-Park*. — *Temperance Societies* et amateurs de wiskey. — La vigne en Amérique. 141

CHAPITRE VIII

L'ARCHIDIOCÈSE DE BALTIMORE

Sur le *Pennsylvania railroad*. — Aspect de Baltimore. — Le supérieur du séminaire Saint-Sulpice. — Les nègres. — La *locuste*. — Le troisième concile national. — *Acta et decreta*. — Les acclamations dans la dernière session solennelle. — État du premier diocèse des Etats-Unis. — Dans la campagne du Maryland, aux environs d'*Ellicott City*. — Visite au collège sulpicien de Saint-Charles. — Programme des cours. — Nous sommes reçus au manoir de la famille Carroll par l'intéressant major-dome nègre Patrick O'Connor. — Washington, capitale fédérale ; ville de monuments et de jardins. — Service du roi d'Espagne à Saint-Matthieu. — Au Capitole. — La grave question sociale. — J'assiste à une séance au *Congress*. — La constitution fédérale de 1887. — Ce qu'on voit du haut du *buggy* du docteur Ch. 172

CHAPITRE IX

DE NEW-YORK AU HAVRE

Parlor-car. — Je vais faire mon marché en compagnie d'un ministre plénipotentiaire. — *Hoffman-House*, 5e avenue, N.-Y. — Les écoles de Saint-Patrick de Brooklyn. — L'instruction publique aux Etats-Unis. — Classification des écoles. — Instituteurs et institutrices. — L'auteur médit de la prison où il a fait ses études. — L'église française de Saint-Vincent de Paul, à New-York. — Comptes de fabrique. — A l'hôpital français. — Le premier cardinal américain. — Funérailles de Mgr Mac Closkey à la cathédrale Saint-Patrick. — A *High Bridge*. — Retour. — Je monte à bord du *Saint-Laurent*, un joyeux navire. — Chansons américaines. — Mon dernier mot sur l'Amérique après beaucoup d'autres. . 208

Poitiers. — Imp. Blais, Roy et Cie, 7, rue Victor-Hugo, 7.

X79950

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 658 092 2